BnF Gallica

Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1684-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

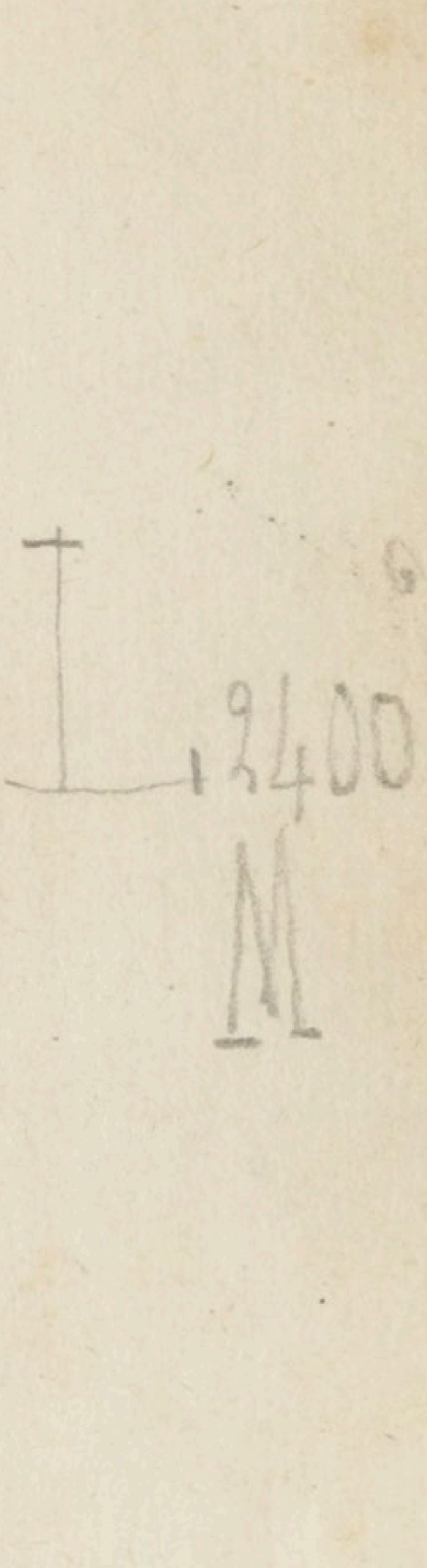
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

E

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LC2
34

(320)



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1684.

TOME XXVII.

A PARIS,

AV PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & on le vendra, auſſi-bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en Veau, & Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande Salle, à l'Envie.

M. DC. LXXXIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

SI l'on peut aimer avec plaisir, quand on a sujet de ne se plus confier à la Personne qu'on aime, 3

De l'Origine de la Poësie, Traité en Vers, par M. Bouchet, 11

Nouvelles d'Alep, premiere & seconde Lettre, 38

Divers Sonnets sur la Glace, 70

Sonnet sur la Nuit, 77

Doutes sur la Langue, 79

Explications en Vers sur les Enïgmes de Juin, dont les Mots estoient *l'Argent* & *la Chimere*, 91

Sentimens en Vers sur toutes les Questions du dernier Extraordinaire, par M. de la Frerie, 105

Lettre sur ce qu'il y a de remarquable dans la Ville de Bar-sur-Seine, 113

Consolation à Tircis par un Berger de M... instruit de ses malheurs par le Zéphire, 134

Lequel est le plus à estimer, l'Homme de Conversation, ou l'Homme de Cabinet, 138

Si la vangeance d'une Femme irritée est plus dangereuse que celle d'un Homme offencé, 141

TABLE.

S'il eſt mieux ſéant à un Chreſtien de ſe marier, ou de ſe retirer dans un Convent, 142
Septiéme Partie du Traité des Lunetes. par M. Comiers, 144
Explications en Vers ſur l'Enigme d'Aouſt, dont le Mot eſtoit un *Citron*, 213
Des avantages de la Chevelure, par le Medecin Solitaire de Taraſcon, 228
Bouquets pour le Roy, 251
Paraphraſe ſur le Pſeaume *Domine probaſti me*, par M. de Launay, Preſtre de S. Saturnin de Tours, 254
Dialogue de Morts, 263
Explications en Vers des Enigmes d'Aouſt, dont les Mots eſtoient *le Chapon* & *le Diable*, avec les noms de tous ceux qui ont trouvé le vray ſens de l'une & de l'autre, 287
Sentimens en Vers ſur les Queſtions du dernier Extraordinaire, 307
Queſtions à décider, 317

FIN.

EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1684.

TOME XXVII.

VOUS ne trouverez pas seulement, Madame, dans cet Extraordinaire diverses Réponses aux Questions qui ont esté proposées dans les derniers, mais encore plusieurs Lettres qui vous apprendront des choses assez curieuses. Il y en a

quelques-unes que l'on a reçeuës d'Alep, & qui contiennent tout ce que l'on peut sçavoir de remarquable de cette fameuse Ville. Je les gardois depuis quelques mois, espérant les employer dans mes Lettres ordinaires; mais la matiere s'est toûjours trouvée si abondante, que je n'ay pû jusqu'icy les y faire entrer. La crainte qu'elles n'y pnissent encore avoir place de longtemps, me les fait joindre au Recueil que je vous envoye tous les trois mois des Ouvrages du Public. Il n'en sera que plus agréablement diversifié, & je croy que vous ne vous plaindrez pas du soin que je prens de vous donner plus que vous n'attendez.

Si l'on peut aimer avec plaisir, quand on a sujet de ne se plus confier à la Personne qu'on aime.

JE croy que pour décider cette Question, il faut distinguer le caractere de ceux qui aiment. Il y a des Gens qui n'ont que la beauté pour objet. Elle les attire, elle les attache. C'est par elle seule qu'ils se laissent enflâmer; & ne mettant point de diférence entre une Personne aimable, & une belle Personne, ils ne regardent rien au dela de ces traits qui frapent, & qui

ébloüiſſent. La douceur d'une parfaite union n'a rien qui ſoit ſenſible pour eux. Ils ſont touchez des momens préſens, ſans que la ſuite leur puiſſe cauſer de l'inquiétude. Les mouvemens de leur cœur ſe reglent par le plaiſir de leurs yeux. Ils ont de l'amour, & rien autre choſe. L'eſprit & les qualitez de l'ame n'ayant point contribué à le faire naître, ils aſpirent moins à eſtre aimez veritablement, qu'à obtenir des faveurs. Ce ſont ces faveurs qui entretiennent & font ſubſiſter leur paſſion; & pourveu que leurs deſirs trouvent toûjours à ſe ſatisfaire, rien ne manque à leur bonheur. Ils ont beau voir un Rival reçeu d'une maniere agreable; ils ont beau s'apper-

ceevoir qu'il rend des ſoins aſſi-
dus. Ils ferment les yeux volon-
tairement ; & trouvant toûjours
pour eux les meſmes manieres
dans les Perſonnes qu'ils aiment,
ils ne s'embaraſſent point de ce
qui ſe paſſe à l'égard des autres.
J'avouë que quand on eſt fait de
cette ſorte, la confiance n'eſt
point neceſſaire pour le plaiſir
de l'amour ; mais on doit auſſi
demeurer d'accord qu'il faut
manquer de délicateſſe pour
eſtre content d'une liaiſon de
cette nature. Elle eſt entiére-
ment fondée ſur les ſens. Qu'il
y ait lieu de ſe confier, ou non,
à la Perſonne qu'on aime pour
ſa beauté, ceux qui s'y attachent
par ce ſeul motif, trouvent leurs
ſouhaits remplis, tant qu'ils ſe

voyent en poſſeſſion de ſes fa-
veurs ; & un Rival qui a tout le
cœur, ne leur oſte rien. Il n'en
eſt pas de meſme des Gens déli-
cats, qui mettent l'entiere feli-
cité de leur vie dans un ſtable &
ſolide engagement. Les faveurs,
s'ils en obtiennent, ne ſont que
l'acceſſoire de leur paſſion. L'eſ-
time eſt toûjours ce qui la com-
mence ; & comme il eſt difficile
de ſe défendre d'aimer ce que
l'on trouve eſtimable, on vient
inſenſiblement à l'amitié. Il n'y
a de là qu'un pas à faire pour
aller juſqu'à l'amour, & c'eſt une
route qu'on manque peu à tenir
dans un Sexe diférent ; mais on
n'y arrive que par le chemin de
la confiance. Elle cauſe des é-
panchemens de cœur qui ont

des douceurs inexprimables. On diminuë ſes chagrins en ſe les communiquant, & il n'y a point de bonheur qui ne s'augmente par la part qu'on s'en donne l'un à l'autre. Point de ſecret entre deux Amans tendrement unis. On ſe rend compte de la moindre bagatelle, & c'eſt alors que l'on éprouve veritablement que l'on vit bien moins en ſoy que dans la Perſonne aimée. S'il arrive qu'apres un long temps paſſé dans un état ſi heureux, l'inconſtance, qui eſt aſſez naturelle à tout le beau Sexe, engage la Dame à écouter un Rival, au moindre ſoupçon que l'on a de cette intrigue, le cœur ſe reſſerre, & ceſſant de s'épancher, change en amertumes ce qui

eſtoit remply de douceurs. C'eſt cette meſme Perſonne qu'on a tant aimée, que l'on voit encore. Elle eſt toûjours également belle, & ſi vous voulez, également complaiſante. On en obtient les meſmes faveurs; mais on a l'eſprit bleſſé de l'image d'un Rival, & le refus qu'elle fait de le bannir, empeſchant de prendre en elle cette meſme confiance qui faiſoit gouſter tant de plaiſirs, ſa beauté ne touche plus, ſes complaiſances perdent leur mérite, & ſes faveurs meſme manquent d'agrément. On continuë à la voir, parce que l'amour réſiſte au dépit pendant quelque temps, & qu'une longue habitude a formé des chaînes qu'on ne rompt pas aiſément, mais peu

à peu on trouve les moyens de se guérir, & le sacrifice ne s'estant pas fait lors que l'on a commencé ses plaintes, la Dame ne peut plus l'offrir qu'à contretemps. On l'attribuë au dégoust, ou au peu de mérite qu'elle a connu dans ceux qui la rendoit infidelle. Ce qu'elle a fait une fois, elle est capable de le faire encore; & la confiance ne pouvant plus revenir, on ne sçauroit plus aimer qu'avec des soupçons qui tenant toûjours en crainte, ne permettent pas que l'on aime encore avec plaisir.

L'Ouvrage qui suit, est de M^r Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy. C'est luy qui est l'Autheur de l'Origine des Jeux, *que vous me*

mandez avoir lû avec plaiſir dans le dernier Extraordinaire. Ce que vous m'en dites d'avantageux, m'a fait prendre garde que j'avois oublié à vous apprendre ſon nom, & il ne ſeroit pas juſte de le priver plus long-temps de la gloire qu'il mérite.

DE L'ORIGINE DE LA POESIE.

PLus de deux mille ans avant Laon,
Et plus d'un Siecle avant Milan,
Quoy que Milan ſoit fort antique,
Régna l'Art nommé Poëtique,
Cet Art illuſtre & figuré,
Où tout ſe trouve meſuré;
Car ſans meſure & ſans cadence
Le Muſe tombe en décadence.
Cet Art qui charme les Humains,
Avant Romule & les Romains,
Chez qui tout eſtoit héroïque,
Etoit d'uſage & de pratique.
Moïſe, ce Chef des Hébreux,
Ce Capitaine genéreux,
Ce Légiſlateur intrépide,
Dont l'ame n'eut rin de ſordide,

Ce Favory, ce Bien-aimé,
De l'Ange & de l'Homme eſtimé,
Ayant tiré tant par Oracles,
Que par de merveilleux miracles,
De l'eſclavage Egyptien
Le Peuple que Dieu nommoit ſien,
Ayant dans la Mer Erythrée
Confondu l'inſolence outrée
D'un Potentat audacieux
Qui vouloit réſiſter aux Cieux,
En ſuite de ſa délivrance,
Pour marquer ſa reconnoiſſance
Au Monarque de l'Univers,
Inſpiré d'En-haut, fit des Vers,
Et le premier forgea la Rime:
Car rimer n'eſt pas faire un crime,
Comme ont prétendu dans ces temps
Certains Bourus & Mécontens,
Qui par une critique auſtere
Blâment ce qu'ils ne peuvent faire.
Apres cet Homme ſans pareil,
Qui rayonnoit comme un Soleil,
Ayant eu dans cet Art pour Maiſtre
Le Dieu des Dieux le premier Eſtre,

Parut David, Ce Favory,
Ce Monarque du Ciel chery,
Dans des transports tout extatiques,
Fit cent cinquante beaux Cantiques,
Qui chaque jour nous donnent lieu
D'honorer & de loüer Dieu.
Salomon son Fils, Prince sage,
Mit aussi sa veine en usage,
Et fit des Vers forts & puissans,
Qui renferment beaucoup de sens.
C'est une sainte Pastorale,
Où ce sçavant Monarque étale,
Mais dans un mystérieux tour,
Les sentimens d'un chaste amour.
Job, cet abysme de science,
Ce miracle de patience,
Dont le Seigneur par sa bonté
Eprouva la fidelité
Par de sanglantes tentatives,
De ses disgraces les plus vives
D'un stile nerveux & parfait
Nous a dessigné le portrait.
Tous les Vers en sont magnifiques,
Coulans, sçavans, & pathétiques,

Tout en eſt fort & vigoureux;
Heureux, Lecteur, trois fois heureux,
Celuy qui conduira ſa Barque,
Comme fit ce Prince de marque,
Avec pleine ſoûmiſſion,
Aux ordres du Dieu de Sion.
Quand l'amour de l'indépendance
N'aveugle point noſtre prudence,
Nous nous faiſons un grand plaiſir
D'aſſujettir noſtre deſir,
Et noſtre entiere obeïſſance,
A celuy de qui la puiſſance
Soûmet à ſes divines Loix
Les Républiques & les Roys.
Le compâtiſſant Jerémie,
Dont l'ame fut du Ciel amie,
Que la pitié ſantifia,
En Vers Hébreux verſifia,
Prédit d'une Ville coupable
La décadence déplorable,
Et fit des Lamentations
Dignes de nos attentions.
Jonas (dit un Autheur Claſſique)
De l'Elégie & Poëme Epique,

Fut tout le premier Inventeur,
Et tres-grand Versificateur.
Terpandre, un des Scientifiques,
Dressa des Loix Cytharediques
En faveur des Joüeurs de Luth;
Ce fui là son premier début,
Et ses Ouvrages de mérite
Eurent beaucoup de réüssite.
Polymneste de Colophon,
Qui n'avoit pas l'esprit boufon,
Mais sérieux, mais dramatique,
Fut l'Autheur du Vers héroïque.
Pierus, non Athénien,
Mais Bourgeois Macédonien,
Grand amateur de l'harmonie,
Pour le Poëme eut bien du génie;
Et si l'on en croit Scaliger,
Escrivain grave, & non léger,
Il fut nommé Pere des Muses.
Ce nom luy vint, non de ses ruses,
Quoy qu'il fust un peu guoguenard,
Et presque aussi fin qu'un Renard,
Mais bien de ce qu'à ses neuf Filles,
Toutes belles, toutes gentilles,

Dont la verve avoit du renom,
Des Muſes il donna le nom.
Thalia fit les Comédies,
Molpomene les Tragédies;
Dithyrambe, fameux Thébain,
Mortel un peu folâtre & vain,
Dreſſa les Vers Dithyrambiques;
Daphnis Paſteur, les Bucoliques;
Homere, de belle hauteur,
Des Vers Iambes fut l'Autheur;
Mezon fit tant par ſes ménages,
Qu'il fit entrer les Perſonnages,
Et les Scenes qui plaiſent tant,
Deſſus un Théatre éclatant.
Phémenoé, Homme de Lettres,
Compoſa des Vers Hexametres,
Accompagnez d'une douceur
Qui charmoit le Frere & la Sœur.
Alcman fut un Poëte Lyrique,
Qui parloit la Langue Dorique,
Et qui le premier mit au jour
Des Vers au ſujet de l'Amour.
L'Athénien, qu'on nomme Eſchile,
Doüé d'une Langue ſubtile,

Et d'éloquence, eut le malheur
De paſſer pour un grand parleur;
Mais c'eſt luy qui trouva la Dance,
La façon d'aller en cadence,
Et tous ces beaux pas figurez
Qui dans les Bals ſont admirez.
Les Chants que l'on nommoit Nénies,
Qu'aux lugubres Cerémonies
On employoit communément,
Trouverent leur commencement,
Non dans la teſte d'Euripide,
Mais dans celle de Simonide,
Poëte qui ſe fit aimer,
Heureux ſur terre, heureux ſur mer.
Pratinas, Poëte Tragique,
Mais bizarre & mélancolique,
Pour exorciſer le chagrin
Dont il avoit bien plus d'un grain,
S'aviſa, pour ſe faire rire,
D'eſtre Inventeur de la Satyre,
Et de railler à tour de bras
Tous ceux qui ne luy plaiſoient pas,
En voulant les charger de honte;
Mais il n'y trouva pas ſon compte,

Car aux dépens de ſon harnois
On joüa ſur luy du Hautbois.
Voila le ſort d'un Satyrique,
Comme il offence, comme il pique:
Et comme il ſe croit tout permis,
Il s'attire des Ennemis.
Dans cette foule d'Adverſaires,
Qui luy font ſouvent des affaires,
Il s'en trouve toûjours quelqu'un
Qui ne ſe croyant du commun,
Sevange, nazarde ſon muſle,
Et vient luy repaſſer ſon Buſle.
Ainſi croyons que rarement
On ſatyriſe impunément.
Ariſtophane le Comique
A mis l'Octometre en pratique:
Le Tétramesre en eſt auſſy,
Dont il a fait un racourcy.
Ariſtote le Stagirite,
Philoſophe de grand mérite,
Et de qui l'érudition
S'attira l'admiration,
Sçavoit auſſi fort bien la trace
De l'Hippocrene & du Parnaſſe,

Et malgré ſes emplois divers,
Donnoit un fort beau tour aux Vers.
Il compoſa des Epigrammes,
Des Idiles, des Anagrammes;
L'Elégie pareillement
Eſtoit de ſon département.
Quand un Homme a de la cervelle,
Par tout il triomphe, il excelle,
Et vous paſſaſtes dans ce rang,
Maiſtre d'Aléxandre le Grand,
Pour Poëte, Orateur, Botaniſte,
Philoſophe, Naturaliſte.
Au reſte, pluſieurs Gens d'eſprit,
De l'Art Poëtique ont écrit,
Et donné carriere à leurs Plumes,
Pour faire de ſçavans Volumes,
Marquant par un travail ſi beau,
Qu'ils ſçavoient du ſacré Coupeau,
Que l'on vante au deſſus des nuës,
Les Routes les plus inconnuës.
Pour peu que l'on ſoit ſtudieux,
On en peut juger par les yeux.
On a veu Zénon le Pitique,
Horace le Prince Lyrique,

Et Caton le Grammairien,
Autheurs qui raiſonnoient fort bien;
Ecrire de l'Art Poëtique
D'une façon fort autentique,
Que l'on peut lire ſans danger.
Autant en a fait Scaliger,
Ce Puits de ſcience profonde,
Dont le nom vole par le monde.
Varron, l'ornement des Humains,
Et le plus ſçavant des Romains,
Ecrivit en Vers, non en Proſe,
Sur l'eſſence de chaque choſe,
Et ſur d'autres ſujets, le tout
Au reſte trouvé du grand gouſt.
Théonas employa ſa plume
A compoſer un grand Volume
Sur la ſainte Religion
Dont nous faiſons profeſſion,
Le tout en Vers, le tout en Rime,
Et le tout paſſé par la Lime.
L'admirable Sérapion,
Grand Homme de biens ce dit-on,
Grand amateur de Poëſie,
Se mit en teſte, en fantaiſie,

De mettre en Volumes divers
La Logique & Physique en Vers,
La Métaphysique & Morale,
Où par tout sa Minerve étale
De merveilleux enseignemens,
Et de vertueux documens.
Guide, sçavant & fameux Prestre,
Qui par ses Vers s'est fait connoistre,
Ecrivit copieusement
Sur l'un & l'autre Testament.
Le grand Prosper d'Aquitanie,
Docteur d'un celeste génie,
A fait un Poëme plein d'appas
Contre ces malheureux Ingrats,
Qui négligent de reconnoistre
La grace du souverain Maistre.
En effet, tarit son bonheur,
Qui néglige son Bienfaicteur.
Saint Fulgence, Homme de courage,
Né d'un Sénateur de Carthage,
Composa des Poëmes Chrestiens,
Qui peuvent servir de moyens
Pour fournir de riches idées
Aux Ames de Dieu possedées.

Saint Cyprien, noble Affricain,
Qui n'eut jamais l'eſprit taquin,
Mais dont l'ame tres-libérale
Alla d'une façon Royale
Juſques à prodiguer ſon ſang
Pour l'Eſtre qui tient le haut rang,
Sur ce Poteau ſi vénérable,
Où par un crime abominable
Le Sauveur on crucifia,
Elégamment verſifia.
Le docte Firmian Lactance,
Homme ſans faſte & ſans jactance,
Eloquent comme un Cicéron,
A ſur la Réſurrection,
Et ſur la Mort du Dieu fait Homme
Au ſujet d'une triſte Pomme,
Compoſé des Vers élegans,
Quoy que certains Extravagans
Ayent voulu, remplis de rage,
Donner atteinte à cet Ouvrage.
Victorin, nommé l'Affricain,
Qui mille ans avant Charles-quint,
(Prince que l'Hiſtoire renomme)
Liſoit publiquement à Rome

Avec un applaudiſſement
Qui donnoit de l'étonnement
Aux Eſprits jaloux de ſa gloire,
Chanta la mort & la victoire
De ces ſept Freres genéreux,
De ces ſept Freres bienheureux,
Qui ſignalerent leur conſtance,
Leur bravoure & leur réſiſtance,
En ſoufrant le fer & le feu
Pour la défenſe du vray Dieu.
On les appelle Macchabées,
Par leurs images exhibées
Que dans le monde on fait courir,
Nous ſçavons tous qu'il faut mourir.
De Sédulle Ecoſſois, les veilles
Ont produit de grandes merveilles;
D'un Hymne fait pour le Seigneur,
Il s'eſt acquis beaucoup d'honneur,
Le tout en Vers comme en cadence.
A celuy-cy joignons Prudence,
Qui ſuivant ſes pieux deſſeins
A fait l'éloge des grands Saints,
Et nous en a tracé l'hiſtoire,
Pour en remplir noſtre mémoire,

Afin qu'on imite en ces lieux
Ceux que Dieu récompense aux Cieux.
Si l'on me le veut bien permettre,
Je diray qu'en rime héxametre
Travailla le grand Juvencus,
Dont les Vers valoient des écus,
Et que sur les quatre Evangiles
Ses soins ont esté fort utiles.
Rien n'est dans la perfection
Plus pur que sa Traduction.
A ceux-cy je dois joindre Alcime,
Prélat célebre & magnanime,
Qui fit la guerre aux Arriens
Par sa plume & ses entretiens.
Ajoûtons encor Damascene,
Un peu plus moderne qu'Arsene,
Damascene appellé le Grand,
Qui parmy les Doctes eut rang.
Cet Autheur, d'un air non profane,
A fait l'Histoire de Suzanne,
Et solidement composé,
D'un esprit calme & reposé,
Certaines Regles Canoniques,
Le tout en beaux Vers Iambiques.

L'illustre Diacre Arator,
Homme valant son pesant d'or,
Et qui seul en valoit dix autres,
A fait les Actes des Apostres,
Le tout en Vers fort élégans.
On ne craint point les Ouragans,
Quand on se donne l'avantage
De profiter d'un tel Ouvrage.
Il n'est rien de mieux inventé,
De mieux fait, de mieux concerté,
Si l'on en croit Georges d'Amboise,
Que les Hymnes de Saint Ambroise;
Dans nos journaliers entretiens,
Il est la bouche des Chrestiens,
Et par luy l'Eglise s'explique
D'une façon fort emphatique.
Nonne le Pentapolitain,
Homme devot, non libertin,
Employa son zele & son stile
A travailler sur l'Evangile
Du grand Favory du Sauveur,
Et fit en suite avec ardeur
Rouler ses Vers & son génie
Dessus la Gigantomachie.

Quand on a l'eſprit excellent,
On ſe prévaut de ſon talent.
Nazianze, & le grand Boëce,
Ont dans leurs Vers une tendreſſe,
Dont les Eſprits un peu bien faits
Se ſont trouvez tres-ſatisfaits.
Je laiſſe les Poëtes profanes,
Perſe, Properce, Ariſtophanes,
Plaute, Maron, Staec, Nazon,
Et l'Inventeur du Vers Scazon.
Lucain, dans le vray rien n'égale
Voſtre incomparable Pharſale.
Ses Vers qui ſont coulans & forts,
Surpaſſent le prix des Tréſors.
Il n'eſt rien de mieux fait, Lucrece,
Que ce qui part de voſtre adreſſe;
Et voſtre Muſe, on le voit bien,
A le tour Héliconien.
Sur les bords du Rivage humide
De la Fontaine Caſtalide,
Claudien fit des Vers pompeux,
Empoulez, & ſententieux,
Où l'on ne voit point de céſure,
Mais une agreable meſure.

Juvenal n'a rien que de bon
Pour le Jeune & pour le Barbon;
Et sans profit l'on ne peut lire
Les maximes de sa satire,
Puis qu'on y voit le vray portrait
De tout ce qu'aujourd'huy l'on fait
Pour l'avarice, pour l'envie,
Pour les desordres de la vie,
Pour l'ambition des honneurs,
Pour l'incontinence des mœurs,
Pour la fourbe & la tromperie,
Pour le Vin, pour l'yvrognerie,
Pour les intrigues de l'Amour,
Et pour ce qui touche la Cour.
Il est bien vray que ses manieres
Se trouvent un peu cavalieres,
Et pleines d'une liberté
Qui blesse un peu l'honnesteté;
Mais apres tout il est loüable
Dans cet Ouvrage incomparable,
D'avoir le vice combattu,
Afin d'affermir la vertu.
D'Hésiode le grand génie
Fut bon pour la Théogonie.

Homere fut fort eſtimé,
Et de beaucoup de Gens aimé,
Pour l'Odyſſée & l'Iliade;
Mais on y voit par fois du fade,
Du bas, du foible, du rampant;
Il ſemble que c'eſt un Serpent,
Qui châtié de ſa ſuperbe,
Se traîne comme il peut ſur l'herbe.
Horace eſtoit un bon Vivant,
Qui ſa gorge arroſoit ſouvent,
Et ſe lavoit ſouvent la bouche:
Avec cela ſon ſtile touche,
Et n'a rien que de vigoureux.
On voudroit ſe rendre Chartreux,
Entendant ſa Muſe féconde
Draper les vanitez du monde.
Qui croiroit que le Verre en main,
Il inſtruiſoit le Genre-humain?
Qui croiroit que cet Homme aimable,
Le dos au feu, le ventre à table,
Donnoit de modeſtes leçons
Tant aux Princes qu'aux Poliſſons?
Martial, ſans ſortir de gamme,
S'eſt jetté deſſus l'Epigramme;

Mais ce qui rend mauvaise odeur,
Il épargne peu la pudeur.
De Marolles, ſçavant en rime,
Abbé plein d'honneur & d'eſtime,
Comme un modeſte Traducteur,
A rectifié cet Autheur,
Et voilé d'un chaſte ſilence
Ce qu'avoit produit l'inſolence.
C'eſt ainſi qu'un ſçavant Chreſtien
Corrige l'erreur d'un Payen.
Que veus diray-je icy d'Auſone,
Si renommé dans chaque Zone,
Ce cher ornement de Bordeaux,
Qui par des Ouvrages ſi beaux,
Si pleins de force & d'attrempance,
S'eſt diſtingué dans noſtre France,
Et dont les merveilleux Centons
Valent des Boiſſeaux de Teſtons,
Sinon que par ſa Poëſie
Il fait honneur à ſa Patrie,
Et qu'il inſtruit les Ignorans?
Au reſte, depuis ſix vingt ans,
Et dans l'heureux ſiecle où nous ſommes,
Fertile en braves & grands Hommes,

Pluſieurs ont au ſacré Vallon
Brigué la faveur d'Apollon,
Et fait la cour aux neuf Pucelles
Que le ſçavoir rend toûjours belles:
Inégal pourtant fut le ſort
De ceux qui firent cet effort.
Tous les Ouvrages Poëtiques,
Soit ſerieux, ſoit héroïques,
De Moulimet & de Crétin,
Eſtoient un amas de frétin,
Qui ne fut point ſuivy de gloire;
Et n'en déplaiſe à la mémoire
De Marot, on ne trouve pas
Que ſa Muſe euſt de grands appas.
Ny du brillant, non plus que celle
Et de Baïf & de Jodelle.
Mais on eut un reſpect nouveau
Pour les Vers tracez par Belleau.
Du Bellay s'acquit l'avantage,
D'avoir la douceur en partage,
Auſſi-bien que la fermeté,
La force, & la vivacité.
Bertaut eut le talent de plaire,
Ce fut là ſon vray caractere;

Oüy Bertaud, Eveſque de Sés,
Qui fut pointu juſqu'à l'excés;
Mais ſes rimes par tout connuës,
De bon ſens furent ſoûtenuës.
Que diray-je encor? Du Bartas
Eut des Admirateurs à tas,
Et l'on vit des Gens à centaine
Lire jour & nuit ſa Semaine
Dans un certain empreſſement
Qui marquoit leur enteſtement;
Mais ce qui paroiſſoit commode,
N'eſt plus maintenant à la mode.
Laiſſant cette antique beauté,
Chacun court à la nouveauté.
Voila quel eſt l'avertin noſtre,
Un objet en détruit un autre,
Et ce qu'un ſiecle toûjours fait,
Un autre ſiecle le défait.
Cette viciſſitude étrange
Fait que tout s'altere & ſe change.
C'eſt pour cette meſme raiſon
Que Saint Gelais hors de ſaiſon,
Se plaint que le temps fait outrage
Au mérite de ſon Ouvrage,

Et que les Sçavans d'aujourd'huy
Ne se souviennent plus de luy.
Mais que faire en cette occurrence?
Il faut s'armer de patience.
Ronsard, ce Poëte Vandômois,
Avec son Pourpoint de Chamois,
Avec sa Culotte à la Suisse,
Et sa Flamberge sur la cuisse,
Fut le Prince des grands Rimeurs,
Et fit gagner les Imprimeurs,
Car son poëtique ramage
Des Doctes obtint le suffrage.
Alors chacun se fit honneur,
Non d'aspirer à son bonheur,
Mais d'imiter son caractere,
Doux, insinuant, & sincere,
Et les nobles expressions
De ses belles conceptions.
Aussi prenoit-on son langage
Pour la regle du bel usage;
Et lors que quelqu'un parloit mal,
On disoit, c'est un Animal,
Un Rustique, un Sot, un Empuze,
Un Cheval de bast, une Buze,

Un Homme ſans ſel & ſans art,
Qui donne un ſoufflet à Ronſard.
Ajoûtez à ce Perſonnage
D'autres Poëtes à grand feüillage,
Le ſçavant Abbé de Tyron,
Balzac, Malherbe, du Perron,
Beïs, Boiſrobert, Benſerade,
Dont la verve n'a rien de fade,
Deſyveteaux, Motin, Faret,
Sarrazin, la Serre, Loret,
Deſmareſts, Dalibray, Moliere,
Pincheſne, Boileau, Furetiere,
Dandilly, Rotrou, Scudery,
De Racan, Contart, Monfleury,
Dormy, Gombaud, de Malleville,
Jean Baudoüin, Maynard, & Douville,
Mairet, de Ségrais, Péliſſon,
Monfuron, Racine, Poiſſon,
Quinault, du Ryer, la Ménardiere,
Théophile, la Giraudiere,
Colleter, Triſtan, Priézac,
Mainart, Scarron, Meziriac,
Chappelain, Cottin, Gomberville,
Leſtoille, du Roſſet, Diéreville,

Bordier, du Perrin, Daſſoucy,
Le Préſident Nicolle auſſy,
Magnon, dont les devots Ouvrages
Servent aux pécheurs comme aux ſages,
Regnier, Saint Amant, Ceriſy,
Dont le ſtile eſt pur & choiſy,
Beccaſſe le devot Chanoine,
Pere Rappin, Pere le Moine,
Chevreau, Malleval, & Brébeuf,
Deſchéneaux, Chappoton, Marbeuf,
Viond de Ceriſiers, Voiture,
Dont Pinckeſne a fait la peinture,
Beauregard, Bourſault, de Santeüil,
Magnin, de Lingendes, Montreüil,
L'ingénieux de la Fontaine,
Qui rime & raiſonne ſans peine
Avec une facilité
Qui marque ſon habileté;
Et comme ſa plume eſt amie
De la celebre Académie
Que l'Eloquence fait fleurir,
Et qui le bon ſens fait meurir,
Il vient d'y rencontrer ſa place,
Comme il la trouvoit au Parnaſſe.

Il n'eſt nul Palais, nul Hoſtel,
Qui n'admette un ſçavant Mortel.
Prônons maintenant vos merveilles,
Doctes Freres, fameux Corneilles,
Qui d'un nombre infiny de Vers
Avez enrichy l'Univers,
Comme auſſi mainte & mainte étude,
Sans que la grande multitude
De tant de merveilleux Ecrits
En ait diminué le prix.
Là dans chacune de vos Pieces
Les plus fines délicateſſes
Du bel Art qui ſert à l'Amour,
Paroiſſent dans leur plus beau jour,
Soit dans vos graves Tragédies,
Soit dans vos chaſtes Comédies,
Dont le Public bien averty
S'eſt innocemment diverty;
Car quand un Homme a fait ſa tâche,
Il demande un peu de relâche;
Et quand il le prend ſans pécher,
On ne ſçauroit l'en empeſcher,
A moins que dans un Monaſtere
Il profeſſe une vie auſtere.

Mais parlons de ce ſage Duc,
Auſſi genéreux que Monluc,
Qui pour la Plume & pour l'Epée
Eſt un Céſar, eſtun Pompée.
Peut-eſtre meſme il eſt plus grand,
C'eſt l'illuſtre de Saint Aignan.
Qu'on me traite de Turc à More,
Si du langage à métaphore,
Qui d'Ovide fut le déduit.
Ce Duc n'eſt pleinement inſtruit;
Auſſi ſa belle deſtinée
Eſt de nous donner chaque année
De nouvelles productions
De ſes belles refléxions.
Le tout n'eſt point Muſe mourante,
Mais Ouvrage à plume courante,
D'un ſtile auſſi fort que l'airain,
Digne du Cédre & du Burin.
Il ſçait dans ſon Art Poëtique
Joindre le moderne à l'antique,
Et ſçait parler comme jadis
On parloit du temps d'Amadis.
Peut-on rencontrer plus de grace
Que chez vous, Eveſque de Graſſe,

Poëte ſacré, ſçavant Godeau,
Qui nous levaſtes le rideau,
Et dévoilaſtes des myſteres
Impénetrables à nos Peres?
Vos ferventes expreſſions,
Vos ſublimes Traductions,
Vos admirables Paraphraſes,
M'ont ſouvent cauſé des extaſes,
Et m'ont rendu comme enchanté.
D'effet, & dans la verité,
Une Muſe ſage & modeſte
Eſt un langage tout celeſte;
Et les Dames de qualité,
Toutes pleines d'honneſteté,
Avecque leur vertu ſevere,
Paſſent du Parnaſſe au Calvaire,
Et de la compoſition
A la belle devotion,
Sans qu'on puiſſe imputer à crime
Le temps qui ſe donne à la rime.
Fleuriſſe à jamais le bel Art
Où les Sçavans ont tant de part,
Par qui les Hommes & les Anges
Du grand Dieu chantent les loüanges.

NOUVELLES D'ALEP.

LETTRE PREMIERE.

Contenant la Description de la Ville.

LA Ville d'Alep eſt une des plus belles & des plus conſiderables de l'Empire Ottoman, & je ne ſçay ſi aprés Conſtantinople & le grand Caire, elle voudroit ceder à pas une autre. Elle eſt ſituée à 36. degrez & demy de latitude, & à peu prés à 65. de longitude, dans un fond qui

s'éleve en ſept ou huit petites Montagnes, ſur leſquelles elle eſt baſtie, & qu'elle remplit de quantité de Maiſons de diverſe hauteur, ſurmontées de Domes & d'un grand nombre de Moſquées avec leurs petites Tours qui rendent ſon aſpect fort agréable à la veuë; mais ſur tout, ſon Château qui eſt comme à ſon centre bâty ſur une Colline revétuë de Pierres de taille, & ceinte de profonds Foſſez. Ce Château qui paſſe de ſa cime les plus hautes Maiſons, paroiſt une petite Ville pour ſa grandeur & pour ſa beauté, & eſt comme une couronne qui luy donne une grace & une majeſté incomparable. Alep eſt arroſée d'une petite Riviere nommée *Kaouyk*, & qui

s'appelloit, à ce qu'on dit, autrefois *Belus*. Je trouve dans les Livres qu'on l'appelle *Siga* ou *Siguen*. La ſource en eſt à trois journées au Bourg d'Antab, entre l'Orient & le Septentrion, d'où elle ſe vient rendre à l'Occident, au deſſous de cette Ville, & elle s'y diviſe en deux petits bras, qui ſont comme deux mammelles qui luy fourniſſent ſa nourriture, tant elle donne de fécondité à ſes terres. Elle eſt bornée de coſté & d'autre pendant prés de deux lieuës, de Jardins plus utiles qu'ils ne ſont beaux, les Arbres eſtant en confuſion & ſans ordre. De loin pourtant ils forment un objet aſſez agréable à l'œil ; ils abondent en excellentes Grenades,

en groſſes Prunes, en Oranges, en Limons, & en quelques autres fruits ; mais il n'y a rien de bien rare, que les Piſtachiers qui viennent dans les Jardins les plus éloignez de l'eau, & qui portent une eſpece de noiſettes longues, couvertes d'une peau odoriferante, & d'une couleur un peu rouge & blanche, qui renferment un fruit verd dans le cœur & rouge au dehors, d'un gouſt exquis & aromatique, & d'une bonté particuliere. Il y a dans toute la Ville grande quantité de Fontaines qui luy fourniſſent pour ſa boiſſon les meilleures Eaux qui ſoient au reſte du monde.

On les fait venir de bien loin, & on a un ſoin extraordinaire de les entretenir. Le Peuple y eſt

nombreux, & de telle sorte, que bien que dans la derniere peste de l'an 1669. il y mourust prés de cent mille personnes, aprés qu'elle eut cessé, on n'auroit pas crû qu'elle eust emporté aucun Habitãt, les ruës pour ainsi dire, fourmillant toûjours de monde comme auparavant. Je ne croy pas que dans tout l'Empite Ottoman, & dans tous les autres Royaumes Mahometans, on trouve des Gens d'un naturel plus traitable, moins mal-faisant, & plus doux; & je ne sçay si ce n'est point la douceur de leur humeur qui a fait nommer leur Ville *Haleb*, qui signifie en Arabe, *Lait*. Je le croirois plûtost, que ce que les Habitans disent, qu'elle a esté appellée de la sorte, à cause que

le Patriarche Abraham y a demeuré autrefois avec ſes troupeaux, parmy leſquels il y avoit une Vache d'une beauté rare, extrémement féconde en Lait, nommée *Sehehba*, qu'il faiſoit traire tous les jours deux ou trois heures avant le coucher du Soleil, donnant un ſignal aux Pauvres des Villages circonvoiſins pour venir prendre leur part de ſon Lait. Et pour confirmer que cela eſt vray, ils diſent que leur Ville s'appelle du nom de cette Vache & de ſon Lait *Haleb Ahhehba*; & que la Garde que l'on ſonne au Chaſteau à trois ou quatre heures aprés midy, s'appelle encore pour cette raiſon d'*Akket Akhalilye*. Ce qui ſignifie *le ſon de l'Amy de Dieu Abraham.*

Pour le Chasteau dont nous avons déja parlé, c'est assurément un ouvrage merveilleux. Ils attribuent toutes ces sortes d'ouvrages extraordinaires aux Francs, c'est-à-dire aux Europeans qu'ils avoüent estre les premiers Hommes du monde pour l'esprit, pour l'adresse, & pour le courage à entreprendre de grandes choses.

Ils font un Roman de son origine; & racontent que ce fut une Fille d'un Roy des Francs qui le fit bastir, & qu'il luy coûta le prix d'une seule Pierre précieuse, mais si rare & d'un si haut prix, qu'aucun Prince d'Orient ne s'estant trouvé assez puissant pour l'acheter, il n'y eut qu'un des Roys d'Europe qui en pûst

donner la valeur, qui fut je ne ſçay combien de Vaiſſeaux chargez d'or & d'argent que la Princeſſe employa à la ſtructure de ce Chaſteau. On ne voit en toute la Ville aucune marque d'antiquité. Autrefois elle ſe nommoit *Beraa*, & les Suriens encore aujourd'huy luy donnent ce nom dans leurs Livres Eccleſiaſtiques. Strabon dit que Seleucus Nicanor la fit baſtir ; & Zonaras, qu'elle fut aſſiegée autrefois par un certain Argyropolus, Romain de Nation. Dans les Conciles il eſt fait mention d'une Lettre ſynodale de la premiere Syrie, qui fut ſouſcrite par Tharſite Eveſque de Beroée, Ville voiſine d'Antioche.

Marius Niger la confond avec

Antioche. Ptolomée la place plus juſte entre Antioche & Hierapolis, à une journée de chemin. Quelques uns la prennent auſſi pour Hierapolis. Abraham qui la ſantifia par ſa demeure, pourroit luy avoir valu ce nom qui ſignifie la Ville Sainte. Ortelius en ſon Tréſor Geographique, dit qu'elle a eſté nommée *Chalybon*, & qu'elle eſt dans cette partie de la Syrie, que Ptolomée appelle Chalybite. Elle eſt en effet riche en Fer & en Acier; c'eſt ce que ce nom porte. Elle en fournit tout le Pays, & Damas meſme, qui a perdu l'Art de le faire de cette trempe ſi fameuſe & ſi celébre encore de nos jours. Je ne ſçay où Guillaume de Tyr a trouvé qu'elle ſe nommoit au-

trefois *Nerca*, si ce n'est dans les Cartes de Ptolomée, qui marque une Ville de ce nom, au lieu où est à peu prés Alep. Beroée étoit un des sept Eveschez de la premiere Syrie. Voila tout ce que j'en ay pû remarquer d'anciẽ, car pour ce qui est de Berée où il est dit aux XVII. des Actes, que Saint Paul convertit tant de monde, ce n'est point Alep ; mais bien Berée Thessalonie, voisine de Thessalonique, où se retira cét Apostre pour disputer avec les Juifs de la Doctrine du Sauveur du monde. Il est parlé de nostre Berée dans l'Histoire des Croisades, & elle avoit alors un Prince puissant. Je ne sçay pourquoy nos Croisez qui passerent bien plus avant, & qui allerent jus-

ques à Edeſſe & dans la Meſopotamie, ne s'en rendirent pas les maiſtres. On ne lit pas meſme qu'ils l'ayent attaquée. Cependant les Médailles Romaines, rares & anciennes, qu'on y a trouvées en trés-grand nombre, & dont on a enrichy les Cabinets des Princes & des Sçavans d'Europe, font voir que les Romains y ont fort ſouvent paſſé. Ils ne pouvoient pas prendre un chemin plus droit & plus cõmode pour aller contre les Parthes & contre les Perſans. Quel qu'ait eſté Alep autrefois, il eſt certain que c'eſt aujourd'huy une des belles Villes du monde, & des plus floriſſantes pour le négoce. Elle entretient trafic avec preſque toute l'Aſie, toute l'Afrique.

frique & toute l'Europe. On y voit toute sorte, pour ainsi dire, de Nations diverses. Nos François y ont trafiqué depuis longtemps, & s'y sont autrefois beaucoup enrichis ; les Anglois y entretiennent un puissant négoce. Celuy des Venitiens y estoit avant leur guerre de Candie, aussi florissant qu'aucun autre. Les Persans y apportent des drogues & des Soyes. Les richesses des Indes y viennent aussi. Il faut neanmoins avoüer que l'avarice des Ministres Turcs qui ont tiré des Doüanes extraordinaires en divers lieux, ayant détourné les Marchands, & les ayant obligez par leur tyrannie à prendre la route de Smirne, a beaucoup nuy à ce beau commerce qui s'y

faiſoit. Les Chreſtiens y ſont en grand nombre ; on croit qu'ils y paſſent trente mille ames. Les Arméniens y ont deux Egliſes; les Grecs, les Suriens & les Maronites chacun la leur. Il y a auſſi des Neſtoriens qui ſe mêlent parmy les autres, ſans parler de certains Guezuguez qui ſont Enfans de Chreſtiens reniez, ou des Chreſtiens reniez meſme, qui profeſſent en ſecret le Chriſtianiſme, & qui en gardent tellement quellement les Loix, les pratiquant autant qu'il leur eſt poſſible dans le ſecret de leurs Maiſons, & s'abſentent le plus qu'ils peuvent de tout ce qui reſſent la Profeſſion d'infidélité; mais dont pluſieurs aprés tout, ne font pas ce qu'il faudroit pour

ſauver leurs ames. Ceux qui ſont ouvertement Chreſtiens, ſont ceux au ſalut deſquels les Miſſionnaires s'employent principalement ; le Turc le veut bien, & à vray dire il y gagne, car leur apprenant à vivre ſelon les divines Loix de l'Evangile, on les oblige à s'acquitter envers leur Prince & envers leurs Seigneurs de leur devoir, & à rendre non ſeulement à Dieu ce qui eſt à Dieu, mais encore à Ceſar ce qui eſt à Ceſar. Cette Miſſion, qui eſt aſſurément une des plus floriſſantes qui ſe faſſe, non ſeulement dans l'Empire Ottoman, mais dans tous les Pays où le Mahometiſme regne, fut entrepriſe par les PP. Jeſuites l'an 1625. Les Peres Capucins ne tar-

derent pas à y venir auſſi rendre ſervice aux Chreſtiens, & ils furent ſuivis quelque temps aprés par les Peres Carmes Déchauſſez. Les PP. de l'Obſervance Saint François eſtoient déja établis à Alep long-temps auparavant, & s'employoient auprés des Marchands Catholiques François & Venitiens. Le Saint Siege à cauſe de leur mérite & de l'honneur qu'ils ont d'eſtre les Gardiens des Saints Lieux depuis plus de 300. ans, les a auſſi conſtituez Curez des Francs dans la pluſpart des Eſchelles d'Orient.

Je finirois icy ma Relation, mais il me ſemble qu'il faut auparavant dire un mot des Femmes de ce Pays-cy. Les Maiſons où il y a des Femmes, ſont fer-

mées & gardées à peu prés, comme le sont les Monasteres de Religieuses en Europe. Il n'y entre personne, quelque Amy qu'il soit, qu'on ne l'arreste un peu à la Porte, & que l'on n'ait crié dans le Logis de faire chemin, c'est-à-dire qu'on n'ait ordonné à toutes les Femmes de se retirer, & de se cacher. Le Voisin n'ose pas mettre le pied dans la Maison de son Voisin sans cette précaution, & l'ayant prise, il doit mesme estre bien sur ses gardes, & retenir ses yeux pour ne s'attirer pas de fâcheux soupçons, & de trés-mauvaises affaires. Les Parens mesme n'entrent chez leurs Parens qu'avec reserve; & le Turc qui est l'Introducteur de ces coûtumes (car les Arabes ne

les ont pas) les observe si religieusement, qu'encore qu'un Homme ait mérité la Prison, la Justice ne permet pas qu'on entre dans sa Maison pour le prendre, & si elle permet qu'on le fasse quelquefois, c'est pour de grandes raisons, & il faut pour cela des ordres particuliers. Les Officiers qui viennent en vertu de ces ordres, s'y comportent avec tant de respect pour les Femmes, qu'ils n'osent les regarder. C'est pour cela, à ce que je croy, qu'ils nomment leurs Femmes *Hhermé*, d'un mot Arabe qui signifie une chose sacrée, dont il est défendu de violer la sainteté, ou l'honneur en quelque maniere que ce soit. Si l'entrée des Maisons est difficile à ceux du Pays,

elle l'eſt bien davantage aux Etrangers, & ſur tout aux Francs, deſquels on ſe défie plus que des autres, eſtant auſſi décriez pour la vertu & la Religion, qu'ils ſont eſtimez pour leur courage, pour leur induſtrie, & pour leurs richeſſes. Il eſt vray pourtant que lors que nos Marchands vont voir pour affaire les Marchands d'Alep, les Femmes de ces derniers ne laiſſent pas de faire ſouvent mille poſtures indécentes aux autres, par l'ouverture de la porte, lors que leurs Marys ont le dos tourné. Mais elles ſe cachent auſſi-toſt qu'elles les voyent revenir ſur leurs pas, & recommencent un moment aprés les meſmes poſtures, qui ſeroient capables de faire perdre

contenance à des nouveaux venus qui ignoreroient la coûtume du Pays. Les Femmes de qualité ne sortent jamais, & sont comme des Esclaves dans leurs Logis, où elles n'ont autre divertissement que celuy du Bain. L'on ne voit par la Ville que les miserables, qui portent toutes des Calçons, de petites Botines jaunes, un Doliman de couleur, & par dessus un grand linge blanc en forme de Veste, qui va depuis la teste jusqu'aux pieds. Elles vont le visage couvert d'un Crespe noir, & font consister là tout leur point d'honneur. Leur teste est rehaussée d'un demy pied, par le moyen d'un diadéme, ou plûtost d'un tranchoir couvert d'un linge, qu'elles ne

quittent point la nuit. Preſque toutes les Femmes que j'ay veuës ſont ſi petites, qu'elles reſſembleroient à des Naines ſans le ſecours du diadéme. Enfin, pour conclure l'article des Femmes, vous ſçaurez, Monſieur, que Muhhammed en a fait ſi peu d'état, qu'il ne leur a pas ſeulement aſſigné de places dans le Paradis, ne les ayant logées qu'aux Fauxbourgs. S'il a eu raiſon ou non, je vous en laiſſe le Juge, & ſuis tout à vous.

LETTRE II.

PUis que vous me témoignez, Monſieur, que les Nouvelles que je vous envoye de ce Pays

vous ſont agréables, je ne laiſſeray partir aucun Baſtiment ſans vous en donner.

Mr l'Eveſque de Ceſarople, arrivé icy avec Mr le Chevalier d'Arvieux, Conſul de France, en eſt party aujourd'huy pour ſe rendre à Mouſſol, qui eſt l'ancienne Ninive, & de là à Bagdat qui eſt Babylone ſur le Tygre, & méne avec luy un trés-habile Miſſionnaire qui eſt Pere de l'Oratoire, qu'on appelle le Pere Caſmont, de qui Mr l'Eveſque d'Angers ne fait pas moins d'état que Mr l'Eveſque de Ceſarople. Le ſujet du Voyage de Mr de Ceſarople, eſt pour aller remplir le Caractere de Vicaire Apoſtolique en Syrie, dont ſa Sainteté l'a honoré. Je ſuis trés-perſuadé

qu'il ne s'en acquitera pas moins bien en ce Pays-là, qu'il a fait icy pendant ſon ſejour. Il y a fait divers beaux Reglemens pour les Egliſes ou les Chapelles dont les Francs ſont en poſſeſſion ; en ſorte que les Peres de l'Obſervance, les Peres Jeſuites, les Peres Carmes Déchauſſez, & les Peres Capucins, ſont trés-ſatisfaits de luy. Il y a terminé pluſieurs procez qui eſtoient de ſa compétance, & y a fait diverſes charitez aux Pauvres de ce Pays, tant Maronites qu'autres. Il fit la Cene la Semaine Sainte dans la Maiſon Conſulaire, & lava les pieds à douze Vieillards, à chacun deſquels il donna des pieces d'argent. Au reſte, M^r^, comme je ne vous ay jamais parlé, ce me

ſemble, de ce digne Prélat, il faut vous en dire quelque choſe de plus particulier. Il eſt originaire de la Ville de Lyon, d'une famille conſiderable, & ſe nomme François Puguet. L'an 1652. il eut le Conſulat de France en cette Ville d'Alep; lequel il exerça trés-dignement neuf ans durant, n'eſtant encore que Seculier. Comme c'eſtoit un Homme d'un zele admirable, & qu'il vouloit remplir dignement tous les devoirs de ſa Charge de Conſul, laquelle l'obligeoit ſelon les intentions & les ordres de Sa Majeſté, non ſeulement à faire fleurir le Commerce des Marchands François, mais encore à ſoûtenir les intéreſts de la Religion Catholique, en appuyant

de ſon autorité toutes les ſaintes entrepriſes des Ouvriers Apoſtoliques, il aſſura les Miſſionnaires qu'il les ſeconderoit en tout ce qui ſeroit de la plus grande gloire de Dieu, & il leur déclara que quand il s'agiroit de la procurer, ils ne devoient épargner ſa peine, ny ſon crédit, ny meſme ſa bourſe. Un procedé ſi généreux encouragea fort les Miſſionnaires, & fortifiez de l'approbation & de la bonté ſi engageante de ce Magiſtrat, ils crurent pouvoir faire des choſes auſquelles ils n'auroient pas oſé penſer en un autre temps. M^r Puguet ayant obſervé avec beaucoup de jugement l'air du Pays, & le foible des Bachas & des autres Puiſſances qui le gouvernent, prit ad-

mirablement toutes les voyes de les gagner, & il s'acquit auprés d'eux tant d'eſtime, tant d'affection & tant d'autorité, qu'il venoit à bout de la plûpart des choſes les plus difficiles. Un credit ſi extraordinaire le rendit extrémement conſidérable & redoutable dans Alep, mais il n'y eſtoit pas moins aimable aux Chreſtiens, qui reſſentoient en mille rencontres les effets de ſa Charité bien-faiſante. Le Siege de l'Egliſe des Suriens eſtoit alors vacant, par la mort de Conſtantin leur Archeveſque. La plûpart des Miſſionnaires ſe perſuadérent que Mr Puguet les honorant de ſa protection, ils pourroient par ſon moyen le faire remplir par un Prélat vrayment Catholique.

Les Peres Carmes Déchaussez, & les Peres Capucins, jetterent la veuë sur Dom André. Le Pere Bruno Superieur des Carmes, Religieux d'une éminente sainteté, & d'un zele extraordinaire, qui avoit esté son Confesseur aprés le depart du Pere Chezeau, ayant toutes les assurances qu'on peut avoir de la fermeté de sa Foy & de son esprit, & de la grandeur de son courage, appuya fortement le dessein de le faire Archevesque des Suriens. Il le proposa avec les Peres Capucins à Mr Puguet. On luy remontra que cette affaire estoit de la derniere importance; qu'il estoit facile de guerir des membres malades quand ils ont le chef bien sain; qu'un Hom-

me de la force de Dom André estant Archevesque, estoit capable de gagner à Dieu toute sa Nation, au moins une bonne partie; que le Patriarche Simon estant une ame mercenaire, & à qui les choses de la Religion estoient assez indifferentes, pourroit estre aisément porté à cela, s'il vouloit l'en solliciter; qu'il n'avoit point d'aversion en cette matiere qui fût à l'épreuve de quelque présent; que ce présent ne seroit que pour le détourner de faire un peché énorme, c'est-à dire, d'établir un Archevesque Hérétique, qui perdroit des milliers d'ames, & se le rendre favorable, & capable de recevoir la proposition qu'on luy feroit de donner un Prélat à sa

Nation, Mr Puguet fit ce qu'on desira de luy, il parla au Patriarche Simon, qui sçachant bien qu'il avoit affaire à un Consul liberal, qui reconnoissoit magnifiquement toutes les graces que l'on accordoit en sa faveur, promit de faire tout ce qu'on desireroit de luy. Mr Puguet ayant eu ces bonnes paroles du Patriarche Simon, assembla les Missionnaires, pour voir avec eux ce qu'il falloit faire pour l'heureuse exécution de cette entreprise. Quelques-uns trouverent de grandes difficultez en toute cette affaire, & ne voulurent point y avoir de part, priant Dieu cependant qu'elle fust ménagée d'une maniere canonique, & qu'elle réüssist au salut des ames. Les autres

ayant d'autres veuës, & plus perſuadez du bon ſuccez qu'elle devoit avoir, conclurent que Dom André, ayant déja receu le Sacerdoce de la main du Patriarche des Maronites, & ſon Ordination eſtant ſûre, il eſtoit à propos de luy faire conférer encore l'Archépiſcopat par ce Prelat Catholique; qu'il valoit mieux qu'il le receût de luy que du Patriarche Simon, qui eſtoit manifeſtement Herétique; que les affaires eſtant ſi preſſées, on ne pouvoit pas attendre les ordres de Rome, ſans que l'occaſion apparemment échapaſt de mains; qu'on ſe promettoit que ce procedé qui ne tendoit qu'à la gloire de Dieu, & à l'exaltation de l'Egliſe, y ſeroit agreé, & qu'on pou-

voit interpréter les intentions de la sacrée Congregation *de propaganda fide*, en une si favorable occurrence ; que le Patriarche Simon estant de l'humeur que je l'ay dit, & ayant témoigné tant d'inclination à satisfaire en tout Mr Puguet, se laisseroit assez aisément persuader de donner à sa Nation, un Archevesque consacré par d'autres mains que par les siennes ; que l'aversion que les Prestres, & la plûpart des Suriens auroient de luy, jointe à celle mesme qu'ils avoient déja, le considérant comme un deserteur de leur Secte, & un Homme qui ne venoit que pour la ruïner, se feroit connoistre assez-tost, lors que Dom André seroit établi en Charge ; que par tout, & particu-

lierement en ce Pays, tout cede à l'autorité. Ce ſentiment fut ſuivy. Dom André eſtoit alors au Mont-Liban, prés le Patriarche des Maronites qui s'y tient à Canobin. On s'adreſſa à ce Patriarche, & on le pria de le conſacrer Archeveſque, à quoy il conſentit auſſi-toſt. Les Eveſques ne le firent pas ſi aiſément. Ils confeſſoient bien qu'on ne pouvoit pas paroiſtre plus Catholique que Dom André, qu'on ne l'avoit jamais vû chanceler le moins du monde dans les ſentimens de la Foy ; mais avec cela, ils ne laiſſoiẽt pas de craindre. Cependant l'événemẽt juſtifia qu'ils ſe trompoient, car tant que Dom André a vécu, il a parfaitement remply tous les devoirs de ſa

Charge d'Archevesque, & de celle de Patriarche qui luy fut conférée par le Pape, aprés la mort du Patriarche Simon. Celuy qui a succedé à Dom André en cette derniere Charge, se nomme Pierre Gregoire, cy-devant Evesque de Jerusalem, lequel sa Sainteté elle-mesme proposa dans un Consistoire qui se tint à Rome.

Outre ce Patriarche, il y a à Alep un Archevesque des Suriens qui se nomme *Resckallah*, lequel dépend de luy, & a les mains liées, tant que le Patriarche fait sa résidence en cette Ville. Il est jeune & fort honneste Homme. Je suis, &c.

Il y a cinq ou six mois qu'on pro-

posa au Public de faire des Sonnets sur la Glace. *En voicy plusieurs que j'ay reçeus. Le premier regarde le malheureux accident dont je vous parlay en ce temps-là d'une Belle de Saumur.*

SONNETS
SUR LA GLACE.

I.

CEt Hyver, Boreas, amoureux de Clytie,
Afin de refroidir les cœurs de ses Amans,
Vint déclarer la guerre à tous les Elémens,
Et partit comme un traït du fond de la Scythie.

Il ne se souvint plus de l'aimable Orithie,
Tout devint un Cristal, Fleuves, Lacs, & Torrens;

La Terre le sentit jusques aux fondemens,
Et l'on vit de Phébus la vertu ralentie.

Aux yeux de tout Saumur trouvant sur un Traîneau
L'Objet qui le charmoit, si pompeux, & si beau,
Il n'eust jamais pensé qu'on pust troubler sa gloire.

Mais le Dieu de la Loire, Amant audacieux,
Faisant fondre sa glace, emporta la victoire,
Mit Clytie en son sein, & le Deüil en ces Lieux.

VIGNIER, de Richelieu.

II.

QUoy que les Aquilons détachez de leurs chaînes,
Jusques au sein des Mers eussent glacé les eaux,

Et que Thétis portaſt des Chars pour
des Vaiſſeaux,
Cybelle reſſentit les coups de leurs ha-
leines.

Les néges, dont l'amas couvroit toutes
les Plaines,
Egalant en hauteur les Vallons aux Cô-
teaux,
Cachoient aux Voyageurs la mort, en
des tombeaux,
Et qui put s'en tirer, ſouffrit d'horribles
peines.

La Nature cédoit à la rigueur du temps,
Quand le retour heureux de l'aimable
Printemps
Fit fondre en un moment les néges &
la glace.

Ainſi pourquoy, Philis, dont l'amour
m'eſt ſi cher,
Par mes ſoûpirs ne puis-je, helas! quoy
que je faſſe,

Amollir voſtre cœur de glace, ou de rocher?

RAULT, de Roüen.

III.

IRis, nous avons veu ſur les bords de la Seine
L'Hyver d'un bout à l'autre étendre des glaçons,
Et la bize en courroux avec ſa froide haleine,
Des plus coulantes eaux faire de fermes Ponts.

Elle a glacé la Mer, le Fleuve, & la Fontaine,
Tout a ſenty ſes coups; & meſme les Tritons
Ne pouvant ſuporter ſa rigueur inhumaine,
Ont veu d'entre leurs mains tomber leurs Avirons.

Mais il n'eſt point de glace à la fin qui ne fonde.

Voyez couler cette eau, rien n'arreſte
ſon onde,
Elle reprend ſon cours quand l'Hyver
eſt paſſé.

Au retour du Printemps tout change de
nature;
La douceur des beaux jours ſuccede à
la froidure,
Il n'eſt que voſtre cœur qu'on voit toû-
jours glacé.

DIEREVILLE, du Pontleveſque.

IV.

APres une ſenſible & trop longue
froidure,
L'Hyver s'eſt éloigné de nos heureux
climats,
Tout rit, tout refleurit dans l'aimable
Nature,
Et ma cruelle Iris n'en a pas plus d'ap=
pas.

Inhumaine, inflexible aux douleurs que
j'endure,

Mon cœur contre le sien fait de rudes
combats.
Ah! faut-il qu'une flâme & si belle, &
si pure,
Avant que d'estre heureux, me cause le
trépas?

Amour, exauce-moy, daigne me faire
grace:
Armé de tous tes feux, cours, va fondre
sa glace,
Contre la fiere Iris c'est trop peu d'un
Mortel.

Il faut qu'un Dieu vainqueur du Ciel
& de la Terre,
Se déclare contre elle, & luy fasse la
guerre;
Contrains-la donc, Amour, d'encenser
ton Autel.

DE SAINVILLE.

V.

DEs Mondains d'aujourd'huy déplorable molleſſe!
On les voit empreſſez à chercher du ſecours
Contre le froid qui ſemble interrompre le cours,
Et le progrés fatal de leur délicateſſe.

Ils s'en prennent au Ciel, & murmurent ſans ceſſe,
Diſant, ce rude Hyver durera-t-il toûjours?
Ne verrons-nous jamais le retour des beaux jours?
Revenez jeux, plaiſirs, bonne chere, allégreſſe.

Vous ſuez, Malheureux, & faites mille efforts,
Pour des moindres frimats garantir voſtre corps,
Et voſtre ame demeure inſenſible à la grace.

En vain de la saison vous fuyez la ri-
gueur,
En vain pour vostre corps vous cherchez
la chaleur,
Si de vostre ame, helas! vous ne fondez
la glace.

C. Hutuge, d'Orleans,
demeurant à Metz.

VI.

SUR LA NUIT.

J'Ay pour Amarillis une tendresse ex-
trême;
Mais helas! obligé de celer mon amour,
Il m'en faut presque faire un mistere à
moy-mesme,
Et ce n'est qu'en secret que je luy fais
ma cour.

Mes timides soûpirs, & mon teint pâle
& blême,

Expliquent ma souffrance, & parlent tour-à-tour;
Enfin chacun m'observe, & devine que j'aime,
Mais rien ne me nuit tant, que la clarté du jour.

Viens donc, heureuse nuit, azile de ma flâme,
Soulagement unique au tourment de mon ame
Preste ton voile épais au secret de mes vœux.

En cachant les transports, où mon cœur s'abandonne,
Si tu n'as le pouvoir de soulager mes feux,
Tu me mets en état de ne craindre per-sonne.

DOUTES SUR LA LANGUE.

A MONSIEUR....

A la Haye le 14. *Aouſt* 1684.

IE vous prie, Monſieur, vous qui avez habitude avec les Perſonnes qui parlent le mieux, de me donner voſtre avis ſur quelques doutes que j'ay à vous propoſer. Le premier conſiſte à ſçavoir, s'il eſt permis à une Perſonne qui roule depuis quatre ans dans les Pays étrangers, de donner à la Langue Françoiſe, un mot dont elle manque. Je n'ignore pas, qu'il eſt fort délicat de s'ériger en Inventeur de mots,

& qu'il y a bien des meſures à prendre, pour ne ſe pas trop commettre; mais auſſi je ſçay qu'il y a moyen d'éviter les écueils, où l'honneur d'une Perſonne pourroit faire naufrage. Diſtinguons, par exemple, entre vouloir d'authorité introduire un mot, & entre le propoſer ſimplement. Ceux qui agiſſent au premier ſens, ne penſent pas bien à l'étenduë de leur Juriſdiction, qui eſt ſi courte qu'elle ne va pas au delà d'eux-meſmes; & ainſi ils riſquent, ſans qu'ils y penſent, à paſſer pour ridicules: mais ceux qui propoſent tant ſeulement un mot, & qui ne prétendent pas l'établir, malgré les influences de l'Orion & la Pouſſiniere, comme me diſoit dernierement

un bel Esprit, ne risquent tout au plus que la peine d'en faire la proposition. Ainsi, Monsieur, vous sçaurez, s'il vous plaist, qu'au commencement de mes pelerinages, je me trouvay en Savoye, chez un Gentilhomme, dont la Femme qui parloit assez bien François, hazarda un mot qui me choqua l'oreille, au sens qu'elle le prit. Ce mot est, *Tendresse*, dont cette Dame se servit, pour exprimer la qualité de certaine viande qu'elle avoit apprestée à son Mary, qui ne se portoit pas bien. Cela me fit remarquer que nostre Langue manquoit d'un terme propre à exprimer ce que cette Dame vouloit dire, puis que *Tendresse*, estant toûjours pris en un sens fi-

guré, ne peut s'approprier ny à la viande ny à quelqu'autre corps que ce ſoit. Je ſçavois bien que, *Délicateſſe*, eſtoit en uſage; mais aprés avoir conſideré la multitude des ſignifications que ce mot pourroit ſouffrir, je tâchay d'en trouuer un autre. Cinq ou ſix jours aprés, *Tendreur*, s'offrit à mon imagination; je le receus, & je l'enviſageay de tous coſtez, pour voir s'il eſtoit Piedmontois, Toſcan, Eſpagnol, ou Grec. Comme je vis qu'il ne tiroit ſon origine d'aucune de ces Langues, je jugeay qu'il pourroit eſtre un jour reconnu pour François; ſi bien que depuis ce temps-là, j'ay penſé pluſieurs fois, que de meſme que *Hauteſſe* & *Largeſſe* dans le figuré, ont dans le propre *Lar-*

geur & *Hauteur*, l'on pourroit bien, laissant *Tendresse* comme il est, dans le figuré, recevoir *Tendreur* dans le propre. Quoy qu'il en soit, Monsieur, ce seroit un mot que pas une Langue dont la nostre emprunte quelque chose, ne nous reprocheroit jamais. Pour ce qui est de le rendre Parisien, je suis persuadé qu'il n'a besoin que d'estre employé par d'habiles Gens.

Je passeray sous silence plusieurs choses qui me viennent en pensée, sur les mots que nostre Langue n'a pas voulu reconnoître pour siens, depuis quelques années ; car il me tarde, Monsieur, de vous dire que de tous les mots étrangers que nos grands Ecrivaîns ont voulu franciser,

pas un ne m'a tant surpris qu'*Aforisme*, que je trouvay avant hier dans un Livre qu'on a depuis peu mis en beau langage. Effectivement, *Aforisme*, que je n'avois presque jamais oüy que de la bouche des Medecins, me surprit, luy voyant tenir la place de, *Maxime*, du moins si je ne me trompe; mais, Monsieur, je vous en laisse le Juge aprés vous avoir rapporté une periode dont, *Aforisme*, fait l'ornement. La voicy mot à mot, sans y rien changer. *Et c'est en ce sens que le grand*

„ *Cosme de Medicis, tenu pour le*
„ *plus sage Homme de son temps,*
„ *disoit au sujet des divisions civi-*
„ *les de Florence, dont on se plai-*
„ *gnoit à luy, qu'une Ville gâtée va-*
„ *loit bien mieux qu'une Ville per-*

„ *duë. Parole, qui a passé depuis en*
„ Aforisme *d'Etat, chez tous les*
„ *Princes.* Je vous avoué, que je
ne suis pas fort versé dans la Lan-
gue Grecque, mais neanmoins
j'en sçay assez pour ne me laisser
pas imposer si facilement ; car
c'est nous vouloir faire parler
Grec à faux. Il est bien permis,
ou du moins il l'a esté, de franci-
ser un mot Grec qui ne perd pas
sa signification naturelle ; mais de
nous en donner un dans une signi-
fication toute contraire, c'est une
autre chose ; c'est vouloir forcer
des témoins à dire ce qu'ils ne
sçavent pas, & qui se retractent
avec le temps, à la confusion de
ceux qui les ont produits. Ron-
sard, il est vray, nous a donné,
ode, qui est un mot purement

Grec : la raiſon a permis qu'on
l'ait receu, parce qu'en devenant
François, il n'a rien perdu de ſa ſi-
gnification naturelle : car Ode
ne ſignifie en Grec autre choſe
que Chanſon; mais Aforiſme, qui
n'a jamais ſignifié, non ſeulement
dans l'Iſle de Coos, où Hypo-
crate eſt né, mais auſſi dans tout
le reſte de la Grece, autre choſe
que, *Section*, *Définition*, *Séparation*, ſeroit-il poſſible, qu'on
vouluſt maintenant luy faire
prendre la place de, *Maxime*, qui
eſt un terme de Politique, & que
nos Peres ont arraché comme
par les cheveux, d'Axiome, qui
eſt un mot Ionique, & qui ne ſi-
gnifie autre choſe que *Dignité*, ou
Autorité : c'eſt pourquoy *Axiome*,
ſi connu dans les Ecoles, eſt em-

ployé pour une énonciation qui ne ſouffre point de replique, comme par exemple celuy-cy. *Totum eſt majus ſuâ parte*, ou bien encore cét autre, que les Philoſophes appellent par excellence, *indubitatæ veritatis*, *Ego cogito*, *ergo ſum.* Ce qui ſans doute a fait prendre le change à noſtre Autheur, eſt l'interpretation qu'on a donnée au mot Grec *Aforiſme*, depuis qu'Hypocrate s'en eſt ſervy pour intituler les Préceptes qu'il a laiſſez à ſes Succeſſeurs. On a voulu que ces Préceptes fuſſent ſententieux, & définitifs, comme en effet ils le ſont de reſte, lors qu'on les met en pratique hors de ſaiſon : il ne faudroit pour le prouver que faire parler l'expérience. Mais

ſans nous amuſer à faire inſulte à ceux qu'une Plume ſacrée nous commande d'honorer pour le beſoin que nous en avons, je prie tout Homme qui entend le Grec, de conſidérer, que ſi la premiere intention d'Hypocrate euſt eſté de faire des Sentences définitives, il auroit donné pour Titre à ſon Livre un mot qui auroit ſignifié Préceptes. Je veux meſme qu'Hypocrate ait prétendu de donner des Regles abſoluës, s'enſuivra-t'il de là qu'*Aforiſme* puiſſe ſignifier *Maxime* ou *Axiome* ? Selon mon ſens *Aforiſme* ſignifiera alors, *Dogme* ou *Précepte*. C'eſt dequoy, Monſieur, je vous laiſſe Juge, en vous conjurant d'avoir la bonté de m'en éclaircir. Je n'avois que trois doutes

à vous proposer lors que j'ay commencé à vous écrire cette Lettre ; mais il y en a encore un quatriéme qui vient de naistre, il n'y a qu'un moment. Je m'apperçois qu'au bas de la page où Aforisme se trouve, il y a une façon de parler qui me paroist un peu étrange. La voicy. *Et je diray en passant, qu'il s'est vû force Ministres & force Princes les étudier, &c.* Permettez-moy, s'il vous plaist, de vous demander s'il est maintenant à la mode de changer les Adverbes en Adjectifs. Si cela est, je vous proteste que nous allons donner dans le Barbarisme, d'une étrange maniere. Je sçay bien que l'on dit *force Blé*, *force Vin*, & mesme *force Gens*, mais *force* tient alor.

la place de *beaucoup* : comme auſſi quand on dit, qu'un Homme s'eſt tué *à force de travail*, ou *à force de fatigue*; qu'un Roy a emporté une Ville *à force de Monde*, &c. mais d'employer icy *force* pour *pluſieurs*, c'eſt ce qui me paſſe; & j'en demande pardon à noſtre Autheur, en le priant de me permettre de dire, *pluſieurs Princes & pluſieurs Miniſtres*, du moins juſqu'à ce que vous ayez daigné m'éclaircir là-deſſus. Quant au reſte j'avouë de bonne foy que j'ay beaucoup d'eſtime pour ſon mérite; & que nonobſtant ces petites ſingularitez que je trouve dans une Préface, il ne paſſera tout au plus dans mon eſprit, que pour un Homme qui voit mal les choſes à force de lumiere. Je ſuis, &c.

J'attens vostre sentiment, Madame, & celuy de vos Amis, sur cette Lettre. Cependant je vous envoye ce que j'ay reçeu d'Explications en Vers sur les deux Enigmes du mois de Iuin, dont les Mots estoient l'Argent, & la Chimere.

I.

QUoy, vous me recevez de si méchante grace?
D'où vient donc, belle Iris, cette bizarre humeur?
Vous ne me faisiez pas autrefois la grimace.
Des Poëtes du temps c'est le commun malheur;
De ces Courtisans du Parnasse
On n'aime plus tant la douceur,
Depuis que de gayeté de cœur
Arlequin en public en fait une risée,
Leur marchandise est peu prisée,

Et les Belles pour eux n'ont que de la froideur.
En vain la charmante Isabelle
Pour les mieux établir trouve mille raisons;
Colombine pour eux cruelle,
Ne les place pas mieux qu'aux Petites Maisons.
On traite de fou le plus sage,
Dans le Siecle présent tout paroist renversé,
Il ne faut qu'un peu d'équipage,
Pour estre un Homme bien sensé.
On ne regarde plus les Gens par le mérite,
L'esprit pour plaire ne fait rien,
D'un Poëte souvent la fortune est petite,
Et pour gagner les cœurs il faut avoir du Bien.
Je n'en ay pas, qu'y puis-je faire?
Vous m'aimiez autrefois avecque ma misere,
Voulez-vous changer à présent?
Je suis fâché d'estre indigent,

Encor plus de ne pas vous plaire;
Mais ſçachez, aimable Bergere,
Que l'amour n'accompagne guére
Un cœur qu'on prend pour ſon Argent.
DIEREVILLE, du Pontleveſque.

II.

TOus ces Animaux diférens
Que vous mettiz deſſus les rangs,
Nous marquent, Mercure, un myſtere;
Ce qui n'eſt, & qui ne ſera
Jamais in rerum natura,
Vous m'entendez, c'eſt la Chimere.
L. BGUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

III.

IL eſt vray qu'à préſent on aime la Science,
On cherche les beaux Arts plus qu'on n'a jamais fait,
On ne ſçavoit peut-eſtre autrefois ce qu'on ſçait,
Et l'on ne fait plus tant gloire de l'ignorance.

Mais la ſeule Vertu ſe voit en déca-
dence;
Au lieu de l'acquérir dans un état par-
fait,
Seulement des dehors chacun ſe ſatis-
fait;
Elle recule ainſi bien plus qu'elle n'a-
vance.

L'intéreſt en eſt cauſe, & ce Dieu des
Mortels
Fait que tant d'Avenglez ne vont qu'à
ſes Autels;
Les Amis, les honneurs, ne ſont que dans
la Bource.

L'Argent *fait tout valoir, & donne à*
tout ſon prix;
Enfin chacun ne tend qu'à trouver cette
ſource,
Et qui n'en vient à bout, tombe dans le
mépris.

GYGES, du Havre.

IV.

ON dit que le Démon de Luxure eſt
moiſy,
Quoy que pour bien tenter il ait eſté
choiſy;
On voit qu'il ne ſçait plus rien faire,
Qu'il n'eſt plus meſme neceſſaire
De ſubtiles tentations;
L'Argent *ſuplée à tout, les imperfections*
S'effacent par ſon aide, & deviennent
frivoles;
Une Fille plutoſt ſuccombe ſous un don,
Tombe plus ſous un tien, que ſous un mil-
lion
D'aiguillons inſpirez, & de belles pa-
roles,
Tant l'argent ſçait perſuader;
Avec luy maintenant tout ſe laiſſe abor-
der,
Le Démon luy cede la place,
Meſme le reconnoiſt plus grand Diable
que luy;
Cela n'empeſche pas qu'on n'en cherche
l'appuy,

Et qu'aux dépens de tout on ne ſe ſatis-
face.

Le meſme.

V.

EN verité, Galant Mercure,
J'ay lieu d'eſtre peu ſatisfait
De voir dans ces deux mois ce que vous
avez fait,
Pour expoſer à la torture
Mon pauvre eſprit, qui n'a fait que cher-
cher
Le ſens qu'on a voulu cacher
Dans les deux ſecondes Enigmes.
Si je me trouvay hoc pendant le mois
de May,
L'on peut tenir encor pour vray,
Quelque ſoin que j'aye eu d'examiner les
rimes
De la ſeconde de ce mois,
Que je n'ay pû déterminer mon choix
Sur aucun mot qui faſſe bien connoiſtre
La Chimere *qu'on voit paroiſtre*
Dans le ſens littéral.

Afin d'y découvrir quelque peu de lu-
miere,
Je voudrois posseder l'Argent *de la pre-*
J'en deviendrois fort libéral
Vers celuy qui pourroit pénetrer ce mis-
tere.
Mais, Seigneur, de vous seul j'ose &
dois espérer
Le secours que d'ailleurs je ne peux ren-
-contrer.

ALCIDOR, du Havre.

VI.

APres avoir, Seigneur Mercure,
Charmé par vos ~~galans~~ Ecrits
Tout ce qu'on voit dans la Nature
De plus agreables Esprits,
Vostre ame n'est pas satisfaite
De la conqueste qu'elle a faite;
Elle veut encor s'attirer
Ceux qui ne font que respirer
Un lucre, qui seul les contente.
J'ay sçeu pour ce sujet quel estoit vostre
Agent,
Q. de Juillet 1684.

C'eſt le ſeul brillant de l'Argent
Que voſtre main, Seigneur, dans ce mois
nous préſente.

Le meſme.

VII,

TOy, qui de tous les Biens eſt pris
par un Avare
Pour le meilleur & le plus rare,
Argent, *dont le pouvoir peut cauſer tant*
de maux,
Que tu ſçais triompher de la foibleſſe
humaine,
Qui n'épargne ſoins, ny travaux,
Pour te rechercher avec peine!
Helas! que l'on s'abuſe avec facilité,
Lors que l'on veut fonder ſon unique eſ-
pérance
Sur toy qui n'es qu'un bien en ombre, en
apparence,
Mais un grand mal en verité
Qui bannit de nos cœurs toute tranquil-
lité!

Sylvie, du Havre.

VIII.

A MONSIEUR LE DUC DE S. AIGNAN.

HEros, dont la bonté me rappelle en ces lieux,
Apres un long éxil, où je fus condamnée,
Dés les premiers momens que chacun me vit née,
Pour avoir pû déplaire à quelques Envieux.

Il ne faloit pas moins que l'un des Demy-Dieux,
Afin de me tirer d'où j'estois confinée,
Et pour changer ainsi ma triste destinée,
Qui n'aura desormais qu'un sort délicieux.

Comment donc reconnoistre une faveur si rare?
Je la pourrois payer dans les mains d'un Avare,
*Par l'*Argent *que Mercure a donné dans ce mois.*

Mais je mériterois d'estre encor accablée,
Si pour ce grand bienfait, sur un si foible choix,
L'on voyoit s'arrester la petite Assemblée

A. du Havre.

IX.

SAns blâmer la seconde Enigme,
La premiere vaut de l'Argent;
Aussi tout le monde l'estime,
Mercure, c'est mon sentiment.

LEPINAY-BURET, de Vitré en Bretagne.

X.

MErcure, dans ce mois je suis trop consolée,
Pour vous cacher ma joye, & ne pas réveler
Que je ne suis plus exilée,
Que l'on vient de me rappeller.
Le bienfait est trop grand, pour que je puisse taire

Qu'un Protecteur illustre, éclairé, de-
bonnaire,
M'a bien voulu ressusciter.
Qui sera si hardy de me persécuter?
J'auray toûjours l'honneur d'en estre
protégée.
Dieux! que je luy suis obligée!
Il m'a fait revenir de mon bannissement.
J'estois là fort injustement
Telle qu'est une pauvre souche,
En bute aux Esprits sots, mais un mot
de sa bouche
A fait taire mes Ennemis.
Plus que l'Or & l'Argent, & les puissans
Amis, (sance
Il vient à bout de tout, & sa toute-puis-
M'a mis hors du tombeau; mais helas!
quel malheur!
Quand je ressens tant de bonheur,
Je me vois obligée à pleurer son absence:
Je manqueray plutost & d'esprit, & de
cœur,
Que de pressans desirs pour sa douce pré-
sence.

XI.

IL faudroit avoir plus de cœur
Que n'eut Bellérophon, pour n'avoir point de peur
Du Monstre, ou bien de la Chimere,
Dont Mercure en ce mois nous a fait un mistere.
Qui de tant d'Animaux n'auroit point de terreur,
Qu'on a représentez dans la seconde Enigme?
Cependant on n'en trouve aucun sens légitime;
L'on en auroit bien plus d'horreur,
N'estoit le mot charmant de l'Enigme premiere,
Qui donne du courage, & n'a rien de contraire;
C'est l'Argent qui n'a rien d'égal,
Qui rendant les plus fiers traitables,
Adoucit les plus indomptables.
Le plus timide mesme au bruit de ce métal,

Se montre tout remply d'audace,
Et rien en pouvoir ne le passe.

La mesme G.

XII.

QUe l'Argent *de Mercure est venu de saison,*
Pour moy qui plaide encor, mais contre une Partie
Dont je ne peux avoir raison!
J'ay beau fuir le Procés, source de pillerie,
Il me faut pourtant l'essuyer,
Et je n'ay surquoy m'appuyer;
L'Argent, que je n'ay point, est l'esprit d'une affaire,
Et la plus perçante lumiere
De l'esprit de nos Procureurs;
Sans Argent, une Cause a toûjours tant d'erreurs,
Qu'elle semble douteuse, incertaine, ambiguë;
C'est luy qui donne la clarté,
Et fait paroistre l'équité.
Justice, on te voyoit autrefois toute nuë,

Représentant la Verité;
Mais il faut à présent, dure necessité!
T'acheter, & tes artifices;
De Papiers, comme des Epices,
On te voit tant envelopper,
Que le plus éclairé s'y laisse bien tromper;
On ne te connoist plus sans présens & sans bource.
Je seray donc réduite apres un long debat
A vendre tout; quelle ressource!
Faut-il que l'Argent soit le meilleur Avocat?

La mesme.

XIII.

C'Est l'Argent *qu'on aime le* mieux
Presqu'en tous les lieux de la Terre;
C'est pour luy qu'on se fait la guerre;
C'est un Bien que l'on croit & rare, & précieux;
Mais quand on a fait sa conqueste,
Celuy qui le possede a le cœur si léger,
*Qu'à sa possession jamais il ne s'*arreste;
Pour avoir autre chose, il aime à le changer.

La Belle Nourriture du Havre.

SENTIMENS SUR *toutes les Questions du dernier Extraordinaire.*

Si l'on peut aimer avec plaisir, quand on a sujet de ne se pas confier à la Personne qu'on aime.

HElas, *qu'en vous aimant je goûtois de plaisirs,*
Quand je vous découvrois mes innocens desirs,
Et que de mes secrets unique Confidente,
Je ne pouvois douter de ma fidelle Amante!
Iris, que cet état estoit tranquille & doux!
Vous vous fiyez en moy, je me fiois en vous.

Sans crainte, ſans ſoupçon, nous paſſions
noſtre vie,
Aux plus heureux Amans elle faiſoit
envie;
Mais enfin je ne ſçay ſi ce fut par bon-
heur,
Mon eſprit détrompé reconnut ſon er-
reur.
Je vous vis, qui l'euſt crû! je vous vis
infidelle,
Ou pour le moins, Iris, vous me parûtes
telle.
Mais quoy, j'en doute encor? A ne vous-
point flater,
Je vous vis infidelle, & je n'en puis
douter.
De vos feintes douceurs j'apperçûs l'ar-
tifice,
Et comme de mon cœur vous faiſiez ſa-
crifice
A ce Rival chéry, qui malgré mille
efforts,
Ne pouvoit s'empeſcher de marquer ſes
tranſports,

Accablé de douleur, de rage, de colere,
De mon indigne amour je voulus me
défaire.
Résolu de ne plus en vous me confier,
De perdre mon Rival, & de vous ou-
blier.
Un tel dessein estoit & genéreux, & sage,
Mais de l'exécuter je n'eus pas le cou-
rage.
Dans mon juste dépit, dans mon juste
couroux,
Je ne me vangeay pas, je me souvins de
vous.
Mais depuis ce moment, un peu de dé-
fiance
Modere de mes feux la douce violence.
J'ay bien le mesme cœur, & le mesme
panchant,
Mais mon amour se lasse, & n'est plus
si touchant.
Vostre infidélité que je ne veux pas
croire,
Ne sçauroit cependant sortir de ma
mémoire.

Elle eſt à mon eſprit préſente à tout mo-
ment,
Pour troubler mon repos, & mon con-
tentement.
Mon cœur recherche en vain ces dou-
ceurs mutuelles
Qu'on trouve en l'union de deux ames
fidelles,
Tout luy fait de la peine, & tout luy
ſemble dur,
Et jamais il ne gouſte un plaiſir qui ſoit
pur.
Iris, dans ce diſcours, ſi mon ame ſin-
cere
Vous découvre un ſecret qu'elle devoit
vous taire,
Ce n'eſt que pour répondre à vos juſtes
ſoupçons,
Et de mon changement vous dire les
raiſons,
Ne m'accuſez donc plus de froideur, de
ſilence,
De peu d'empreſſement, de peu de com-
plaiſance.

Un amour défiant rallentit nos desirs,
Nous donne de la peine, & fort peu de
plaisirs.

Si l'on peut garder une forte passion pour une Personne qu'on est assurée de ne voir que rarement.

DEpuis six mois que vostre absence
Me prive de vostre présence,
Et me fait languir malheureux;
Si vous croyiez que par constance,
Par respect, ou par complaisance,
Je fusse encor bien amoureux,
Vostre erreur seroit sans seconde,
Car depuis des mois plus de deux,
Je ne croy pas, Iris, que vous soyez au
monde.

Non, ce seroit vous abuser,
Un feu trop éloigné ne peut nous em-
braser,

Il perd toute ſa violence;
Et lors que de ſe voir on a peu d'eſpé-
rance,
De noſtre liberté nous pouvons diſpoſer,
Sans craindre noſtre conſcience.

Mais quoy, je vous aimois avec tant de
chaleur,
Je vous avois donné mon cœur,
Et j'avois le voſtre, je penſe.
Ces raiſons ſont de conſéquence;
Mais me feray-je un point d'honneur,
De fidélité, de conſtance,
Quand de vous voir je n'ay plus le bon-
heur?
Quoy, lors qu'une cruelle abſence
M'éloigne ſi ſouvent de vous,
Je vous adorerois ſans aucune eſpérance?
Je ſerois le plus grand des Fous.

Si vous voulez, Iris, conſerver mon
amour,
Aſſurez-moy d'un prompt retour,
Et moy je vous promets de la pérſévé-
rance.

Les feux les plus éteints se peuvent ra-
lumer,
Quand un Objet charmant leur a donné
naissance;
Il ne faut que vostre présence,
Je suis tout prest de vous aimer.

Si une Passion qui n'est fondée que sur la Beauté, peut estre durable.

LA Beauté fait naître l'amour,
Avec elle tout est aimable;
Mais comme la Beauté se perd en moins
d'un jour,
L'amour qu'elle produit ne peut estre
durable.

Amans, si vous voulez aimer
D'une amour qui soit éternelle,
Ne vous laissez pas enflâmer
Aux simples appas d'une Belle.

Du ſoir au lendemain cette Beauté fanée
Mettra voſtre amour au tombeau;
Et ce ſeroit beaucoup, ſi l'Objet le plus beau
Vous pouvoit retenir ſeulement une année.

Lors qu'on prend en aimant la Paſſion pour guide,
De la ſeule Beauté l'on ſe laiſſe toucher:
Mais au mérite ſeul on ſe doit attacher,
Si l'on veut que l'amour ſoit durable & ſolide.

DE LA FEVRERIE.

A MONSIEUR***

A Bar-sur-Seine le 20. Iuillet 1684.

IE me souviens, Monsieur, que quand je vous manday les circonstances de la Cerémonie qui fut faite icy le 4 d'Avril dernier, à l'occasion de la Translation de nos Reliques, vous me demandastes par quel moyen nous les avions euës. Il est juste de satisfaire vostre curiosité.

Raynard de Bar-sur-Seine, de la Maison des anciens Comtes de cette Ville, ayant fait le voyage de la Grece & de la Terre Sainte environ l'an 1070.

en rapporta diverſes Reliques, qu'il donna à l'Egliſe Cathedrale de Langres, dont il eſtoit Eveſque ; & Mr Zamet l'un de ſes ſucceſſeurs venant l'an 1628. dédier la nouvelle Egliſe de Bar-ſur-Seine, trouva juſte de luy faire part de ces ſaintes richeſſes, puis qu'elles eſtoient deuës aux ſoins du pieux Eveſque, dont cette Ville eſtoit la Terre natale. Il y en apporta donc des parcelles avec deſſein de les diſtribuer & de les placer luy-meſme aux dix-huit Autels de cette Egliſe, l'une des plus belles de ſon Dioceſe. Cette intention eſtoit digne de ce grand Homme de bien ; mais une maladie qui luy ſurvint tout à coup, en empeſcha l'execution ; de ſorte que ces Re-

liques ayant esté mises en dépost dans l'Eglise des Mathurins de la mesme Ville, avec d'autres encore nouvellement venuës de Rome & d'ailleurs, par l'entremise Mr Bourbonne Procureur du Roy, on les y alla prendre le jour que je vous ay marqué, pour les transporter toutes dans la Paroisse où elles estoient destinées, par le moyen de deux Chasses de bois doré d'une agreable structure, à double Vitre, & à double Clef, où on les avoit enfermées avec leurs attestations, & autres pieces authentiques. Je ne vous repete point ce que je vous ay déja écrit de cette Cerémonie. Je vous diray seulement, que le Pere François de Chartres, Gardien des Capucins

de Troyes , qui a ſignalé pluſieurs fois ſon zele & ſon éloquence dans la Chaire de nos Capucins du Marets , fit ce jour là un trés-beau Diſcours ſur ces prétieuſes Reliques ; & comme parmy elles , il y en a de Saint Loüis , il prit occaſion de parler des illuſtres Décendãs de ce ſage Monarque ; & ſur tout des quatre principales Perſonnes qui compoſent aujourd'huy la Famille Royale. Il dit entr'autres choſes , *que la Ville de Rome avoit vû avec grande admiration le 20. de Mars 1629. quatre nouveaux Soleils produits par l'ancien.* C'eſt Gaſſendi qui le rapporte dans ſes Inſtitutions Aſtronomiques ; *& que ce beau ſpectacle que les Romains avoient admiré au Ciel , paroiſſoit*

préſentement en Terre, à la vûë & à la joye des François, dans les auguſtes Perſonnes de noſtre invincible Monarque, de Monſeigneur le Dauphin, & de Noſſeigneurs les Ducs de Bourgogne & d'Anjou, quatre Soleils produits par Saint Loüis vray Soleil de Juſtice; *Soleils beaucoup plus dignes de remarque & d'eſtime que les Celeſtes; non ſeulement par les ames immortelles qui les animent, mais par les vertus dont les deux premiers donnent chaque jour des marques ſi éclatantes; & les deux autres, des eſpérances ſi belles.* Bar-ſur-Seine, comme vous ſcavez, Monſieur, eſt une Ville auſſi ancienne que cette Monarchie. Le Pere Vignier le Jeſuite qui eſtoit fort ſcavant dans l'Hiſtoire, auſſi bien que le Pere Vignier de l'O-

ratoire ſon Parent, a fait meſme remonter ſon ancienneté beaucoup plus haut dans ſon *Cronicon Ligonenſe* ; mais pour nous en tenir à ce que je vous viens de dire, ce fut cette Ville où le quatriéme de nos Roys fut receu par les Frãçois qui eſtoient venus au devant de luy, à ſon retour de Thuringe, comme on l'apprend de Belleforeſt. Quelques-uns croyent que le Roy Cararic, que Clovis fit cloiſtrer & puis mourir, eſtoit Roy de Bar-ſur-Seine, & que ce fut luy qui bâtit Chaource & les trois Riceys, grands Bourgs de ſon voiſinage; mais le ſcavant Ieſuite que j'ay nommé n'eſtoit pas de cette opinion ; au contraire il a prouvé que le fidelle Vviomadus qui fit

revenir Childeric ou Chilperic en France, fut le premier Comte de Bar-ſur-Seine, & qu'ainſi cette Ville a eſté une des premieres du Royaume érigée en Comté. Dans la ſuite du temps ſes Comtes furent Souverains, & le dernier de ce rang fut Milon IV. du nom, qui mourut à la Terre Sainte l'an 1219. aprés Manaſſés qui le quitta dans ſon veuvage pour ſe conſacrer à l'Egliſe, & qui devint Eveſque de Langres, auſſi bien que Raynard l'un de ſes grands Oncles. Gautier Fils de ce Milon IV. mourut auſſi avec luy à la Terre Sainte, ſans laiſſer d'Enfans d'Eliſabeth de Courtenay qu'il avoit épouſée; aprés quoy le Comté de Bar-ſur-Seine fut vendu aux Comtes

de Champagne, par les Nieces de ce Milon ; & eſt paſſé d'eux à nos Roys par droit de mariage. L'an 1435. ils le cederent aux Ducs de Bourgogne, avec Auxerre & Maſcon, par le Traité d'Arras ; & il leur eſt retourné par la mort du dernier de ces Ducs ſans hoir mâle. Neanmoins depuis cette ceſſion, ce Comté qui eſtoit de la Province de Champagne, a demeuré joint au Duché de Bourgogne, & eſt encore aujourd'huy de ſon Gouvernement & de ſes Finances. Le Roy Charles V. en donna l'uſufruit à Meſſire Jean de Vienne Amiral de France ; puis il paſſa en pluſieurs autres mains, & vint enfin à Mademoiſelle Jaquette de Longry, Fille de Jeanne d'Orleans,

leans, Sœur naturelle du Roy François I. qui l'en gratifia en 1537. & qui en confirma le don l'année ſuivante en faveur de ſon mariage avec Meſſire Loüis de Bourbon, Prince de la Roche Sur-Yon, Comte de Monpenſier, ſon Couſin. Depuis ce temps-là cette illuſtre Maiſon en a toûjours joüy, & Son Alteſſe Royale Mademoiſelle d'Orleans, qui en eſt heritiére, eſt encore préſentement Comteſſe uſufruitiere de Bar-ſur-Seine. Cette Ville eſt aſſiſe entre celle de Troyes & de Châtillon, dans une égale diſtance des deux, à ſept lieuës de chacune, ſur la meſme Riviere; & eſt reſſerrée entre cette Riviere dont elle porte le nom, & une Montagne des plus

droites & des plus hautes de la Contrée. Elle ne fut jamais plus large qu'elle eſt aujourd'huy; mais elle avoit anciennemẽt cinq ou ſix fois plus de longueur, avec une bonne Forteresſe ſur la croupe de ſa Montagne, & preſque vers le milieu de ſa vaſte étenduë; qui eſtoit d'une grande demie lieuë; ce qui fait dire à Froiſſard en ancien langage.

La grand-Ville de Bar-ſur-Saigne,
A fait trembler Troyes en Champaigne.

Elle ſeroit peut-eſtre encore en cét état de gloire & de grandeur, ſans le feu qui l'a deſolée pluſieurs fois, & principalement en 1359. *durant la guerre des Anglois, où il y eut plus de neuf cens bons*

Hôtels brûlez, comme on l'apprend par ces termes du meſme Autheur : à quoy Duplex ajoûte que cinq cens des principaux Habitans furent alors amenez priſonniers, & mis à rançon. Cette grande perte jointe à celles qui luy arriverent en 1433. où elle fut priſe & pillée, & en 1478. où elle fut de nouveau ſaccagée & brûlée ſelon les Mémoires du Pere Vignier, fit que pour ſe mieux conſerver à l'avenir, & eſtre toute entiere ſous la Coulevrine de ſa Fortereſſe, elle reduiſit ſon enceinte à une longueur de mille pas, en gardant toûjours ſa meſme largeur qui eſt de moitié, & qu'elle abandonna ſi bien le ſurplus de ſon étenduë, qu'il n'y eſt reſté d'un coſté que deux

Chapelles, une Maladerie, & une Egliſe qui eſtoit une de ſes Paroiſſes, qu'on nomme encore aujourd'huy *Cerée*, en mémoire d'un Temple anciennement conſacré à la Déeſſe *Cerés*, dont cette Egliſe a pris la place; & qu'il ne ſe voit de l'autre coſté que les ruines d'nn Jardin, qu'on appelloit *le Jardin de la Reyne*, & celles d'un Pont ſur la Riviere. Il arriva de plus en 1596. que les Habitans ayant trouvé moyen de ſe rendre maiſtres de la Fortereſſe, qui pendant les guerres de la Ligue leur avoit cauſé mille dommages, au lieu de les en garantir, ſon importance l'ayant fait aſſiéger & prendre en 1591. par Mr le Maréchal d'Aumont; en 1592. par Mr le Duc de Guiſe; & en

1594. par Mr le Maréchal de Biron, ils la renverſerent eux-meſmes de fond en comble, avec une Chapelle Canoniale qui eſtoit dedans, dédiée à Saint George, & eurent aſſez d'adreſſe pour faire agréer à Henry le Grand cette hardie exécution qu'ils avoient faite ſans ſon ordre. Ce que cette Ville conſerve encore de ſon ancienne ſplendeur, outre l'avantage d'avoir pour Dame & pour Protectrice la plus genéreuſe Princeſſe du monde, & pour ſupports auprés d'Elle, des Officiers honneſtes, bien-faiſans & deſintéreſſez, c'eſt un Prieuré, des Canonicats de Collation Royale, une Miniſtrerie pour ſervir ſon Hôpital, ſix Juriſdictions Royales, un Bailly

d'Epée, & un Gouverneur pour le Roy. Toutes ces Charges tant Eccleſiaſtiques qu'autres, ſont remplies par des Perſonnes d'eſprit & de mérite ; il n'y a que celle de Bailly qui eſt vacante par la mort de M^r de Vienne Buſſerolles, & par le peu d'âge de ſon Fils Garde de la Marine, pour qui Mademoiſelle d'Orleans qui a droit d'y pourvoir, a la bonté de la réſerver, en conſidération du zele & des ſoins qu'avoit M^r ſon Pere, pour tout ce qui la regardoit dans le Comté de Bar-ſur-Seine, tant il eſt veritable que les ſervices qu'on rend aux grands Princes & aux grandes Princeſſes ne meurent jamais dans leur mémoire. Les dehors de cette Ville ont beau-

coup d'agrémens, & la Seine y forme au dessus de ses Moulins un Canal clair & uny comme une glace, avec une Cascade d'une grande beauté, & sur tout d'une étenduë qui a peu de pareilles. On voit à cinq cens pas de ses Ponts, une Fontaine dont les Eaux sont admirablement bonnes contre les Fiévres, les chaleurs de foye, & autres semblables maladies. La Tradition du Pays est, que Saint Bernard passant en cét endroit, & y plantant son bâton, donna ouverture à ces Eaux en le retirant de terre, & les benit, & que c'est de là qu'elles tiennent leur vertu. Neanmoins quelques-uns veulent qu'elles la tirent d'un mineral qu'on a reconnu y estre mélé.

Quoy qu'il en ſoit, cette Fontaine porte le nom *de Sainte*, & a proche de ſa Source, une Chapelle qui eſtoit autrefois dédiée au Saint que je viens de nommer, & qui l'eſt aujourd'huy à Saint Antoine. Il y a encore un autre lieu de dévotion aſſis dans le finage de cette Ville, à un quart de lieuë de ſes Murs, & ſur la meſme Montagne où eſtoit bâtie ſa Forteresſe, appellée *Noſtre-Dame du Cheſne*, qui eſt depuis quelques années dans une trés-grande vogue. C'eſt un bouquet de bois de haute fuſtaye au milieu d'un vaſte taillis, où il y avoit un ancien Cheſne, gros & éminent ſur tous ceux de la Contrée, de l'âge de cinq cens ans au jugement des Connoiſſeurs,

dans la tige duquel la Nature ayant fait une petite ouverture à ſix ou ſept pieds du tronc, en forme de niche propre à placer une Image, donna occaſion dans les ſiecles paſſez à quelque Berger ou à quelque Bucheron, comme on le préſume, d'y en mettre une de la Vierge. Cette Image qui eſt de la hauteur de la main, d'un bois inconnu, repréſente une Noſtre-Dame de pitié, & a le haut du corps aſſez bien travaillé, & le reſte ſans façon. Elle eſt en vénération de temps immémorial, & c'eſt meſme une coûtume dont on ne ſçait pas le commencement, d'y aller tous les ans de Bar-ſur-Seine en Proceſſion, le premier jour de May au lever de l'Aurore. Neanmoins

quelques Curieux du Pays remarquant dans un ancien Manuſcrit des grands chemins de France, qu'il y en a un d'Auxerre à Joinville, qui traverſe cette Foreſt, & qui paſſe juſtement au pied du Cheſne, jugeant que cette Nôtre-Dame y a pû eſtre miſe du temps du Roy Loüis XI. Prince qui rendoit un ſi grand honneur à la Vierge, qu'il en avoit toûjours une Image attachée à ſon chapeau; où bien du temps des premiers Ducs de Bourgogne qui mettoient des Noſtre-Dames ſur les chemins, comme on y met aujourd'huy des Croix. Quoy qu'il en ſoit, le Ciel voulut que la dévotion de la Sainte Vierge s'augmentaſt en ce lieu-là l'an 1667. & cela arriva par

une petite Chapelle de verdure & de fleurs qu'il inspira à de pieuses Personnes, de dresser autour du vieux Chesne, la veille de la Procession, & qui y attira beaucoup de Gens de la Ville & des lieux voisins, aprés qu'elle fut faite ; concours de Peuple, qui s'accrut si bien dans la suite, que le 8. Septembre de l'an 1669. Feste de la Nativité de la Vierge, auquel on y dit la premiere Messe & le premier Sermon, il s'y trouva plus de six mille Personnes, comme on le juge par les charitez qui y furent faites ce jour là. Ces charitez & celles des quatre ou cinq années suivantes ont suffy pour y bâtir une fort belle Chapelle de pierre, en la place d'une autre de Planches,

qui avoit ſuccedé à celle de Rameaux, & un fonds ſi prõptement fait, dans un Pays qui à la verité eſt trés-bon, mais peu riche, pour un ouvrage de plus de mille écus, ſans compter les corvées qui furent en fort grand nombre, eſt ſans doute quelque choſe de merveilleux. Ce qui me ſemble pourtant l'eſtre encore plus, & qui n'eſt pas moins vray, c'eſt qu'en la meſme année que cette dévotion commença à fleurir, le Cheſne pouſſa ſes derniers rameaux de verdure, comme ſi la Nature avoit voulu faire place à la Grace : ce qui m'a fait penſer qu'il euſt eſté à propos que dans les Médailles qu'on a faites pour cette Noſtre-Dame, on euſt mis ces mots autour du Cheſne, *Flo-*

ret dum marceſſit. Lors qu'on bâtit la Chapelle, on coupa cét Arbre au niveau de la voute, & on connut alors à ſes cercles l'âge qu'il avoit. Ses branches, ſa cime, & toute ſa partie ſupérieure, furent diſtribuées à des Perſonnes pieuſes qui en firent faire des Croix, dont pluſieurs Malades ont eſté guéris en les portant ou en beuvant de l'eau où elles avoient trempé. Je ne vous raconteray pas les autres miracles qu'on attribuë au recours qu'on a eu à la Vierge, par les Vœux & par les Pelerinages qu'on a faits à cette nouvelle Chapelle où elle eſt honorée, & qui eſt préſentement embellie & enrichie de divers Ornemens de reconnoiſſance. Le recit en ſeroit trop

long ; & puis le bruit des Peuples, & les saintes Chansons, les ont publiez assez haut pour estre venus jusqu'à vous, & ce ne seroit sans doute vous rapporter que ce que vous sçavez mieux que moy. Je suis, Monsieur, vostre, &c.

SSSS:SSS:SSSSSSSS

UN BERGER DE M... instruit par le Zéphire des malheurs de Tircis, tâche de l'en consoler par ces Vers.

A TIRCIS.

LE Destin te rioit, tout flatoit tes desirs,
L'aimable Carélie écoutoit tes soûpirs;
Tyrcis trop malheureux, quand l'Envie
au teint bléme,

Qui se ronge le sein, & s'en prend à soy-
mesme,
Si toſt qu'un Mortel touche au faîte du
bonheur,
A la fin fit entrer mille maux dans ton
cœur.
Nuit & jour l'Intéreſt qui marchoit ſur
ſes traces,
Avec elle en ſecret complota tes diſ-
graces.
Helas! combien de fois conta-t-il ſur ces
Bords
Ce que doit Carélie hériter de Tréſors!
Il te fit des Rivaux, dont la foule im-
portune
Ne vouloit ſeulement qu'épouſer la
Fortune.

Mais le Fils de Vénus, ce grand Maiſtre
des cœurs,
Voyant dans ces Rivaux de trop feintes
ardeurs;
Quoy, feindre ainſi, dit-il, que le fer de
mes Fleches

! jusque dans leur cœur fait de pro-
fondes breches?
uoy, l'intéreſt leur preſte un langage
d'Amant,
t je le ſouffrirois, moy l'Amour? nul-
lement.
on, non, il faut armer mon bras, &
ma vangeance;
dois eſtre jaloux de ma toute-puiſ-
ſance.

l ces mots, l'Amour prend les traits
envenimez
ui font que nous aimons ſans pouvoir
eſtre aimez.
veut que tes Rivaux brûlent pour
Carélie,
que leur deſeſpoir dure autant que
leur vie.
fait partir ces traits, il en perce leur
cœur.
nſole-toy, Tircis, mets fin à ta dou-
leur,
Si quelquefois ce Dieu fait gémir ſous
ſes chaînes,

Qu'il nous plaist quand luy-mesme il adoucit nos peines!
Qu'apres qu'on a souffert un rigoureux tourment,
Le retour des plaisirs est un retour charmant!
Le Ciel débarassé d'un tenèbreux nuage,
Nous fait voir le Soleil d'un plus riant visage;
Et si-tost que Neptune arreste son courroux,
Le calme qui revient en paroist bien plus doux.

Ainsi ne songe plus qu'à passer dans la joye
Des jours que doit l'Hymen filer d'or & de soye.
Nul chagrin desormais n'en peut troubler le cours.
Ta Bergere est fidelle, & le sera toûjours.
Le feu qui la consume est encore le mesme,

Q. de Juillet 1684.

Que quand vous vous diſiez ces deux
mots, je vous aime,
C'eſt la Vertu qui plaiſt, elle ſeule
ébloüit.
Le Zéphir qui pour lors en paſſant vous
oüit,
En a fait ſon profit pour cajoler les
Plaines;
Avec plus d'énergie il leur a dit ſes
peines.
Apres luy je te parle, il m'a tout ra-
conté,
Des ſecrets moins connus il ſçait la ve-
rité.

LEQUEL EST LE PLUS à eſtimer, l'Homme de Converſation, ou l'Homme de Cabinet.

QVi dit Homme de Cabinet,
Dit un Eſprit ſolide & net,
Dit un raffiné Politique,

Qui pénetre, qui voit de loin,
Et qui pourroit dans le besoin
Gouverner une République.

L'Homme de conversation
Est d'une autre inclination,
Et d'un tout diférent génie.
De sa personne il sçait payer;
Mais il n'est bon qu'à défrayer
Une agreable Compagnie.

Son esprit est joly, brillant,
Eclairé, vif, & petillant,
Soûtenu de belle mémoire,
Capable de faire en parlant,
D'un stile facile & coulant,
Une Avanture, ou quelque Histoire.

Il parle juste & poliment,
Il s'explique fort proprement,
Il sçait un peu de chaque chose,
Il est sans affectation,
Il écrit en Vers comme en Prose,
Sans en faire profession.

Laissons le Cabinet au grand Cassiodore,
A Seneque, à Plutarque, à Sejan, à
Suger,
A quelqu'autre Ministre encore
Que je pourrois icy loger.
Ces Mortels, ces Gens de mérite,
Sont des Aigles des Gens d'élite,
De qui les hautes qualitez
Peuvent servir aux Royautez,
Et dont les Testes fortunées
Peuvent donner conseil aux Testes cou-
ronnées.
Confessons que tout en est grand,
Puis qu'ils approchent ceux qui sont du
premier rang;
Mais comme on est un peu plus libre
Avec des Gens de son calibre,
Et de mesme condition,
Préferons sans porter envie,
Pour le commerce de la vie,
L'Homme de conversation

Si la Vangeance produit de plus dangereux effets dans le cœur d'une Femme irritée, que dans celuy d'un Homme offencé.

IL eſt certain que la vangeance
Semble au Vindicatif donner quelque allégeance;
Mais ce détable poiſon
N'eſt jamais plus funeſte & de plus de durée,
Que quand d'une Femme ulcerée
Il aveugle l'eſprit, & trouble la raiſon.
Quand la haine la prend, dans toute ſa perſonne
Elle paroiſt une Lionne.

Un Homme a ſon emportement,
Qui ſe paſſe aſſez promptement;
Mais la Femme eſtant plus tenace,
Ne met fin à ſa paſſion
Juſqu'à ce qu'elle ſatisfaſſe
L'implacable tranſport de ſon averſion.

Cent fois nous avons veu la Scene enſanglantée
Par quelque Princeſſe irritée.
J'en appelle à témoin icy comme à Paris,
La fiere Eudoxia, Salome, & Thomiris,
Medée, Elizabeth, Brunehaud, Fredegonde,
Qu'on ne peut nommer ſans horreur,
Qui jadis firent voir au monde
Les ſpectacles affreux d'une aveugle fureur.

S'il eſt mieux ſéant à un Chrêtien, de ſe marier, ou de ſe retirer dans un Convent; & ſi un Homme eſtant marié, peut auſſi bien ſervir Dieu, qu'un Homme qui s'eſt retité dans un Monaſtere.

L'Etat du Célibat, comme l'état d'Hymen,
Où l'on dit le grand Oüy, *comme le grand* Amen,

Sont deux états où Dieu sauve la Creature,
Pourveu que dans son action
Chacun gardant son ame pure,
Tâche de s'établir dans la perfection.

Le Célibat Sacerdotal,
Et le Célibat Monachal,
L'emportent sur l'Hymen, quoy qu'il soit vénerable;
Mais quiconque, Seigneur, a pour vous plus d'amour,
Aura dans l'eternel sejour
Une place plus honorable.

L. BOUCHET, ancien Curé de Nogent le Roy.

SEPTIEME PARTIE DU TRAITE' DES LUNETTES,

DEDIE' A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE.

Par Mr Comiers, d'Ambrun, Professeur des Mathématiques à Paris.

NOus avons dit tout ce qui concerne les Verres ; il nous reste à parler du Tuyau qui les enferme, & avec lequel ils font cét admirable composé ou œil artificiel, que Keppler dans sa 18. page de sa Dioptrique imprimée en 1611. appelle *semper perspicax*

perſpicax oculus faſtitius, & que nous appellons Teleſcope avec les Grecs, parce qu'il nous fait voir de loin. J'ajoûte icy concernant l'ancienneté des Lunettes, les termes du Livre *De Mirabili Poteſtate Artis & Naturæ*, du ſçavant Homme *Fratris Rogerii Bachonis Ordinis Minorum Anglici*, que Oronce Finé Dauphinois, & Profeſſeur Royal des Mathématiques à Paris, fit imprimer en l'année 1542. Voicy les termes de Bachon, tirez de la 43. page, *Poſſunt ſic figurari perſpicua ut longiſſime poſita appareant propinquiſſima, & è contrario. Ita quod incredibili diſtantia legeremus litteras minutiſſimas, & videremus res quantumcumque Parvas. Sic enim exiſtimant quod Julius Cæſar per lit-*

tus maris in Gallis deprehendisset per ingentia specula, dispositionem & situm Castrorum & civitatum Britanniæ minoris.

L'excellent effet d'une Lunette ne dépend pas seulement de la bonté de la matiere des Verres, de leur travail, de leur bonne centration, de leur juste ouverture, & la meilleure proportion entr'eux, de leur position en une distance suivant l'éloignement de l'objet, & de leur scituation centralement paralelle, mais encore de la rectitude du Tuyau qui doit estre tout d'une piece, ou composé de plusieurs Tuyaux particuliers marquez de leurs repaires, & estre extrémement droit, & de luy mesme se soûtenir sans ployer, ou du moins

eſtant ſur ſon appuy, demeurer dans une rectitude trés-préciſe, car il faut que l'Axe du Tuyau paſſe perpendiculairement ſur toutes les ſurfaces des Verres, ce que j'ay demontré au long dans le *dernier Mercure Extraordinaire*. Le Tuyau doit eſtre le plus large qu'on pourra, & garny de pinnules & diafragmes ouverts à proportion. Une Lunette en laquelle toutes ces choſes ſe rencontreront, fera paroiſtre ces objets clairs, lumineux, nets & diſtincts en ſes plus petites partites, bien terminez & gais, c'eſt-à-dire, que ces couleurs paroiſtront vives; & enfin les objets paroiſtront tels que s'ils eſtoient à la diſtance proportionnée, pour eſtre bien vûs par la vûë natu-

relle, c'eſt d'une ſemblable Lunette que le trés grand Aſtronome Keppler s'écrioit en 1612. dans la Préface de ſa Dioptrique. *O multiſcium, & quovis ſceptro préciosius perſpicillum ? an qui te dextra tenet, ille non Rex, non Dominus conſtituatur operum Dei?*

J'ay dit, fondé ſur la raiſon & l'expérience, que le Tuyau le plus large fera produire aux Verres un notablement meilleur effet. En voicy la raiſon, il entre par la meſme ouverture du Verre objectif, autant de rayons inutiles des objets lateraux dans un Tuyau fort étroit, que dans un trés-large ; & comme la lumiere décroit en raiſon doublée de la diſtance du corps lumineux ou illuminé, cette lumiere inutile

provenant des objets lateraux, s'affoiblira dans la capacité du grand Tuyau, & s'amortira entierement eſtant imbibée par le Velours noir, ou Carton noir, avec lequel on garnira la ſuperficie intérieure du Tuyaux, comme auſſi tous les diafragmes. Celà eſtant, c'eſt contre la raiſon que le R. P. Traber dans la 202. page de ſon *Nervus Opticus* imprimé en l'année 1675. a dit, qu'*expedit ne Tubi cavitas nimium laxa fiat*, car, ajoûte-t-il, *ſi nimis laxa luminis compoſitoris ingreſſu, ſpecierumque confuſio ſequetur.* Puis que par la meſme ouverture du Verre objectif, il entre meſme quantité de lumiere dans un Tuyau étroit, que dans un plus large.

Les grandes Lunettes pour les Aſtres n'ont qu'un large Tuyau. Ce Tuyau a dans ſes deux bouches, une conduite d'environ un pied & demy de longueur, dans l'une deſquelles on coule le Tuyau particulier qui porte le Verre objectif, avec ſa boëte de recouvrement, & dans l'autre on coule le Tuyau qui porte le Verre oculaire, avec ſa boëte de recouvrement à pinnule, ou trou dont le diametre eſt un peu plus grand que celuy de la plus grande ouverture de la prunelle. Le petit Tuyau aura du moins un pied & demy de longueur, Figure premiere. Les Miopes l'enfõceront davantage que ceux qui ont la vûë longue, c'eſt pourquoy le grand Tuyau ſera environ un

demy pied plus court, que la longueur du foyer ſolaire du Verre objectif, & afin de voir diſtinctement Jupiter & ſes 4. Satellites, comme auſſi Saturne & ſes deux Satellites ou Lunes, car eſtant plus éloignez que le Soleil, leur foyer ou image ſe fait un peu plûtoſt, c'eſt pourquoy il faut un peu racourcir la Lunette, & au contraire l'alonger pour voir bien diſtinctement les taches de la Lune & les ombres de ſes Montagnes, parce qu'eſtant notablement plus proche, le concours des rayons qui font ſon foyer ou image ſe fait plus loin, &c.

Les Lunettes dont le Verre objectif n'excedent pas cinq pieds de longueur de foyer, n'auront qu'un Tuyau de letron de

calendré soudé e'argent, dans les bouches duquel on coulera les petits Tuyaux qui portent le Verre objectif & le Verre oculaire.

Puis qu'une Lunette a quatre Verres, dont l'objectif a dix pieds de foyer est de juste lõgueur pour bien voir sur terre les objects trés-éloignez, on la pourra commodément transportér à l'armée d'un lieu à l'autre, d'un Clocher à un autre, &c. Si son Tuyau est composé de trois Tuyaux particuliers de letton de calendre soudé d'argent, deux desquels doivent estre chacun de cinq pieds de longueur, & d'égale grosseur, le troisiéme aura du moins quatre pieds de longueur, & au plus quatre pieds & demy, son diametre intérieur sera égal au dia-

mettre extérieur des autres Tuyaux, afin qu'ils puissent y estre inserez, comme il paroist dans la Figure 2. & se maintenir droits par leur longues portées dans le Tuyau supérieur, les gorges duquel seront renforcées par des orles de mesme métal. Le Verre objectif, & les trois Verres, seront montez chacun dans son petit Tuyau particulier. Je trouvay en l'année 1652. cette construction pour éviter ce qui arrive aux Lunettres composées de plusieurs Tuyaux, car en les tirant de longueur on rarefie l'air y contenu, & en les reduisant dans leur petite longueur, l'air qui est comprimé se réduit en vapeurs, qui s'attachent aux Verres & les ternissent.

Le Tuyau fait de lames de cuivre pour les longues Lunettes sont trés-pesans, & s'ils sont de plusieurs piéces, ils pesent encore davantage à cause de la portée qu'ils ont les uns dans les autres suffisante pour ne fléchir pas. Le Tuyau fait avec feüilles de Fer blanc péze moins, mais il est sujet à la roüille.

Mr Hevelius en l'année 1647. rejette dans la 6. page de sa *Selenographie*, tous les Tuyaux faits de papier, de Mr V Vissellus & de Mr Torrezelli, Mathématicien du Grand Duc, parce que si on les forme étroits, bien juste l'un dans l'autre, ils se resserrent davantage en s'enflant lors que le temps est humide, & ne peuvent par conséquent estre ti-

rez & refermez qu'avec trés-grande peine ; & au contraire, ſi en les formant ils ſont aſſez lâches entr'eux, le temps eſtant plus ſec, deviennent encore plus lâches, & en coulant quittent leur repaire, & ne peuvent ſe tenir dans la rectitude qui eſt abſolument neceſſaire : de plus en les tirant ils puiſent les atomes qui ſont dans l'air du Tuyau, leſquels s'attachent aux Verres, les couvrent & les ternifent. Il aſſure que les Tuyaux de bois bien ſec luy ont reüſſi : J'ay fait de ſemblables Tuyaux avec des lames bien égales & minces de bois de Fau, lequel n'eſtant encores ſeché ſe fend trés-aiſément, & ces lames eſtans bien ſamboyées & ramolies à la fumée d'un feu

vaporeux, ſe ployent facilement ſur un cilindre debois biẽ ſavõné, & puis couvert d'un parchemin avec bonne colle au deſſus, faire avec vinaigre & fleur de farine, ou celle de poiſſon; on l'attache & ſerre bien ferme avec du ruban de fil autour du cilindre, & eſtant bien ſec, on ôte le ruban de fil, & on les couvre avec meſme colle, d'un parchemin, &c.

Le R. P. Fabri dans 240. page de ſon *Synopſis Optica* de l'année 1667. fait mention d'un Tuyau de M^r^ Divinis, à huit pans, fait avec des planches. Il parle en ces termes de ce *Tubo Palm. 45. eoque perfectiſſimo, ac tam facile tractabili, ob octangulam novam formam, ut uno tantum circa medium fulcimento ſuſtentatus, à directione*

ne bilum quem divertat.

De quelle matiere que ſoient les Tuyaux particuliers d'un Teleſcope, ſi les Verres ſont fixes, & que l'on veüille s'en ſervir au Soleil, il les faut tous tirer hors & les deſaſſembler, & les laiſſer échauffer auparavant que les inférer l'un dans l'autre, car autrement l'air humide & condenſé qui eſt dans les Tuyaux, ſe rarefiant à la chaleur, ſe réſout en vapeur qui ternit les Verres, ce qui arrive en Hyver par la ſeule chaleur de la main.

Les Lunettes qui excederont cinq pieds de longueur, pour eſtre commodément tranſportées dans la poche, ou du moins dans le coffre à valize, ſeront neceſſairement compoſées de

plusieurs Tuyaux, qui auront les uns dans les autres suffisante portée pour ne pas fléchir, afin de conserver leur rectitude; en sorte que tous les Axes de Verres soient dans la ligne droite de l'Axe du Tuyau cilindrique de toute la Lunette, étenduë de sa juste longueur.

Tous les Tuyaux, à la réserve de deux Tuyaux particuliers, dont l'un porte le Verre objectif, & l'autre porte le Verre oculaire, auront de repaires suivant la longueur ordinaire requise. Pour les objets qui sont fort éloignez, j'ay excepté le Tuyau qui porte le Verre objectif, parce qu'il doit sortir davãtage, pour voir distinctement les objets terrestres qui seront sensiblement moins éloi-

gnez, parce que leur foyer ou image formée par le concours du Cone des rayons émanez de chaeun point de l'objet, se fait plus loin. Je l'ay aussi excepté, parce que pour voir la Lune, Mars, Venus, Jupiter & Saturne, le Verre objectif doit estre un peu plus enfoncé dans la Lunette, à cause que les Planettes sont plus éloignez que les objets terrestres, leurs rayons concourent plûtost, & forment l'image des Planettes plus prés du Verre objectif à proportion de leur plus grand éloignement. D'où je conclus que la Lunette n'estant composée que de deux Verres convexes, les Tuyaux immobiles ne doivent pas avoir toute la longueur du foyer solaire du Verre objectif.

. J'ay auſſi excepté du nombre des Tuyaux immobiles, & marquez par des repaires, le Tuyau particulier qui porte l'oculaire convexe avec ſa boëte de recouvremẽt à pinnule, ou trou de trois ou quatre lignes au plus. Parce que la portée des vûës eſtant differente, les Miopes, c'eſt-à-dire, ceux qui ont la vûë baſſe, doivent enfoncer davantage le Tuyau qui porte le Verre oculaire, afin qu'il ſoit plus prés de l'image Aëriene de l'objet, & qu'ainſi les rayons en ſortant ſenſiblement divergens, leur concours ſoit porté juſques ſur la retine par l'humeur cryſtallin qu'ils ont trop convexe ou enflé.

Il faut que ce porte oculaire n'ait pas trop de longueur, de

peur que les Miopes en l'enfonçant, n'aillent rompre ou enfoncer le diafragme qui porte les deux filets de brin de Soye plate & noire, lesquels estant croisez, servent de pinnules pour mirer préciſément & commodément un objet bien éloigné, & tirer les lignes viſueles ou tangentes à la terre, que nous appellons Niveau apparent, & s'ils ſont paralellement mobiles, ſervent à meſurer. auſſi exactemẽt, qu'avec un quart de cercle qui auroit pluſieurs mille pas de diametre, l'angle du triangle viſuel, dont le diametre apparent des Planettes eſt la baze, ou par un ſeul filet mis verticalement au foyer du Verre objectif, la Lunette demeurant immobile en comptant le nombre

des vibrations d'une Pendule de neuf pouces, deux lignes & un huitiéme, dont les vibrations durent unedemie ſeconde de temps, que tout le corps du Planette ayant à un bord le filet pour tangente, employe à paſſer juſqu'à ce que ſon autre bord, ou l'autre extrémité de ſon diametre apparent ait le meſme filet pour tangente, réduiſant en ſuite les minutes du temps en minutes de degré.

L'une des plus grandes utilitez des Lunettes, eſt celle qu'on en tire dans le *Nivelement*, par le moyen des deux brins de Soye mis à angles droits à l'endroit du foyer du Verre objectif, ou image aëriene de l'objet, car outre qu'ils ſervent mille fois mieux que les

anciennes Dioptres, trous ou pinnules, à mirer préciſément & commodément les objets éloignez, on peut faire degrãds coups de Niveau apparent, qui ſont cõme j'ay dit, dans la 141. page du XXV. Tome Extraordinaire du Mercure Galant, Quartier d'Octobre 1683. de lignes viſueles tangentes à la circonférence du Globe terreſtre, pour enſuite reconnoiſtre lequel des deux lieux propoſez, eſt plus bas ou plus élevé que l'autre, & de combien: ou s'ils ſont tous deux bien de Niveau, c'eſt à dire également éloignez du centre de la Terre; car une ligne à niveau eſt néceſſairement partie d'un grand & veritable cercle, qui a pour centre le centre de gravité de la Terre.

D'autant que parl'Art ſcientifique de Niveler nous déterminons les endroits des Canaux pour la jonction des Mers & des Rivieres, & le point de partage, & pour la conduite des Eaux pour le grand courant deſquelles Vitruve dans ſon *8*. Liv. Chap. *7*. demandoit demypied de pente ſur cent pieds de longueur, & que le Nivelement dépend de la connoiſſance de la longueur du demy diametre de noſtre Planette ſolaire que nous habitons, & que nous employons auſſi dans l'Aſtronomie ſon ſemidiametre pour *Module*, ou meſure de tous les corps celeſtes, tant de leur grandeur particuliere, que de leurs diſtances mutuelles, de meſme que dans l'ordre dorique, le demy-diametre

du bas de la colomne ſert de Module, pour meſurer toutes les autres parties du Bâtiment, il eſt néceſſaire de déterminer icy. Dans la préciſion, la

Grandeur du Demy-diamettre de la Terre.

BIen que l'Aſtronomie d'Ariſtarcus Samien, digerée par le Chanoine Copernicus, & par Keppler, ait pleinement ſatisfait à la curioſité de tous les veritables Sçavans, qui diſoient comme le grand Seneque, *Quæſt. Natural. Lib. VII. cap. II. Digna res eſt contemplatione, ut ſciamus in quo rerum ſtatu ſimus: pigerrimam ſortiti, an velociſſimam ſedem: Circa nos Deus omnia, an nos agat.*

Fuerunt enim qui dicerent, nos esse, quos rerum natura nescientes ferat, nec cœli motu fieri ortus & occasus, sed nos oriri & occidere. Ce que depuis en l'année 1640. le Cardinal Cusanus a dit hautement au chapitre 12. du second Livre *De Docta ignorantia.* Voicy ces termes, *Jam nobis magnifestum est terram istam in veritate moveri, licet nobis hoc non appareat; cum non apprehendamus motum, nisi per quandam comparationem ad fixum.*

Bien que la juste interpretation des termes de la Sainte Escriture, confirmée par huit differens voyages des Vaisseaux, qui ayant heureusement vogué de l'Occident vers le Midy, & passé par le détroit de Magellan, ou plus seurement par le *détroit de*

Maïre qui eſt plus au Zud de l'Amérique, ont pourſuivy leur route par l'Occident & le Septentrion, & ſont retournez par l'Orient en Portugal, en Angleterre & en Hollande; on ſoit maintenant convaincu que la Terre eſt ronde, & que les Sçavans ſoient à couvert des railleries qu'on voit dans Lactance *Lib. 3. cap. 24. Inſtit. Divi.* & dans Saint Auguſtin *Lib. 16. De Civitate Dei cap. 9.* & qu'on faiſoit du temps d'Ariſtote *Lib. 11. De Cælo cap. 13.* de ceux qui niant que la Terre fut ronde, ſoûtenoient opiniâtrement, *in infinitum ipſam radicatam eſſe dicentes, ut Zenophanes & Colophonius dixit, Quo circa*, ajoûte Ariſtote, & Empedocles *Increpavit.* c'eſt dans ſon Poëme.

Quòd Cœlum immensum, Quòd
sit sine fine profunda
Tellus, hæc temere jactantur inania
vulgò
Verba viris: quibus haud natura est
cognita rerum.

Les apparences annuelles de la nouvelle Etoille dans la Baleine, confirmera le mouvement de la Terre par son moindre éloignement. Il reste encore à connoistre la veritable grandeur du diametre de la Terre.

Les Guerres, qui dans tous les siecles, horsmis en France sous le Regne de LOUIS LE GRAND, ont toûjours & par tout ruiné les plus beaux Arts, & étouffé les Sciences, ont neanmoins toûjours perfectionné l'Architecture militaire, & la Geo-

Geographie, c'eſt pourquoy Alexandre le Grand mena en Aſie les deux grands Mathématiciens Diognetus & Beton, *Iterum ejus menſores*, comme dit Pline, *Lib. 6. cap. 17.*

Le Senat Romain, en la centiéme année avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, envoya de toutes parts pour meſurer la grandeur de la Terre.

J'ay toûjours conſidéré avec ſurpriſe, que nous connoiſſons moins parfaitement les choſes les plus ſimples que leur multiples, ainſi toute la Geometrie ne peut donner la connoiſſance parfaite de la ſuperficie d'un *Exagone* régulier, & je connois & démontre parfaitement que la ſuperficie du *Duodecagone* régulier inſcrit dans

le meſme cercle que l'Exagone, eſt égale à trois quarrez du Demy-diametre du cercle. Il en eſt de meſme pour la meſure de la circonférence du cercle de la Terre, car bien qu'il ſoit un Poligone d'infinis coſtez, je la puis plûtoſt connoiſtre en meſurant actuellement la longueur lineaire d'un degré, ou du moins d'une conſidérable partie, trouvant le reſte par la Trigonometrie, & il eſt impoſſible de connoiſtre la grandeur lineaire du diametre de la Terre qui eſt une ligne trés-ſimple, que par la connoiſſance de ſa circonférence, qui eſt une ligne infiniment compoſée, puis qu'elle eſt compoſée de coſtez d'un Poligone infiny en nombre de coſtez, ainſi je demontre que

la circonférence d'un grand cercle de la Terre eſtant

31 41 59 26 53 65 89 79 32 38 46 &

quelque petite choſe de plus

le diametre eſt

100000000000000000000 &

que la circõférence d'undegré en eſt 17453292 5 + une neufiéme, & la circonférence d'une minute eſt 2908882 + une cinquiéme, & la circonférence d'une ſeconde eſt 48481 + onze trentiéme.

Spinoſa pour avoir mal conclu des proportions du diametre à la circonférence de la mer d'Airain du Temple de Salomon rapportées dans le 7. Chapitre du 3. des Roys, que la raiſon du diametre du cercle à la circonféren-

ce, eſtoit comme, 1. à 3. en a vou-

lu tirer de dangereuſes conſéquences dans ſon *Tractatus Theologico-Politicus cap. 2. pag. 22.* pour n'avoir pas fait reflexion aux termes du 26. verſet, qui portent que la figure de la mer d'Airain eſtoit comme celle de la fleur d'un Lys épanoüy, & par conſéquent Exagone, & à ſix pans en forme des ſix feüilles d'un Lys, & par conſequent le diametre de la mer d'Airain, eſtoit préciſément la troiſiéme partie de ſa circonférence par le corollaire de la 15. Prop. du 4. Livre des Elemens d'Euclide.

Comme de la connoiſſance de la longueur lineaire d'un degré terreſtre des 360. que contient le cercle meridien, ou tout autre grand cercle, on connoit aſſez

préciſément le diametre de la Terre, car la raiſon de la circonférence du cercle à ſon diametre eſt aſſis comme 355. à 113. & que la ſuperficie du Quarré du diametre eſt à la ſuperficie du cercle, comme 452. à 355. & que quatre fois la ſuperficie d'un grand cercle*, eſt égal à la ſuperficie convexe du Globe, & que ſa ſolidité eſt égale au produit de la ſuperficie d'un grand cercle, multipliée par les deux tiers de ſon axe ou diametre, où toute la ſuperficie convexe de la Terre par la 6. partie de l'axe. On a travaillé à connoiſtre la grandeur lineaire d'un de degré terreſtre, & comme tous ces huit grands Génies qui dans le cours de 2229. ans l'ont entrepris; ſçavoir Ana-

xemander, Eratoſtene, Poſſido-
nius, Maimon Caliphe de Ba-
bilone, Fernel, Snellius, Ric-
cioli, & Picard, ont tous ſuppo-
ſé la Terre ſphérique, & par cet-
te raiſon, & par erreur de l'ob-
ſervation des Angles, & par la
difference du pied, qui eſt la pre-
miere meſure, les réſultats ou
concluſions de leurs calculs ne
conviennent pas enſemble.

Anaximander Mileſien le Phi-
loſophe Mathématicien, qu'Ap-
pollodore Athenien a aſſuré dans
ſes Croniques avoir eſté âgé de
64. ans, en la ſeconde année de
la 58. Olympiade, c'eſt-à-dire
en la 3418. année du monde, &
par conſéquent la 545. année
avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt,
eſt le premier, comme aſſure

Diogenes Laërtius Lib. 2. de Vitâ Philosophorum, qui ayant démontré *Terram globosam esse atque rotundam, primus Terræ marisque*, Périmetron, *circuitum descripsit.* C'est apparemment du calcul d'*Anaximander* que parle Aristote, en finissant son second Livre *de Cælo* par ces mots, *Mathematicorum qui magnitudinem orbis Terræ metiri conantur, Quadringẽtis terram cingi studiorum millibus dicunt* quatre cens mille stades.

Il y a 1884. qu'*Eratostene* Cyrenéen estant en Alexandrie d'Egypte Bibliothéquaire du Roy, considérant qu'Hyparcus le premier des Astronomes qui mesura la distance des Etoiles fixes entr'elles, & qui a montré leur scituation sur des Globes, avoit

accuſé la meſure qu' *Anaximander* avoit donné de la Terre, entreprit d'en donner la juſte meſure. Il ſuppoſa d'abord, que Alexandrie & Syene d'Egypte eſtoient ſous un meſme Meridien, & ſe fiant aux Itineraires, il ſuppoſa que leur diſtance eſtoit de 5000. ſtades, & que Siene eſtoit préciſément ſous le Tropique d'Eté, & que par conſéquent le Soleil eſtant à ce Tropique, un ſtile droit ſur l'horiſon ne faiſoit point d'ombre à midy, c'eſt pourquoy Pline dit, que pour mieux s'en aſſurer, on y avoit fait exprés un puits trés-profond, le fonds duquel eſtoit directement éclairé par les rayons du Soleil lors qu'il eſtoit plus élevé ſur l'horiſon, c'eſt-à-dire, ſur le cercle meridien dans le Tropique.

Eratoſtene prit au meſme jour du Solſtice d'Eté, la hauteur meridienne du Soleil ſur l'horiſon d'Alexandrie avec un *Scaphium*, ou demie Sphere creuſe du fonds duquel s'éleve à plomb un ſtile, dont la pointe aboutit préciſément au centre, & trouve que le rayon émané de l'extrémité Boreale du diametre du Soleil, faiſoit avec le ſtile un Angle de ſept degrez & douze minutes, & que par conſéquent l'arc du cercle meridien terreſtre compris entre Siene & Alexandrie, eſtoit auſſi de ſept degrez & douze minutes. D'où il conclut, que puis que ſept degrez douze minutes contenoit 5000. ſtades (bien que Pline compte 750. milles Romaines) un degré en contenoit

469 + quatre neufiémes, donc tout le cercle contient 250000. ſtades, que Pline du temps de Veſpaſien, diſoit valoir 315000. milles de Rome, ce qui revient à *86.* mille pas pour un degré. Le P. Ricciolus les reduit à *83.* & quatre cinquiémes milles antiques.

Cette maniere de meſurer le circuit de la Terre, eſt ſubtile, c'eſt pourquoy Pline & bien d'autres l'ont fort eſtimé. Cependant ils n'ont pas remarqué les deux erreurs d'Eratoſtene, qui ſont.

1° D'avoir ſuppoſé *Alexandrie* & *Siene* ſous un meſme meridien, bien qu'Alexandrie ſoit d'un degré & demy plus occidentale.

2° Il ſuppoſa contre la verité

que le rayon du bord plus Septentrional du Soleil qui faisoit l'Angle avec la pointe du stile, estoit paralelle au rayon central du Soleil, lequel tombant à plomb sur Sienne, alloit en ligne droite au centre de la Terre. Il devoit pour le semidiametre apparent du Soleil ajoûter du moins quinze minutes à l'Angle trouvé de sept degrez douze minutes, & il auroit eu sept degrez & *27.* minutes, aussi est-il vray qu'Alexandrie est à 30. degrez *58.* minutes de Latitude, & supposant la distance d'Alexandrie à Sienne estre de 5000. stades, valeur des sept degrez *27.* minutes, il auroit trouvé pour un degré 600. stades Alexandrins ou *72.* milles de Bologne, & 216000. stades pour

tout le circuit de la Terre, qui valent *25920.* milles de Bologne, ou *8640.* milles d'Holande, qui ſont triples des milles de Bologne, deſquels Ricciolus donne 63. pour l'arc de chaque degré de la Terre.

Perſõne n'ignore la meſure de la Stade des Grecs qui eſt la courſe d'un Homme, puis que Pline *Hiſt. Nat. Lib. 2. cap. 23.* dit *Stadium, centum viginti quinque noſtros efficit paſſus. Hoc eſt pedes ſexcentos viginti quinque*, & les Autheurs Grecs, comme Herodote, Suidas, & les autres ne font la ſtade que de 600. pieds Geométriques, parce que le pied Grec eſtoit plus grand d'une demie once, ou demie ligne que le pied Romain.

Les huit ſtades faiſoient les mille pas Geométriques, ou Millie des anciens Romains, & à chaque mille pas ils plantoient une colomne de pierre pour marquer les diſtances des lieux, c'eſt pourquoy dans les anciens Autheurs on trouve ces termes, *ad primum*, *ad ſecundum*, *ad tertium*, *lapidem.*

Rome eſtant devenuë la maîtreſſe du monde, envoya de tous coſtez pour reconnoiſtre la veritable grandeur de la Terre, & le Senat fit expoſer au public de grandes Cartes de Geographie dans le Portique de Lucullus.

Poſſidonius Rhodien, duquel Pline, Strabon, & Ciceron ont parlé avec éloge, & à la porte duquel le Grand Pompée ab-

baiſſa les Faiſſeaux Romains, pour eſtre du nombre de ſes Auditeurs, entreprit de déterminer la meſure de la terre. Il ſuppoſa, comme dit Cleomedes, que l'Etoile *Canobus* de la premiere grandeur dans le Navire Argos, raſoit l'horiſon de Rhodes, en quoy il ſe trompa, puis que ſa hauteur meridienne eſt de deux degrez, & de plus il n'eut point d'égard à la réfraction horiſontale. Il obſerva enſuite en Alexandrie d'Egypte, que la hauteur meridienne de cette meſme Etoile eſtoit de ſept degrez 30. minutes. Il ſuppoſa enſuite que Rhodes & Alexandrie eſtoient ſous le meſme meridien, & que leur diſtance itineraire eſtoit de 5000. ſtades. Il fit enſuite cette *Analogie*

Sept degrez 30. minutes. 5000. ſtades :: un degré. 666. & demy. D'où il conclut, comme dit Cleomedes, que les 360. degrez d'un grand cercle où tout le circuit de la Terre eſtoit *240000.* ſtades, mais Strabon aſſure qu'il ne donnoit que *180000.* ſtades, c'eſt peut-eſtre aprés que Poſſidonius eut corrigé ſon calcul, à raiſon de la hauteur meridienne de l'Etoile Canobus ſur l'horiſon de Rhodes. Quoy qu'il en ſoit, le rapport de deux Hiſtoriens eſt exhorbitant, Cleomedes en dit trop, & Strabon n'en dit pas aſſez. Neanmoins la meſure rapportée par Strabon, a eſté crûë, puis qu'en l'année 144. de l'Epoque des Chreſtiens, cette meſure fut ſuivie par Ptolomée, qui

l'ayant trouvé dans les écrits de Marinus, & de ſes prédeceſſeurs, s'en eſt ſervy dans ſa Geographie, c'eſt pourquoy Theon luy attribuë cette meſure de la Terre, mais ſans aucun tître, puis que Ptolomée aſſure luy meſme dans le chapitre 3. de ſa Geographie, qu'il avoit ſeulement tenté la juſte meſure de la Terre, par des obſervations faites en des lieux, ſous différens meridiens, c'eſt pourquoy n'ayant donné que 500. ſtades à l'arc d'un degré, & meſurant les degrez ſur l'eſtimation de la diſtance itineraire de Bizance à preſent Conſtantinople, juſques à Alexandrie d'Egypte, qui a 30. degrez *58.* minutes de latitude, il plaça Conſtantinople au 43. degré, bien

qu'il ne ſoit qu'au *42.* degrè 56. minutes.

Une partie de l'Aſie eſtant tombée ſous la domination des Arabes & Sarrazins, le Docte *Maymon* leur Roy, & Caliphe de Babylone, qui pour ſoûtenir la gloire des Mathématiciens, avoit fait en langue Arabeſque la verſion de la grande Conſtruction de Ptolomée, à laquelle il donna le nom Arabe *Almageſte*. En l'année 800. ordonna aux Aſtronomes de ſon Acadamie Royale, d'avancer dans les plaines de *Zinjar* ou Méſopotamie, le long d'un cercle méridien du Septentrion au Midy, juſques à ce que le Pole fut abbaiſſé d'un degré, ce que nous apprenons d'un Livre de Geographie imprimé à

Rome de l'Arabe *Albefidea*, qui vivoit en l'année 1300. & qu'en allant ils avoient compté sur l'arc d'un degré de la Terre 56. milles Arabes, & qu'en retournant ils en compterent 56. & demy. Cette mesure nous est inutile ayant esté faite avec si peu d'exactitude, quoy que dans des plaines trés-commodes, outre que nous ne pouvons rapporter à nos mesures les milles Arabes, bien qu'*Alfragan* ait dit que chaque mille Arabe contenoit 4000. coudées sans specifier si elles sont d'un pied & demy, ou des coudées parfaites, dont parle le Prophete Ezechiel chapitre 43. plus grandes d'un Palme, ou de quatre doigts que la commune, ou des coudées Geométriques dont

parle Origéne, qui en cõtenoient six vulgaires, ou neuf pieds. Il est vray que quelques Autheurs ont assuré que le mille Arabe contenoit cinquante. cinq stades & demy.

Le Docte Fernel Medecin de nos Roys, mesura l'arc d'un degré du cercle meridien, allant de Paris à Amiens, dont la difference de latitude est un degré, deux minutes & 36. secondes, l'Eglise de Nostre-Dame de Paris ayant *48.* degrez 51. minutes & dix secondes de veritable élevation de Pole, & trouva qu'il contenoit 68096. pas Geométriques de cinq pieds chacun, & par conséquent il donna à un degré *340480.* pieds de Roy, qui valent *56746.* thoises du Châte-

let, & quatre pieds ou deux troiſiéme d'une thoiſe.

En l'année *1592. Adriani Adrianus Metius* d'Alcmarie, Amy particulier du grand Tycho-à-Brahé Danois, aſſura dans ſon *Doctrinæ Sphæricæ Lib. 4. cap. 1.* qu'un degré du cercle meridien de la Terre entre *Marpourg* & *Heidelberg*, contenoit quinze milles d'Allemagne qui eſt la diſtance de ces deux Villes, éloignées d'un degré ſur leur meridien, le Pole n'eſtant élevé à Heidelberg que de 50. degrez, & à Marpourg de 51. degré. Il conclut encore la meſme grandeur d'un degré, par la hauteur meridienne de l'Etoile de l'Epy de la Vierge, qu'il trouva n'eſtre que de 27. degrez & 25. minutes

à *Breme*, & de 30. degrez & cinq minutes à *Marpourg*, & par conſéquent l'arc du cercle meridien entre ces deux Villes eſt de deux degrez & 40. minutes, & leur diſtance eſtant de 40. milles d'Allemagne, c'eſt quinze milles pour un degré.

En l'année 1650. Willebrordus Snellius Hollandois, & Profeſſeur des Mathématiques à Leyde, *Lugduni Batavorum*, entreprit publiquement la meſure de la Terre, par la diſtance de deux Villes ſous differens meridiens *Alcmaric*, & *Berg-ad-Zzom*. La premiere à 52. degrez 40. minutes & 30. ſecondes de latitude, ou élevation de Pole, & la ſeconde eſt au 51. degré & 29. minutes, & par une Geodeſie em-

barraſſée de pluſieurs triangles, deſquels il ne meſura actuellemẽt qu'une petite baze pour connoître enſuite par les Angles la diſtance de *Leyden*, au Bourg *Soetervoudam*, & ayant pourſuivy par le calcul des autres triangles, trouva que la diſtãce d'Alcmarie à Berg-ad-Zzom eſtoit 34710. perches Reinaldiques, qui valent 416520. pieds de Leyden qu'il croit égal à l'ancien pied Romain, c'eſt pourquoy par le calcul d'un triangle ſphérique ou eſtoit connu l'Angle de poſition, ayant trouvé que l'arc d'un grand cercle compris entre ces deux Villes eſtoit un degré 14. minutes, il conclut qu'un degré contenoit 28500. perches ou 342000. pieds, ou 57000. thoi-

ſes, ou 19. milles Rheinaldiques, qui en valent cinquante ſept de Bologne. Voyez ſon Livre intitulé *Eratoſtenes Batavus*. Pour rapporter cette meſure à celle des autres, il faudroit connoiſtre préciſément la difference du *pied Rheinan*, au pied dont les autres ſe ſont ſervis.

Mathias Dogen a dit dans ſon *Architecture Militaire*, que le pied de Leyden, vulgairement dit le pied Rheinan eſtant diviſé en 1000. parties égales, le pied d'Alexandrie en contenoit 1200. le pied de Babylone en contenoit 1172. Que l'ancien pied Grec en contenoit 1042. & que le pied Royal de Paris en contenoit 1055. ce que Caſimir Simienouvicz a repeté dans la 74. page

Le Pere Merſenne dans ſon 1. Livre des Meſures, aſſure que le pied du Roy eſt ſix lignes plus grand que le pied Rheinan, d'où je conclus que de ces 144. lignes qui font le pied de Leyden, ne font que 138. lignes des 144. de noſtre pied de Roy, & que par conſéquent noſtre pied de Roy eſtant diviſé en 1440. parties égales, le pied de Rheinan n'en contient que 1380. & je ne ſçay pas pourquoy M^r Picard luy en donne 1390. qui eſt dix parties de plus, & qu'il en donne 1686. au pied de Bologne.

Le R. P. Riccioli Jeſuite ſi connu par ſon *Almageſtum Novum*, a employé pluſieurs années pour déterminer la grandeur de

la

la Terre, il prit à Bologne en Italie pour ſtations, leur Maiſon de recreation ſur le *Mont-Serra*, & la Tour de Mutine, & trouva leur diſtance de 21176. pas, ou 21 mille & 176. pas, & pour meſurer cette baze par le calcul aſtronomique, il meſura actuellement en ligne droite 1088. pas, & deux tiers d'un pas Bolonois, & reconnut enſuite que l'arc entre ces deux ſtations, eſtoit de 17. min. & 35. ſecondes, & conclut que chaque degré d'un grand cercle de la Terre vaut 72. milles & a un quart de Bologne, ce qui n'eſt qu'un quart de mille plus que Eratoſtene corrigé, prenant ſes ſtades alexandrines à ſix cens au degré.

En l'année 1670. Mr Picard

de l'Académie Royale des Sciences, travaillant par ordre de Sa Majesté, a conclu qu'un degré contenoit 57060. thoises du Châtelet de Paris, qui doit valoir 29556. perches Rheinaldiques, & 58481. pas de Bologne, ainsi M^r^ Picard ne donne que 314. thoises au degré plus que n'avoit donné Fernel. Il est vray que M^r^ Picard n'estant pas dans des plaines estenduës du Midy au Septentrion, telles que l'on peut choisir le long du Rhosne, fut obligé de faire douze stations & treize triangles, ayant employé pour la baze de tout son calcul, la distance depuis le *Pavillon de Juvisy*, jusques au Moulin de *Ville-Iuive*, qu'il mesura actuellement sur le chemin pavé

en droite ligne, & trouva estre de 5663. thoises ou 33978. pieds du Roy, ainsi à cause de tant de differens triangles, on ne peut conclurre que sa mesure de la Terre soit préciſe, puis mesme que dãs la 22. page il retranche sur chaque degré quatre thoises & demy, outre que dans la 25. page, il donne un demidiametre à la Terre plus grand que la moitié du diametre, que luy mesme luy avoit donné dans la 21 page.

C'est pourquoy lors que j'auray à Niveler, je continuëray à me servir de mon calcul, donnant à un degré d'un grand cercle de la Terre, où sa surface est moyennement élevée par dessus le grand & veritable Niveau de la mer calme 57100. thoises, ou

68520. pas Geométriques, ou 342600. pieds François du Châtelet de Paris. *Dont les 3. pieds 8. lignes & demy, font la longueur du pied naturel du temps astronomique, c'est-à-dire la longueur du pendule, depuis le point de suspension de la Soye, jusques au centre de la bale de plomb ou de cuivre, d'un pouce de diametre, car chaque vibration, c'est-à-dire décente & montée dure une seconde minute de temps, ou une 3600. partie d'une heure, d'autant que la durée de ses vibrations par des arcs de peu de degrez, sont Isocrones ou d'égale durée, & si la longueur du pendule n'est que de neuf pouces deux lignes, & une huitiéme de ligne depuis le point de suspension jusques au centre de la boule de quatre ou cinq lignes de diametre ses*

vibrations, la bale ne parcourant d'abord qu'un arc de trois pouces, durent demie seconde de temps, ou la 120. d'une minute, ou la 7200. partie d'une heure astronomique. Donc l'arc d'un degré d'un cercle de la Terre contient 4111200. pouces ou 49334400. lignes. Donc toute la circonférence d'un grand cercle de la Terre contient 177603840000. lignes, ou 14800320000 pouces: 1233360000. pieds du Châtelet, ou 24667200. pas Geometriques, ou 20556000. thoises du Châtelet de Paris. Il est facile de faire des Tables de la valeur des arcs, car puis qu'un degré contient 57100. thoises, les divisant par 60. chaque minute contient 951. thoises, & quatre pieds, & divisant cette

ſomme par 60. chaque ſeconde, à ſon arc de 15. thoiſes cinq pieds & deux pouces.

Connoiſſant par une meſure actuellement priſe, la diſtance du point de la ſtation au pied du point miré, car les petits arcs des grands cercles ſont cenſez lignes droites, on connoit l'Angle que fait la Secante au centre de la Terre; ainſi dans la *Figure III.* A B eſtant 2855. thoiſes, l'Angle A C B eſt 3. minutes, & pour connoiſtre *B N* l'excez du Niveau apparent *A N* par deſſus le veritable Niveau *A B*, faites cette *Analogie* vous ſervant des Tables des Secantes du canon mathématique.

Sinus Total *C A* 10000000.

Secante *C N* 10000004. angle de 3. minutes.

Demidiametre *C A* 2826652664 lignes.

Secante *C N* 2826653794. lignes.

D'où le demidiametre de la Terre eſtant oſté, reſte *B N* 1130. lignes, & 206583. parties d'une ligne diviſée en 312500. parties égales. Donc *B N* le hauſſement du Niveau apparent ſur le veritable, eſt de ſept pieds 10. pouces & deux lignes, n'ayant à preſent aucun égard à la refraction qui éleve toûjours l'objet, &c. Oſtes maintenant de *P. B.* la hauteur depuis *A* à l'œil *D*, & reſtera *N B* le hauſſement du point *N* par deſſus le point *A*, qui eſt plus proche du centre de la Terre, que le point *N* de la longueur *B N*.

Ayant eſtably que la circonférence d'un grand cercle de la Terre, contient 177603840000. lignes, le diametre de la Terre ſera 56533305329. lignes, & 41. parties de 71. d'une ligne. Donc le ſemidiametre de la Terre ſera 28266652664. lignes, & une demie ligne que je neglige. Ou 23555543888. pouces & huit lignes, ou 19629532. pieds quatre pouces & huit lignes ou 1635794. thoiſes, & quatre pieds quatre pouces & huit lignes.

On peut enſuite par la 47. propoſition du premier Livre d'Euclide, trouver de combien le point miré par le Niveau apparent, eſt plus haut que la veritable Niveau, car ſi au Quarré *A C* qui eſt 7989965282898296896.

lignes, vous ajoûtez le *Quarré* de la diſtance vous aurez le *Quarré* de la Secante, & de ſa racine oſtant le rayon *A C* reſtera le hauſſement requis.

Soit dans la *Figure IV.* le Niveau apparent la tangente *A M* 75188. lignes, & la 69985. des 150337. parties égales d'une ligne. Donc *A M* 87. thoiſes deux pouces, & preſque neuf lignes, la hauteur *O M* partie de la ſecante *C M* ſera une ligne, qui eſt la hauteur du Niveau apparent *A M* par deſſus le veritable *A O*, ainſi *O M* eſt l'excez de la ſecante, ou le hauſſement du Niveau apparent par deſſus le demidiametre de la Terre, à l'endroit de la ſtation ſuppoſant *A* contre la ſurface de la Terre.

La Tangente *A I* ou la distance du point de la station *A* au point miré *I* estant 301. thoise 2. pieds 9. pouces, & un peu plus de la moitié d'une ligne, la partie *R I*, excez de la Secante, ou haussement de la ligne droite *A I* du Niveau apparent, par dessus la ligne parfaitement circulaire *A R*, du veritable & naturel Niveau de l'eau sera un pouce.

La tangente ou distance *A E* estant 1044. thoises un pied huit pouces, & presque six lignes, le haussement *S E* sera d'un pied, car *Quarré A E* + *Quarré A C* = *Quarré C E*, donc sa racine au côté *C E* — rayon *C A* = *S E*.

Enfin la ligne droite *A B* du Niveau apparent estant 2557. thoises cinq pieds neuf pouces, & un

peu plus de quatre lignes & demie, le hauſſement du Niveau apparent *A B* par deſſus le veritable *A D*, ſera d'une thoiſe ou ſix pieds.

Pour trouver facilement la diſtance *A T Figure v.* ou longueur de la ligne droite du Niveau apparent, depuis le point *A* de la ſtation, juſques au point *T* mire par les filets de la Lunettes horizontale, le hauſſement *S T* eſtant donné, ſervez-vous de ma methode ſuivante. Puis que *C A* ſemidiametre de la Terre, contient 28266526̄64. lignes multipliez les par les lignes contenuës dans le hauſſement *S T*, vous aurez les deux rectangles *T* & *P*, à la ſomme deſquels Rectangles ajoûtez le quarré 2. du

hauſſement donné, & vous aurez l'aire du Gnomon *T Q P*, valeur du quarré de la tangente *A T*, c'eſt pourquoy la racine de ce Gnomon ſera le coſté *A T*.

La *Figure VI.* démontre que du point plus élevé *T*, on ne peut pas toûjours en ligne droite, conduire par rigole d'eſſay l'Eau au point *A*, quoy que de pluſieurs thoiſes plus bas, parce qu'il faudroit que l'Eau montaſt depuis le point *O* au point *A*, c'eſt pourquoy il la faudroit conduire par Tuyaux pour la retenir, & la forcer à monter.

La *Fig. VII.* démontre ce qu'il faut faire lors que le Nivelement a pluſieurs ſtations, & par conſéquent pluſieurs montées & déscentes, oſtant les unes des au-

tres, & oſtant de ce qui reſtera de hauteur la ſomme de tous les Niveaux apparens ſupputez pour chaque longueur de ſtation.

Soient dans la *Figure VII.* les pointsdes quatre ſtations *A C F I*, & la ſource d'Eau au point *S*; de la ſomme des hauteurs desſtatiõs, par exemple de 33. oſtez la ſomme des décentes ou abbaiſſemens des ſtations : Par exemple, 18. il vous reſtera 15. pieds pour la hauteur de l'Eau *S*, par deſſus le Niveau du point *A*, le tout ſuivant les quatre coups de Niveau apparent, à quoy il faut dans cét exemple ajoûter ce que chaque coup de Niveau apparent donne de hauſſement par deſſus le veritable.

Soient donc par exemple les

distances *B D* 57. thoises *D C* 302. thoises, *H K* 1044. thoises, & enfin *L S* 2558. thoises.

Je dis suivant ce que nous avons démontré, que le veritable ou Niveau naturel du premier coup de Niveau apparent, est une ligne plus bas que le point *D* miré, & un pouce plus bas que le point *G*, & un pied plus bas que le point; & enfin une thoise plus bas que le point *S*. Leur somme est une thoise, un pied, un pouce, & une ligne, qu'il faut ajoûter aux 15. pieds trouvez par le Niveau apparent sans correction, leur somme sera 22. pieds, un pouce & une ligne, qui est la veritable hauteur du point *S*, plus que la hauteur du point *A*, c'est à dire que le point *A* est 22.

pieds, un pouce & une ligne plus bas vers le centre de gravité de la Terre que le point *S*.

Aux grands coups de Niveau, on doit avoir égard à la Refraction, car lors que le point eſt beaucoup plus élevé ſur la ſurface de la Terre que le point de la ſtation, la ligne droite du point miré, plongeant dans l'air inférieur plus denſe, ſe briſe, & par cette refraction fait paroiſtre l'objet plus élevé, & au contraire ſi du haut d'une Tour on mire un objet trés. éloigné, le rayon refract faiſant un plus grand angle avec la ligne à plomb, fait conclure la hauteur de la ſtation de moindre hauteur qu'elle n'eſt.

Sur le haut du jour, l'effet de la Refraction eſt moins à craindre

que le ſoir, ou le matin lors que les vapeurs & exhalaiſons condenſées par la fraîcheur, & tombent & décendant en bas, laiſſent l'air des lieux élevez plus pur, c'eſt pourquoy le rayon viſuel ſe briſe en traverſant deux milieux ou airs de differente denſité, ce que j'ay expérimenté en 1653. au *Fort de l'Ecluze*, ayant arreſté inébranlablement ma Lunette, garnie de ſes deux filets croiſez au foyer du Verre objectif, & braquée du coſté de Genéve, le Rhoſne entre deux, les objets qui à la pointe du jour paroiſſoient au deſſous de l'entrecroiſement des deux filets de la Lunette, ſe montrerent une heure aprés bien au deſſous d'environ 2. minutes.

Les Reverends Peres Riccioli & Grimaldi, duquel en 1665. nous avons ſon Livre *De Lumine*, ont aſſuré qu'eſtant ſur le *Mont. Paterne*, ils avoient vû le matin & le ſoir paroiſtre au deſſus d'un certain arbre les Tours de Ravenne, leſquelles ſur le haut du jour paroiſſoient au deſſous du meſme Arbre.

La *Fig. VIII.* repreſente un inſtrument garny de deux Lunettes, une au deſſous & l'autre au deſſus, trés commode pour prendre des Angles droits ou tels autres autres Angles, ſuivant le beſoin dans le nivelemẽt cõme dans la derniere Figure. Il ſert auſſi à lever le plan des Pays, & faire les Cartes Topographiques.

La *Figure IX.* montre com-

ment il faut travailler pour prendre le Niveau lors qu'il y a des Montagnes entre deux.

Je donneray au long, dans l'*Art de Trouver les Sources d'Eau, de les conduire & de les élever*, tout ce qui concerne le nivelement, & tous les differens Niveaux tant des Autheurs Modernes, que des Anciens. J'ajoûte icy seulement un mot de la Pente, necessaire pour le cours de l'Eau.

Vincentius Scammozzi, dans sa premiere partie d'Architecture chapitre 27. dit, *Nel condur, l'Acque, ò sopra, ò sotto terra, è bisogno darle qualche poco di Decaduta; il che basta un picde per ogni miglio, comme habbiamo osservato in alcuni Acquedotti Antichi, & habbiamo osservato i fiumi de Polessini, che*

vanno con mezzo piede de caduta, massime si hanno seguito di acqua.

Leo Baptista Albertus, Architecture Lib. 10. cap. 6. Daniel Barbarus & Iosephus Ceredus avoient auſſi aſſuré qu'un pied de Pente ſuffit ſur mille pas Geometriques de longueur qui ſont 5000. pieds.

Philander de Châtillon ſur Seine, dans la 286. page de ſon Livre imprimé *in octavo* à Rome en l'année 1540. des Annotations ſur Vitruve, dit *Longe aliter noſtræ ætatis libratores, nam in ſexcentos pedes, unum tantum pollicem deprimunt*, afin que l'Eau puiſſe couler.

Enfin, *Petrus Cataneus* donne pour Axiome receu, que ſur chaque mille pas, on doit donner à l'Eau quatre onces de pente, qui

ſont quatre pouces en noſtre lan-
gue.

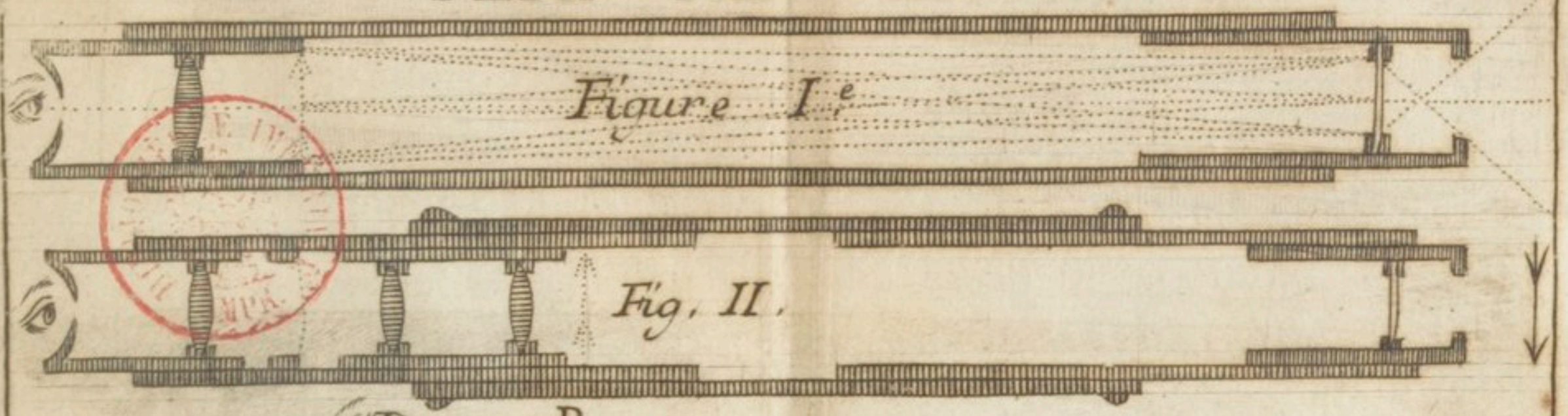
En la pénultiéme ligne de la 138. page du dernier Extraordinaire, pour 250. *liſez* 2520.

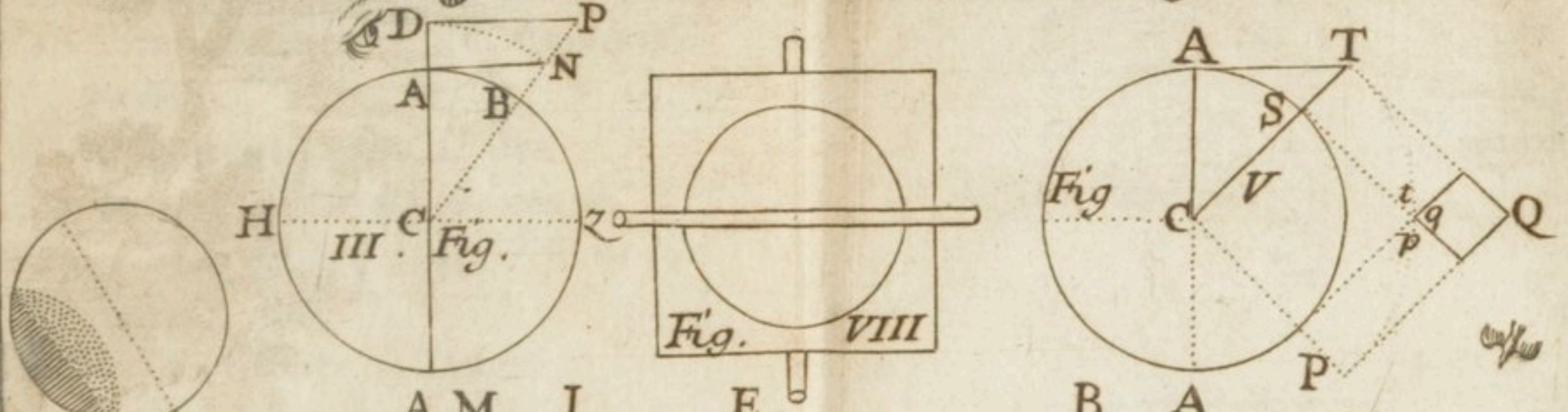
COMIERS.

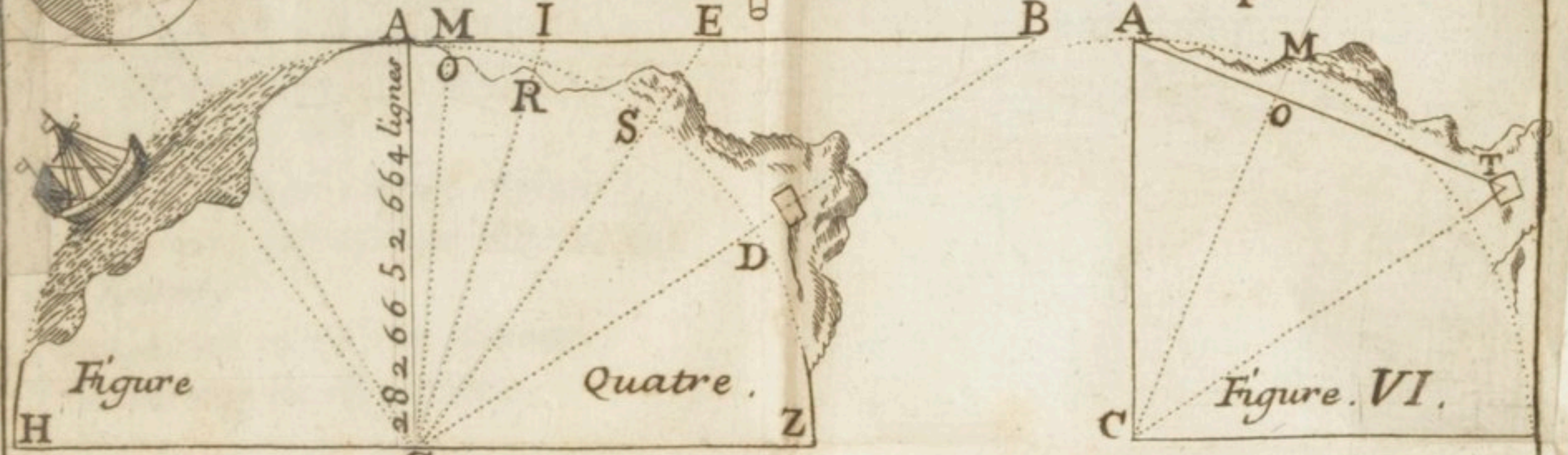
On donnera la ſuite du Traité des Lunettes dans les ſuivans Mercures Extraordinaires.

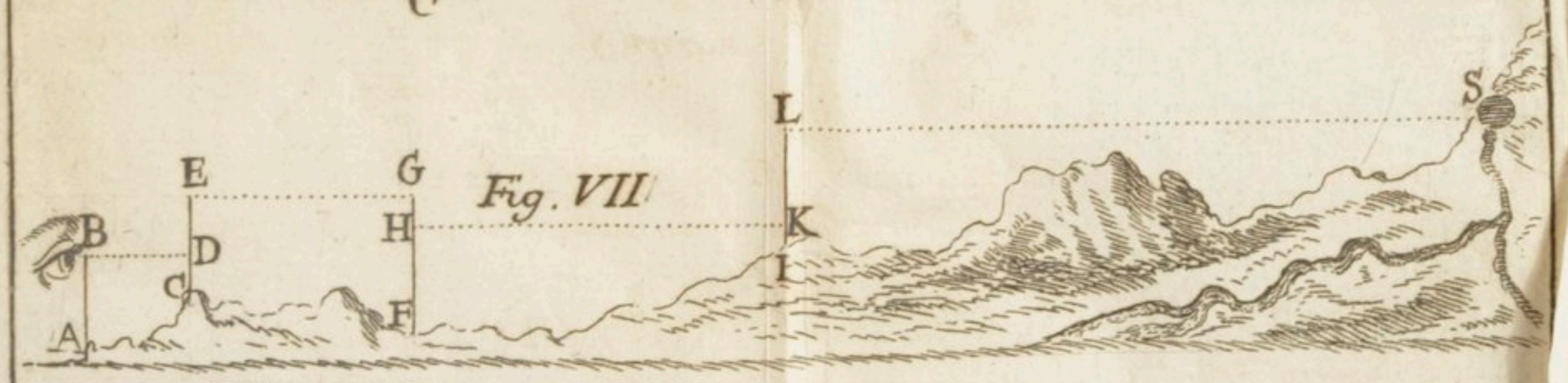
Le Mot de l'Enigme de Iuillet eſtoit le Citron. *Elle a donné lieu aux Madrigaux que je vous envoye.*

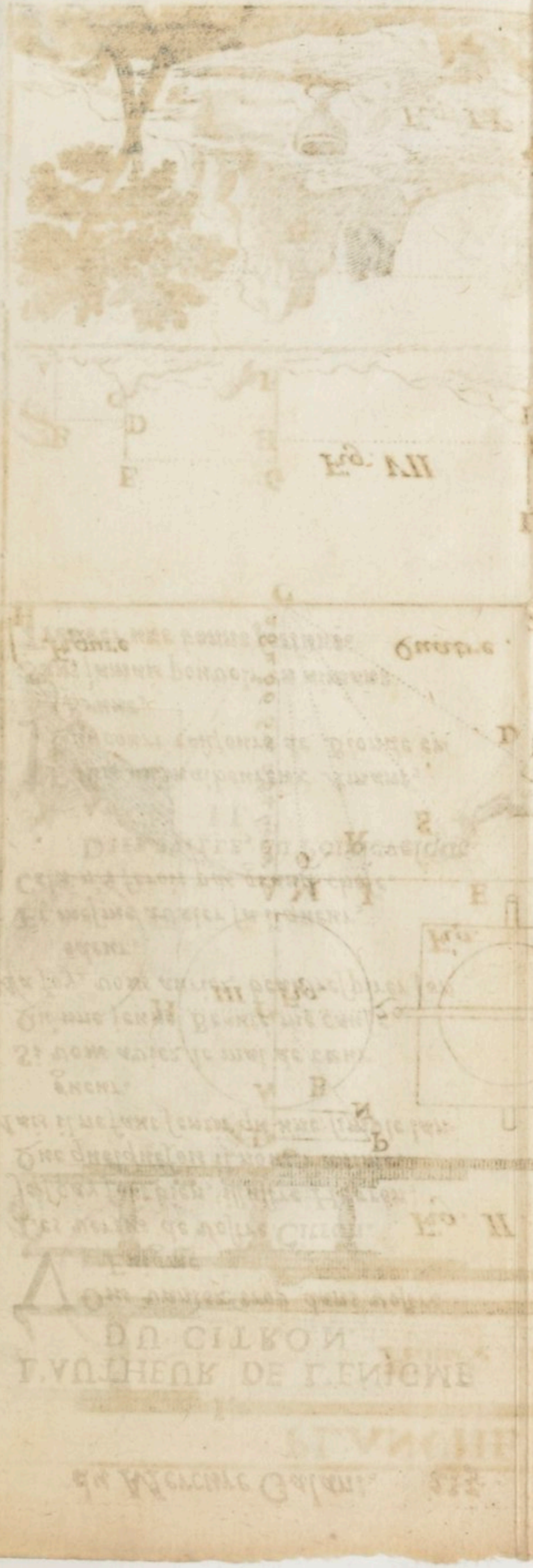
PLANCHE VIII.











I.

A L'AUTHEUR DE L'ENIGME DU CITRON.

VOus vantez trop dans vostre Enigme
Les vertus de vostre Citron.
Je sçay fort bien, illustre Hégron,
Que quelquefois il nous r'anime;
Mais il ne faut sentir qu'une simple langueur.
Si vous aviez le mal de cœur
Qu'une jeune Beauté me cause,
Ma foy, vous auriez beau respirer son odeur.
Et mesme avaler sa liqueur,
Cela n'y feroit pas grand' chose.

DIEREVILLE, du Pontleveſque.

II.

JE suis un malheureux Amant,
Qui court toûjours de Blonde en Brune,
Sans jamais pouvoir en aimant
Trouver une bonne fortune.

J'éprouve toutes les rigueurs
Que le Sexe en amour puisse mettre en
usage:
Rien n'est égal à mes malheurs,
C'est ce qui me rend si volage;
Je serois constant davantage,
Si j'obtenois quelques faveurs.
Je le jure à chaque Bergere,
Qui me fait languir sous sa Loy;
Mais, helas, mes sermens ne me servent
de guére,
Elle paroist toûjours incrédule pour moy.
Faut il n'estre pas crû sincére?
Je ne le cele point, cela me désespere:
Car malgré les cruels Destins,
Qui semblent par tout me poursuivre,
Quand sans amour je pourray vivre,
Un Citron *sera sans pépins.*

Le mesme.

III.

M*Ercure, ce sçavant Patron*
Que toute nostre France estime,
Nous vient régaler d'un Citron,
En nous présentant une Enigme.

Ce Fruit des plus rafraîchissans,
Qu'un Malade préfere au doux jus de
la Treille,
Charme, & délecte tous nos sens,
Si vous en exceptez l'oreille.

L. Bouchet, ancien Curé
de Nogent le Roy.

IV.

Mercure, qui sçait bien que dans
la Canicule
Chacun est abbatu par l'extrême cha-
leur,
Par une bonté pure, & sans que l'on
postule,
Nous envoye un Citron *pour réjoüir*
le cœur.

Avice, de Caën, Ruë
de la Harpe.

V.

Je vous l'avoüe, Iris, un beau Rouge
est aimable,
Mais je ne puis vous voir estimer l'Or-
ranger:

Je trouve comme vous le Citron *agréable;*
Vous aimez à le voir, moy j'aime à le manger.

Le meſme.

VI.

DEpuis le beau Citron *que vous m'avez oſté,*
Dont j'avois une extrême envie,
Tircis, je ne puis de ma vie
Vous regarder que de coſté.

MICHON BEAUREGARD, ou la Belle Chanteuſe de la Ruë de la Harpe.

VII.

MErcure nous invite aux Feſtins & Banquets;
Et ſi quelqu'un de nous avoit le gouſt malade,
Employans ſes Citrons *à faire Limonade,*
Nous pourrons en boire à longs traits.

HORDE', de Senlis.

VIII.

SI *Mercure en ce mois ne donne qu'une*
Enigme,
C'eſt afin qu'on en faſſe une plus grande
eſtime,
Cachant, comme elle fait, un Citron *dont*
l'odeur
Réjoüit l'odorat, & conforte le cœur.

SYLVIE.

IX.

AU *milieu de l'Eté nous donner un*
Citron,
C'eſt nous faire, Mercure, un préſent
agreable;
Mais qu'il vienne de Tours, de chez
Monſieur d'Hégron,
Cela me paroiſt incroyable;
Car à voir ſa beauté, chacun le croit
égal
A tous ceux que l'on voit venir de Por-
tugal.

La meſme.

X,
A MERCURE,
Sur ce qu'il n'a donné qu'une Enigme le mois de Juillet.

MErcure, on gronde fort contre vostre conduite,
Plusieurs vous ont icy traité de paresseux;
Mais moy qui connois bien quel est vostre merite,
J'ay pris vostre party d'un air fort vigoureux.
Cependant contraint de me taire,
Pour ne pas m'exposer à recevoir des coups,
I'ay sçeu que le sujet qui causoit leur courroux,
Estoit que contre l'ordinaire
Vous avez voulu retrancher
Ce qu'ils estimoient de plus cher.
Quoy donc? ont-ils dit tous, ne donner qu'une Enigme
Dans le Mercure de ce mois,

N'eſt-ce pas mériter que chacun d'une
voix
Trouve à blâmer l'Authour un ſujet
légitime?
Pourquoy donc d'abord en donner
Trois chaque mois à deviner?
Paſſe pour ſuprimer ſon Enigme en
figure;
Pluſieurs aſſez ſouvent la trouvant trop
obſcure,
Luy donnoient un ſens à l'envers;
Mais que des deux qu'il donne en
Vers
Il retranche encor la derniere,
N'eſt-ce pas nous donner matiere
A nous déchaîner contre luy,
Comme nous faiſons aujourd'huy?
Eſt-ce mépris? eſt-ce pareſſe?
En manque-t-il de preſte à mettre ſous
la Preſſe?
Qu'il diſe du moins le ſujet
Qui luy fait changer le projet
Dont il nous avoit fait promeſſe,
Afin qu'à l'avenir il rende nos eſprits

Sçavans de son dessein, pour n'estre pas
surpris.
I'ay voulu repliquer, mais d'un ton de
colere
Ils m'ont empeschè de le faire.
I'ay voulu parler du Citron
Que vous avez donnè dãs voſtre Enigmè
unique,
Quand voyant mon dessein, un d'eux
faisant la nique,
M'a dit, j'aimerois mieux ne trouver
qu'un Ciron,
Accompagné d'un Moucheron,
Que de trouver tout seul ce beau Fruit
qu'on estime,
Quoy qu'il soit assez bien dèguisè dans
l'Enigme
De l'habile Monsieur d'Hègron.
Mercure auroit mieux fait sans-doute
de luy rendre.
Moy donc ne pouvant vous dèfendre
Contre de si fiers Ennemis,
Ie me suis vû contraint de garder le
silence,

Avec beaucoup de violence,
Sans pouvoir dire mon avis,
Pour vous justifier contre leur médisance.
Mercure, contr'eux tous prenant vos
intéresſts,
Vous ſeul les défendrez avec un bon
ſuccez;
Car ſi vous voulez leur répondre,
Ie croy qu'en quatre mots vous pourrez
les confondre.

ALCIDOR.

XI.

COurage, genéreux Guerriers,
Avancez à grands pas pour cueillir des
Lauriers
Dãs les chauds Climats de l'Eſpagne;
Si le Soleil par ſon ardeur
Vous brûle & vous altere, elle a dans
ſa Campagne
Quantité de Citrons, *dont le gouſt, la*
fraîcheur,
Modéreront bientoſt voſtre ſoif violente;
Ou ſi vous aimez mieux le Vin,
Vous trouverez par tout ce Brûvage
divin;

Que ſes Peuples ſaiſis de crainte & d'épouvante,
Auront abandonné, s'eſtant évanoüis
Dés que vous donnerez les premieres allarmes,
Pour n'eſtre pas accablez ſous les armes
De noſtre invincible LOUIS.

Le meſme.

XII.

NE vanta plus, Eſpagne, tes Citrons,
Mercure nous donne aſſurance,
Qu'on peut en trouver dans la France,
Qui croiſſent dans les environs
De la Ville de Tours. Pour de belles Grénades,
Tu ne ſçaurois douter qu'elle en produit beaucoup,
Mais qui peuvent ſouvent faire des eſcapades
Pour faire quelque méchant coup.
Pluſieurs de tes Amis, à leurs dépens fort ſages,

En pourroient juſtement rendre des témoignages.

La Petite Aſſemblée A.

XIII.

IE n'ay pas grand beſoin d'eſtre reconfortée,
Grace à Dieu, j'ay l'appétit bon;
Mercure, donne ton Citron
A quelque pauvre dégoutée.

L'AIMABLE BRUNE à l'Anagramme, *Ie renonce à téter,* de la Ruë du Mail.

XIV.

LE Citron *eſt un peu plus pâle que l'*Aurore,
Il eſt d'agreable couleur;
Autrefois il a pris ſa beauté, ſa fraîcheur
Au noir & chaud Climat du More.
Il naiſt, il vit au ſein de Flore;
Dans le parfum de ſon odeur,
Il réjoüit & la bouche & le cœur,
Feſtins & Feſtes il honore;
Cher au Malade comme au ſain,

Le plus critique Medecin
*De ſa vertu vante l'*uſage;
Il touche quatre des cinq ſens,
Du voluptueux & du ſage,
Animant les plus languiſſans.

LA BELLE NOURRITURE
du Havre.

XV.

QUe *le jus* de Citron *dont on fait*
Limonnade,
Satisfait le gouſt d'un Malade!
Rafraîchiſſant la bouche, & confortant
le cœur,
Eſt-il de meilleure Liqueur?

La meſme.

XVI.

MErcure, *vous avez raiſon,*
Pour nous bien ragoûter, & nous mieux
ſatisfaire,
De nous envoyer du Citron;
Il a plus contenté que n'a fait la Chimere,
Qui dégouſtant vos bons Amis,
A bien armé vos Ennemis.

GYGES, du Havre.

XVII.

PAr des Simples on peut guérir des maladies,
Et l'on voit plus souvent les traiter par des Fins,
Contrefaisans les Medecins,
Et qui font bien mieux leurs parties;
Mais pour un peu de mal dont vous voulez guérir,
Prenez garde d'en plus souffrir,
Et d'en avaler â plein verre,
Dont vous serez jettez en terre
Par les mains de ce Charlatan,
Qui n'agit qu'à l'aveugle, ou comme un téméraire,
Et qui fait un secret d'un Remede vulgaire,
Pour séduire encor mieux un Grand qu'un Païsan.
Lors qu'un Homme sçait bien faire de tout mistere,
Les pêpins d'un Citron *qu'il pourra dêguiser,*
Et comme il faut préconiser,

Seront son Antidote, & le plus salutaire.
Ainsi le plus fin est dupé,
Qui sur toutes choses raffine,
Que mesme il ne sçait pas comme la
Medecine.
Ainsi dans l'Art des Arts on veut estre
trompé;
Mais est-il, juste Ciel! encor une Science,
Ou qui trompe le mieux, a plus de ré-
compense?

Le mesme.

XVIII.

CONTRE LES BUVEURS.

VOus qui n'estes jamais contens,
Si vous ne bûvez en tout temps,
Comme si vous aviez la fievre la plus
forte;
Buveurs, Mercure vous exhorte
De bien recevoir son Citron;
Vous en ferez une Boisson
Pour vostre bouche intempérée.
Croyez-vous que le meilleur Vin,
Que vous chantez par tout un Remede
divin,

Puisse autant rafraîchir une langue
brûlée?
Vous le dites, vivans Tonneaux;
Mais on sçait que le Vin a coiffé vos
cerveaux,
Et que vostre raison fait trop souvent
naufrage
Dedans cette Mer rouge, ou l'esprit de
Noé,
Quand il la découvrit, le premier fut
noyé,
Et luy fit faire apres un si sot perſon-
nage.

LA PETITE ASSEMBLEE
du Havre.

DES AVANTAGES de la Chevelure; & si un Vieillard qui ayant crû épouser une Femme blonde, la trouve rousse, peut estre reçeu à demander la dissolution de son Mariage.

A MONSIEUR....

IL y a déja pres de trois ans que je suis retiré dans une fort agreable Solitude, où vivant sans ambition & sans commerce qu'avec des Livres, je n'ay pour toute compagnie que ces illustres Morts, avec lesquels je m'entre-

tiens presque toûjours. Dans le commencement que j'y fus, à peine respirois-je dans ce sejour admirable, que l'Envie vint me livrer mille fâcheux combats pour m'en déloger. Si j'eusse moins aimé la retraite, elle m'eust sans-doute attaqué moins vigoureusement ; & sans une forte resistance que j'ay faite pendant deux ans, elle eust remporté sur moy une victoire qu'elle a poursuivie avec toutes sortes d'artifices. M'imaginant donc qu'elle ne me viendroit plus troubler, je commençois à gouster les douceurs d'un repos entier, & d'une tranquilité achevée, lors que Mercure m'est venu chercher jusque dans le fond de ma Solitude, pour me faire un

affront le plus insigne du monde. Il m'a pris par la barbe & par les cheveux, & me les eust tous arrachez de force, s'il n'eust pas esté pressé de partir. En me quittant, il me dit d'une maniere fort brusque, qu'il vouloit que je supprimasse cet ornement que je nourrissois avec tant de soin, & que de ce pas mesme il s'en alloit faire razer un Vieillard qui demandoit la dissolution de son Mariage, à cause que celle qu'il avoit épousée, comme ayant de beaux cheveux, avoit caché les siens qui estoient roux, sous des cheveux empruntez; qu'en suite il viendroit me retrouver pour me couper cette auguste parure qui me sẽble de l'essence des Solitaires & des Medecins. A ces paroles,

Monſieur, j'ay pris l'allarme, & j'ay crû que je ne pouvois mieux m'adreſſer qu'à vous, qui eſtes le Favory de ce Dieu, pour le ſolliciter en faveur de ce pauvre Vieillard. Ne vous étonnez pas ſi je m'intéreſſe ſi fort pour luy. La conſervation de ma Barbe, que je priſe autant que le Grand Seigneur fait ſon Turban, eſt abſolument attachée à ſes cheveux. Employez, s'il vous plaiſt, voſtre crédit pour mettre Mercure dans nos intéreſts, & diſpoſez-le de grace à peſer les raiſons ſuivantes.

L'Architecte de l'Univers, qui vouloit mettre tout le Monde en abregé, & en faire un petit, ramaſſa toutes ſes beautez, & les ayant renfermées toutes enſem-

ble, il en fit naître cette admirable Créature, qu'on appelle l'Homme. Or comme ce second Ouvrage n'eust pas esté achevé, si quelque merveille du premier luy eust manqué, & qu'il estoit juste qu'il y en eust quelqu'une en ce dernier d'équivalente aux feüilles des Arbres qui font tout leur ornement, ce fut pour cela qu'il ajoûta à cette divine Créature les cheveux, qui font véritablement sa plus riche parure; & de plus, cet habile Maistre qui avoit fait une marque Royale aux Especes les plus nobles de chaque chose, & qui ne s'estoit servy que de petits filamens, comme nous le voyons aux Lys, aux Roses, aux Aigles, & aux Lions, voulut aussi employer les

cheueux de l'Homme pour en
former une riche Couronne, qui
le fait reconnoiſtre pour le Mo-
narque de toutes les Créatures.
En effet, ſa chevelure luy ſied
ſi bien, & rehauſſe ſi fort ſa
bonne mine & ſa majeſté, qu'elle
le fait paroiſtre avec l'éclat d'u-
ne petite Divinité. C'eſt auſſi
pour cela que les Anciens eurent
la chevelure en ſi grande eſtime,
qu'ils en firent leur plus précieux
ornement, & la marque de leur
grandeur & de leur nobleſſe.
Parmy les Egyptiens & les Athé-
niens, elle faiſoit l'honneur & la
gloire des Nobles. Les Getes &
les Romains ne vouloient per-
mettre que perſonne la portaſt
que leurs Sénateurs qu'ils revé-
roient comme des Dieux; &

parmy les Titres les plus honorables, ils n'en trouverent aucun qui convinſt mieux à leur excellence, que de les appeller les Peres Conſcripts chevelus. Il eſt ſi vray que les cheveux ont eſté de tout temps eſtimez à l'égal de l'Hermine & de la Pourpre, & meſme qu'ils ſont les plus anciennes marques de la Royauté, qu'il n'y avoit autrefois dans noſtre auguſte Monarchie que les Perſonnes qui naiſſoient parmy les Lys, qui euſſent ce bel avantage que nous ne verrions à préſent que ſur le Chef ſacré de noſtre invincible Monarque, ſi Clodion, ſurnommé le Chevelu, dont il remplit ſi dignement le Trône, n'euſt permis à ſes Sujets que les Romains avoient fait ra-

zer comme des Eſclaves, de les porter auſſi longs que nous les portons aujourd'huy, pour les faire ſouvenir qu'il les avoit tirez de leur ſervitude, & remis dans leur premiere & naturelle franchiſe. Le premier des Céſars, dont l'eſprit & le cœur également grands nous le font reſpecter comme un Homme tout accomply, fit aſſez paroiſtre le cas qu'il faiſoit des cheveux, lors que de tous les Decrets que le Sénat avoit faits en ſa faveur, il ne voulut accepter que celuy qui luy permettoit de porter une Couronne de Laurier, & ce fut pour cacher le defaut de ſa teſte chauve, & pour ſupléer à cet Apanage Royal, dont la Nature ne l'avoit dépoüillé que pour luy

donner du mépris pour la Couronne qu'il poursuivoit avec tant d'ardeur, & qui devoit luy estre si funeste. Antonin, surnommé le Debonnaire, qui fut aussi Empereur des Romains, eut tant d'amour pour sa chevelure, que quoy que la sienne fust une des plus magnifiques, & que sans autre parure elle pust le faire cõnoistre pour le premier de son Siecle, il voulut encore y ajoûter de la Limaille d'or, pour paroistre plus éclatant & plus majestueux. Le Roy Leonidas ne prit-il pas garde qu'elle le rendoit agreable à ses Amis & à ses Ennemis? Le mesme motif n'obligea-t-il pas Licurgue, un des plus sages Législateurs qui ait paru, de laisser croistre la leur à ses Concitoyens?

Homere nous assure que ces fameux Héros qui sont le plus bel ornement de l'Histoire, portoient tous de longs cheveux, & il faut bien qu'ils ayent quelque chose de particulier pour rehausser la beauté, & pour la mettre dans tout son jour, puis que les Filles qui ont eu en partage ce riche présent du Ciel, quelques bien faites qu'elles soient de visage, semblent n'avoir aucun agrément, si elles manquent de cette Couronne qui a tant d'empire sur les cœurs. En un mot, les cheveux me paroissent bien augustes, puis que les Dieux s'en servent comme de Diadémes pour faire redouter leur puissance, & que Jupiter qui est comme le premier parmy les Dieux, ne

s'eſt jamais fait voir aux Mortels qu'apres qu'il s'eſtoit paré d'une brillante Perruques.

Les grandes Âmes, pour nous donner mieux à connoiſtre combien les cheveux ſont nobles, y ont fait éclater mille petites étincelles qui ſembloient des effuſions de ces ſubſtances lumineuſes ; & en effet, n'eſt-ce pas parmy ces lueurs que les Perſonnes vrayement Royales nous ont donné des préſages aſſurez de leur grandeur ? N'eſt-ce pas par là que Servius Tullius fit conjécturer dans ſon bas âge, qu'il ſeroit un jour digne d'eſtre Roy du plus floriſſant Empire du monde ? Ces meſmes lueurs ne furent-elles pas remarquées aux Succeſſeurs d'Enée ? Ce fut auſſi dans les

cheveux de Lucius Martius, qu'une belle flâme éclata avec admiration dans le temps qu'il exhortoit les siens à combatre vaillamment contre Asdrubal. Enfin l'Empereur Commode ne parut il pas parmy les Hommes comme une Divinité, à cause que ses cheveux estoient aussi brillans que les rayons dont le Pere du Jour dore la surface de la Terre?

Il est si vray que la Royauté éclate pompeusement parmy les cheveux, & qu'ils sont les marques des grands Personnages, qu'on ne fait razer les Forçats, les Femmes adulteres, & les Personnes les plus criminelles, que parce que s'estant laissez surmonter par leurs passions déreglées, on les met au nombre des

Eſclaves, & on leur oſte une parure qui n'eſt deuë qu'aux belles Ames.

Je ne m'arreſte pas à réfuter au long toutes les raiſons qu'on a avancées contre les cheveux, comme de peu de valeur. L'Edit de Philippe le Bon ne déroge en rien à leur nobleſſe ; au contraire, il l'augmente davantage, car ſi ce Duc ordonna à ſes Sujets de ſe razer, ce fut apres une maladie ſuſpecte qu'il eut, qui luy avoit fait tomber les cheveux ; de ſorte que voyant qu'on ſe moquoit de luy, il leur fit couper les leurs par dépit, & en cela il imita Théophile Empereur de Gréce, qui eſtant né chauve, força ſes Peuples à eſtre ſans cheveux, ſur peine d'eſtre foüetez ;

foüetez ; & afin de colorer son procedé de quelque prétexte, il disoit qu'il vouloit par là rétablir la vertu des Romains, qui n'en portoient point. Je ne dis pas non plus combien les Turcs sont horribles, & tous ceux qui sont sans cheveux, & combien injustes sont les Tartares, de déclarer la guerre de temps en temps aux Chinois, pour leur faire quitter de force ces belles chevelures qui les rendent si aimables, & dont ceux-cy font tant de cas. Mais je m'en vay dire un mot en passant touchant la Barbe, qui n'est pas moins noble que les Cheveux.

S'il est hors de doute que la chevelure est la marque de nôtre grandeur, il n'est pas moins cons-

tant que la barbe qui n'eſt propre qu'à l'Homme, eſt l'indice de la virilité, qui luy donne la préſeance dans ſon eſpece. C'eſt elle qui ajoûte ſur ſon viſage une nouvelle grace, & qui luy imprime un certain air grave & modeſte qui le fait paroiſtre plein de ſageſſe. Les Anciens ont bien connu que les avantages qu'on en retiroit n'eſtoient pas médiocres, puis qu'on ne connoiſſoit les Philoſophes & les Medecins qu'à la barbe. Platon qui eſt le Dieu des Sçavans, Eſculape celuy des Medecins, auſſi-bien que le grand Hipocrate, & une infinité d'autres doctes Perſonnages, nous ſont repréſentez avec des barbes venérables; & Diogene qui en avoit une tres-belle,

ne pouvant ſouffrir qu'un Homme ſe fuſt coupé la ſienne, luy dit en colere ; *Quoy, croyez-vous que la Nature ſe ſoit trompée, de vous avoir fait pluſtoſt Homme que Femme?* Un venérable Vieillard eſtant interrogé pourquoy il portoit ſa barbe ſi longue ; *afin*, dit-il, *que la voyant, je ne commette rien indigne d'elle.* Un autre dit qu'il la portoit longue, pour ſe ſouvenir qu'il eſtoit Homme, & non pas Femme, voulant dire par-là qu'elle l'avertiſſoit de ne rien faire que de viril & d'héroïque. Les Gaulois, dans le temps qu'ils prirent Rome, voyant les Sénateurs au milieu d'une Place, revеſtus de Pourpre, avec une barbe majeſtueuſe, les prirent tous pour des Dieux, juſqu'à ce

qu'un des leurs ayant eſté aſſez inſolent pour jetter ſes mains ſacrileges ſur la barbe d'un de ces Sénateurs, celuy-cy qui vangea cette injure à coups de baſton, fit voir par cet emportement qu'il eſtoit Homme. Enfin le plus éloquent des Orateurs, ne pouvant perſuader à ſes Meurtriers par ſes paroles de luy laiſſer la vie, leur montra avec ſa main gauche cette barbe venérable qui avoit blanchy pour le ſervice de la République; ce qui les attendrit ſi fort, qu'ils n'euſſent jamais eu le cœur de mettre à mort ce grand Homme, s'ils n'euſſent porté le coup en fermant les yeux. En un mot, je ne ſuis point ſurpris que ceux de Cypre ayent fait le Portrait de

Vénus avec de la barbe, puis qu'ils ont voulu ajoûter à la Mere de l'Amour un ornement que le beau Sexe n'a pas obtenu des Dieux, de peur d'attirer tous nos cultes & tous nos encens.

Mais si la barbe fait l'Homme, & si on le connoist par là comme tel, la chevelure semble avoir des avantages bien plus considérables; car elle ne sert pas seulement à distinguer tous les Peuples de la terre les uns des autres, chaque Nation en ayant une particuliere, comme les Ethiopiens qui l'ont fort courte naturellement, les Espagnols fort noire, & les Allemans fort blonde; mais elle met encore une diférence particuliere & spécifique d'Homme à Homme. C'est elle

qui eſt le grand Livre, dont les lignes miſtérieuſes nous apprennent ſon tempérament, ſon âge, ſes vertus, auſſi-bien que ſes vices. C'eſt dans les cheveux que la vertu ſe produit avec pompe ſous des livrées admirables. Voila pourquoy elle brille toûjours ſur les Teſtes Royales à travers un voile à fond d'or. Elle fait un Diadéme d'argent ſur le chef venérable des Vieillards, & ajoûte par là un nouvel éclat à leur candeur. Elle ſe cache par modeſtie, quand elle eſt chez des Ames ſages & prudentes, ſous des couleurs moins-voyantes, mais toutes tres agreables. Au contraire, les vices ne s'y font voir que ſous des livrées laides & diformes. C'eſt ce qui eſt

cauſe que les Traiſtres & les Perfides, dont le cœur dément toûjours ce que la langue dit, qui gratent d'une main, & qui frapent de l'autre, portent pour l'ordinaire les cheveux d'une couleur qui fait en meſme temps l'horreur & la honte de la Nature. C'eſt à cette ſorte de cheveux qu'on connoiſt d'abord un Homme dont l'on doit ſe défier; & le Poëte en faiſant le Tableau du plus grand Scélerat de ſon ſiécle, n'a pas oublié de luy mettre des cheveux roux ſur la teſte.

De tout cecy j'infére, que puis que les cheveux ſont le plus bel ornement de l'Homme, & qu'ils ſont le Miroir fidelle dans lequel on voit tout ſon intérieur

à découvert, on ne peut qu'estre tres criminel d'exposer aux yeux de tout le monde une chevelure étrangere, apres s'estre fait razer la sienne, dans l'intention de tromper quelqu'un. La Belle en question qui en a usé de cette maniere, en se faisant razer les cheveux qui estoient de tres-méchãt augure, & qui l'avoiẽt sans doute déja desservie en bien des rencontres, emprunta le voile dont les Vertus se parent pour cacher des defauts tres-considérables, & elle s'en servit pour duper le plus éclairé des Vieillards qui voyoit à travers de ces cheveux empruntez toutes les Graces & toutes les Vertus. Jugez de là combien grand est son crime, & s'il n'y a pas lieu d'une entiere

dissolution de mariage, puis qu'elle a choisy les plus beaux cheveux du monde pour tromper un Homme dont elle devoit du moins respecter l'âge, elle qui prévoyoit bien que ses cheveux naturels mettroient obstacle à cette grande conqueste qu'elle méditoit, & qu'ils découvriroient infailliblement des vices dont sa teste rougissoit mesme de honte. Elle emprunta la Couronne de quelque Déesse sans-doute pour mettre à couvert mille vices qui fourmilloient dans sa teste. Le Vieillard avance avec beaucoup de raison, qu'il n'a jamais eu intention de l'épouser. Il soûtient, qu'il faisoit l'amour à une Blõde, & non pas à une Rousse; que celle à qui il a donné son cœur,

avoit le chef mieux timbré que celle qu'on luy dit qu'il a épouſée, & ainſi il plaira à Mercure de ſa grace ordonner que la diſſolution du mariage ſe fera ; que le Vieillard rembourſera à la Belle le prix de ſa chevelure empruntée ; que cependant inhibitions ſeront faites à cette Belle de porter à l'avenir aucuns cheveux qui ne luy appartiennent pas ; qu'elle les laiſſera croiſtre, de meſme que le Vieillard fait les ſiens ; & que ceux qui ont de la barbe, joüiront paiſiblement du privilege de la laiſſer croiſtre, à condition pourtant qu'ils feront une Penſion annuelle au Dieu Mercure, de quelque Sonnet, ou de quelqu'autre Piece d'eſprit, qui s'accommode à la

gravité de leur barbe, pour estre mise, si vous le trouvez à propos, dans les Registres que vous envoyez de son ordre par toute la Terre.

LE MEDECIN SOLITAIRE,
de Tarascon en Provence.

BOUQUET AU ROY,
pour le jour de S. Loüis.

QUe les Fleurs sous tes pas renaissent tous les jours,
Que le Ciel en tout temps t'offre mille Couronnes;
De l'Aigle audacieux ton Bras borne le cours,
D'Alcide ton Nom seul fait trembler les Colonnes:
Et lors qu'un fier Destin dont l'Univers dépend,

Luy font ſentir pour toy les fureurs de
la Guerre,
Tu l'étouffes, LOUIS, & ta gloire
répand
Le repos ſur toute la Terre.

Ces Vers, qui ſont d'une Dame de qualité, ont donné lieu à une Perſonne que ſa capacité rend illuſtre, d'ajoûter à ſa penſée ce que vous verrez dans ceux qui ſuivent.

QUe de Fleurs naiſſent ſous tes pas!
Que le Ciel en ce jour vient t'offrir de Couronnes!
Tout révere ton Nom, & le poids de ton Bras
Fait trembler d'un Héros les ſuperbes Colonnes.
L'Aigle s'en épouvante, & le Nort en ſuſpens

N'attend que de toy ſeul, ou la Tréve,
ou la Guerre.
Qu'il eſt grand d'abaiſſer ces orgueilleux
Titans,
Et d'avoir en tes mains tout le ſort de
la Terre!
Peuples, vivez heureux ſous un Regne
ſi doux,
Que vos jours fortunez vous ſoient des
jours de Feſte,
LOUIS ſous les Lauriers qui couron-
nent ſa Teſte,
A des Adorateurs, & n'a plus de Ja-
loux.

PARAPHRASE SUR LE PSEAUME Domine prabasti me.

MOnarque tout puissant, qui lance le Tonnerre,
Et de qui les regards des tenebres vainqueurs
Percent en un moment le centre de la Terre,
La nuit de l'avenir, & l'abîme des cœurs:
Soit levé, soit assis, je ne fais, ny ne pense
Rien de qui le secret trompe ta connoissanse.
Tu comptes dans le Ciel le nombre de mes pas,
Tu lis dans les desseins que je n'ay point encore,

'Mon Dieu, tu me connois alors que je
t'ignore,
Et tu vois ſans erreur meſme ce qui n'eſt
pas.

La parole, Seigneur, cette image lé-
gere
Où l'on voit nos deſirs & nos inten-
tions,
Fille de l'air qui meurt dans le ſein de
ſon Pere,
Qui d'eſprit en eſprit porte nos paſ-
ſions,
Par un vol avancé devant toy vient
paroiſtre
Avant que ſur ma langue elle com-
mence à naiſtre,
Qu'elle apprenne en ma bouche à former
ſes accens,
Et qu'eſtant de mon cœur ſur mes levres
conduite,
Elle coure au dehors, & prenne dans
ſa fuite
Ce invisible corps qui la découvre aux
ſens.

Le passé, l'auenir, sont pour toy mesme
chose;
Le présent qui pour nous s'écoule comme
l'eau,
D'un piedferme & constant devant toy
se repose;
Rien pour toy ne vieillit, & rien ne t'est
nouveau;
Et comme si le feu de tes yeux adora-
bles
Consumoit les defauts des objets péris-
sables,
Et les faisoit changer de nature & de
loy,
Un amas de poussiere, une masse d'ar-
gile,
Un ouvrage mortel, inconstant, & fra-
gile,
Est dans ta connoissance immortel comme
toy.

O Science, ô Soleil, qui jette des lu-
mieres

Dont l'éclat m'ébloüit au lieu de m'é-
clairer,
Je baisse en t'admirant mes debiles pau-
pieres,
Et ſçais que ſans te voir il te faut ado-
rer.
Je t'apperçois de loin, mais l'amour qui
m'emporte,
Pour aller juſqu'à toy, n'a pas l'aîle aſſez
forte,
Tout l'effort des Humains n'y ſçauroit
arriver,
Et qui croit de ſoy-meſme en avoir la
puiſſance,
Joint le crime au defaut, l'orgueil à l'i-
gnorance,
Et retombe plus bas, en voulant s'éle-
ver.

Donc, ô Dieu qui vois tout, en tous lieux,
à toute heure,
En ta juſte fureur je te fuirois en
vain;

Si je cherche aux Enfers une obſcure
demeure,
Je te trouve aux Enfers les armes à la
main.
Que ſi je monte au Ciel, le Ciel n'a point
de place,
Où je ne te rencontre, & ne liſe en ta
face
L'Arreſt du châtiment que j'auray
mérité;
Et par un nouveau ſort j'y verray ta
juſtice
Changer le Lieu de gloire en un Lieu
de ſuplice,
Et partager l'Empire avecque ta
bonté.

Non, ſi de ton courroux j'excite la tem-
peſte,
L'Aube, ny le Couchant, le Midy, ny
le Nort,
N'auront point pour cacher, ou défendre
ma teſte,

D'abîme assez profond, ny d'azile assez fort.
Quand je pourrois voler plus viste que l'Aurore,
La Foudre de tes mains, d'un vol plus viste encore,
Sçauroit bien me poursuivre, & m'atteindre en tous lieux;
Et quand je descendrois dans le plus creux de l'Onde,
Où s'éteint chaque jour la lumiere du Monde,
J'y serois découvert par celle de tes yeux.

Ces yeux portent le jour dans les plus noires ombres,
Et d'un frivole espoir je flate mes desirs,
Si je crois que la nuit avec ses voilee sombres
Dérobe à tes regards mes injustes plaisirs.

Ta clarté ne vient point d'une flâme
étrangere,
A toute heure tu vois l'un & l'autre
hémiſphere,
Sans aide & ſans beſoin de l'Aſtre qui
nous luit?
Toy-meſme es ton Soleil, mais un Soleil
ſans tache,
A qui rien n'eſt caché, qui jamais ne ſe
cache
Ny l'Eté, ny l'Hyver, ny le jour, ny
la nuit.

Mais dois-je m'étonner, ſi tu vois ſans
nuage
Les plus profonds ſecrets de l'eſprit &
du corps?
Comme un docte Artiſan tu peux de ton
Ouvrage
Prévoir les mouvemens en voyant ſes
reſſorts.
C'eſt toy de qui la main me fit d'un peu
de cendre,

C'eſt par toy que ma peau ſur mes os
vint s'étendre,
Et c'eſt là le chef-d'œuvre où je veux
t'admirer;
Je me perds quand je penſe à ta beauté
ſuprême,
Et me trouvant alors au deſſous de moy-
meſme,
Je retourne au néant dont tu m'as ſçeu
tirer.

Seigneur, tu vois ma chair, mes muſcles,
mes arteres,
Se former, s'aſſembler, ſe placer en leur
rang;
Tu vois s'unir en moy des qualitez con-
traires,
Tu vois durcir mes os, tu vois couler mon
ſang;
Tu vois mes petits bras deſſous leur
tendre écorce,
Pour me pouſſer au jour, faire eſſay de
leur force,

Et rompant leur prison, chercher un
autre lieu:
Tu vois de tout mon corps l'admirable
structure,
Dont l'Art découvre assez l'Autheur
de la Nature,
Et rend l'Homme la preuve & l'image
d'un Dieu.

Quand je n'estois encor qu'une masse
pesante,
Que d'une main parfaite un Ouvrage
imparfait,
Mort encore, & couvert d'une tombe
vivante,
Et qu'à peine de l'Homme avois-je un
foible trait,
Tu voyois chaque jour joindre un Estre
à mon Estre,
Tu voyois tout mon corps avant le temps
paroistre
Dans le Livre où tu fis le plan de l'U-
nivers,

Où tu lis du futur les Hiſtoires fidelles,
Et de qui la Nature imite les Modelles,
Lors qu'elle veut former ſes miracles divers.

Que ce penſer eſt doux! qu'il me plaiſt! qu'il m'enflâme!
Science de mon Dieu, beaux tréſors de clartez,
Que les chaînes du corps ſont peſantes à l'ame,
Qui n'aſpire qu'à voir ces celeſtes beautez!
Mais en vain ſur la terre y voudrois-je prétendre,
Tout ce que je comprens, c'eſt qu'on ne peut comprendre
Tes divines grandeurs ſans un divin ſecours;
Et qui voudroit compter tes actions profondes,
Certes voudroit compter les ſablons & les ondes,

Dont l'une & l'autre Mer fait ſon lit
& ſon cours,

Oüy ſans-doute, Seigneur, ta féconde
ſcience
Eſt un vaſte Ocean ſans rivage & ſans
fonds;
Dans les ſecrets détours de ta grandeur
immenſe,
Je m'égare toûjours, toûjours je me con-
fonds.
Quand j'ay paſſé la nuit dans cette noble
étude,
A la fin pour tout fruit de mon inquié-
tude,
Je connois ma foibleſſe & ma temé-
rité,
Je ne vois goute au reſte, & la jeune
Couriere
Qui dans ſon Char brillant ramene la
lumiere,
Me rencontre & me laiſſe en cette ob-
ſcurité.

Pourquoy donc ton courroux veut-il d'autres victimes
Que ces cœurs endurcis, ces aveugles pervers,
Qui t'estiment aveugle, & pensent que leurs crimes
Doivent estre impunis parce qu'ils sont convers?
Extermine, mon Dieu, cette maudite engeance
Dont l'impudente erreur attaque ta science,
Croit te lier les bras en se fermant les yeux;
Elle t'ose assaillir, rends-luy guerre pour guerre,
Et que tes yeux sacrez viennent purger la Terre
De ces Monstres d'Enfer qui combatent les Cieux.

Fuyez bien loin de moy, fuyez, race exécrable,

Dont la cruelle main égorge l'Innocent,
Cependant que la bouche encore plus coupable
Ose bien prendre en vain le nom du Tout-puissant.
Vostre malice entasse injure sur injure;
Malheureux, vous joignez le blasphéme au parjure,
Et le langage impie au langage menteur;
C'est peu de perdre l'Homme; & comme si l'Ouvrage
N'estoit pas un objet digne de vostre rage,
Autant que vous pouvez vous détruisez l'Autheur,

Je hais tous les méchans, & souffre un mal extréme
Quand je les vois remplis ou d'honneur, ou de biens;
Oüy je les hais, Seigneur, à cause que je t'aime,

Je ſuis leur ennemy parce qu'ils ſont les
tiens.
Je meſle en mon eſprit l'amour & la
colere,
J'ay fait vœu de leur nuire autant que de
te plaire,
Dans ce double deſir je me ſens con-
ſumer,
Et l'ardeur qui pour toy m'échauffe le
courage,
Voit avecque regret que la haine par-
tage
Un cœur qui ſans réſerve eſt tout fait
pour t'aimer.

Que ſi tu peux douter du zele qui me
touche,
Je viens au Tribunal à qui tout eſt
ſoûmis;
Interroge mon cœur, vois s'il dément ma
bouche,
S'il eſt d'intelligence avec tes Ennemis,
Et ſi les condamnant, moy-meſme je
t'offence,

J'ay dêja contre moy prononcé ma Sentence,
Viens-t'en l'exécuter, viens terminer mon sort,
Et qu'apres mille maux l'ame me soit ravie,
Pour exemple aux Humains qu'une méchante vie
Enfante avec douleur une funeste mort.

DE LAUNAY, Prestre de S. Saturnin de Tours.

Voicy Madame, un Dialogue de Morts que vous ne trouverez pas dans les deux Parties qu'on en a imprimées. Il est mêlé de Morale & d'Histoire, & je le tiens d'un Gentil-homme de Bourgogne, qui ne vous est pas inconnu. Ces sortes de Pieces sont divertissantes & d'instruction, & je ne doute point que celle-cy ne s'en attire d'autres.

DIALOGUE DE MORTS.

MATHIEU DE VIENNE,
Maréchal de Bourgogne, puis de France.

JEAN DE VIENNE,
Amiral.

MATHIEU DE VIENNE.

ENfin, vous voila, Mr l'Amiral, vous ſoyez le bien venu. Il y a longtemps qu'on vous attend ; & ſi les Braves qui périrent à vos côtez dans la défence de Calais, comptent juſte, leur arrivée a précedé la voſtre, de cin-

quante années toutes entieres. Ce grand intervale ne les empesche pourtant pas d'estre toûjours charmez de vostre intrépidité, & de la genéreuse résolution que vous pristes, malgré onze mois de Siege & de famine, d'estre plûtoſt fait prisonnier de guerre, que de vous rendre. Je leur ay appris la bleſſure que vous receustes il y a quinze ans, dans l'assaut que vous donnastes à Bourbourg, & dont vous manquastes de mourir. Sans cela, je pense qu'ils vous auroient crû invulnerable & immortel.

Jean de Vienne.

A ne vous rien déguiſer, j'ay toûjours couru aux occasions, comme si j'avois esté l'un & l'autre. L'Europe & l'Afrique, la

Terre & la Mer, en peuvent porter témoignage ; & il me ſemble meſme que je dois la longueur de ma vie à cette hardieſſe, qui m'a toûjours fait affronter la Mort, par tout elle s'eſt preſentée avec quelque gloire pour moy.

MATHIEU DE VIENNE.

Il eſt vray qu'on eſt bien trompé de s'imaginer qu'il faille ſe tenir à l'abry des dangers, pour parvenir à de longues années ; & ce qui eſt ſurprenant, c'eſt qu'on ne peut ſe défaire de cette erreur, quoy qu'on ait chaque jour devant les yeux, des Gens de guerre & de mer auſſi âgez que des Gens de Ville & de Cabinet ; & qu'on juge bien que ſi le nombre des uns eſt plus petit

que celuy des autres, c'eſt qu'il y en a moins auſſi qui s'embarquent, & qui prennent les armes. Je me ſuis vû vingt fois expoſé à mille traits mortels, ſans avoir jamais eſté bleſſé d'un ſeul; & lors que je n'avois plus rien à craindre, que j'eſtois dans mon lit, au milieu de ma famille, en aſſurance contre toutes ſortes d'Ennemis, une petite fiévre eſt venuë qui m'a ravy ce qu'un million d'Hommes n'avoit pû m'ôter.

JEAN DE VIENNE.

Je croyois en verité que vous n'échaperiez pas de la Bataille de Roſebec. Jamais perſonne ne courut tant de hazards. Vous commandaſtes & combatîtes par tout, & vous fuſtes preſque le

ſeul que les Vaincus diſtingue-rent. Mais quoy ! la Mort eſt de l'humeur des Payſans, elle inſulte ceux qui la craignent, & reſpecte ceux qui la bravent.

MATHIEU DE VIENNE.

Diſons plûtoſt ce qu'on entend dire icy à toute heure, que nos jours ſont comptez, & qu'il ne dépend non plus de nous d'en abreger le nombre, que de l'augmenter.

JEAN DE VIENNE.

J'avouë que la vie a ſes bornes reglées, comme la mer a les ſiennes, & qu'on ne peut non plus qu'elle aller au delà, ou demeurer en chemin. Neanmoins comme on aime à ſe flater, il me ſemble que ſi je ne me fuſſe pas trouvé à la Bataille que les Fran-

çois viennent de perdre en Hongrie contre les Turcs, je verrois encore luire le Soleil.

MATHIEU DE VIENNE.

Flaterie ordinaire, & fort vaine. Voſtre temps de mourir eſtoit venu, & par conſéquent celuy de marcher au lieu où la Mort vous attendoit. Sans cela, vous feriez-vous jamais aviſé d'aller en Hongrie à quatre-vingt-ans? non ſans doute. Mais ſa voix ſe fit oüir à voſtre cœur, elle l'appella à ce rendez-vous, il auroit inutilement refuſé de la ſuivre, elle ſçait perſuader & ſe faire obeïr.

JEAN DE VIENNE.

Il ne luy a pas eſté difficile de m'attirer; l'occaſion eſtoit trop belle, & ſi le voyage m'a pouſſé

plus loin que je ne penſois, je ne ſuis pas fâché de l'avoir fait. N'eſtoit-il pas temps que je quittaſſe la vie? Je ne faiſois plus rien au monde, tout me chagrinoit. En verité le grand âge eſt une étrange affaire. C'eſt un fardeau d'Epines ſur le dos d'un Voyageur, il charge, il pique, il ne fait qu'incommoder.

MATHIEU DE VIENNE.

Hé quoy? il n'y a pas douze ans que vous faiſiez la guerre & l'amour en Ecoſſe, à toutes reſtes. Seriez-vous décheu de cette grande vigueur, en ſi peu de temps?

JEAN DE VIENNE.

Je juge, à vous entendre, qu'on apporte icy d'auſſi fauſſes nouvelles qu'ailleurs. Il eſt vray

qu'en ce temps-là, je fis la guerre aux Anglois, avec des commencemens assez heureux; mais pour l'amour, je ne m'y attachay que par politique, la passion n'y eut point de part, mon âge l'eust mal secondée. Neanmoins le bruit courut que le changement qui arriva au bonheur de mes armes, estoit causé par cét amusement, comme si les armes n'estoient pas journalieres, & la fortune inconstante. Ajoûtez à cela que le Connestable Clisson devoit venir faire une diversion, pour empescher que toutes les forces d'Angleterre ne me tombassent sur les bras, & que le Duc de Bretagne l'arresta prisonnier lors qu'il pensoit se mettre à la voile; de sorte que

je fus privé de ce ſecours, qui m'eſtoit neceſſaire pour bien achever, ce que j'avois aſſez bien commencé.

MATHIEU DE VIENNE.

Je m'eſtois laiſſé perſuader comme les autres, que la galanterie qui a toûjours eſté ſi naturelle à noſtre Maiſon, vous avoit dérobé quelques ſoins, pour les donner à la Belle dont on parloit.

JEAN DE VIENNE.

Les ſoins que j'eus de plaire, n'empeſcherent point ceux que je devois à l'Armée que je commandois ; & bien loin de me nuire, ils me firent recevoir des avis qui me faciliterent la défaite de quelques Troupes, & la priſe meſme de quelques Places,

qu'on tenoit imprenables. Mais qui pût jamais ſe ſouſtraire aux traits de la médiſance & de l'envie ? perſonne que je ſçache.

MATHIEU DE VIENNE.

Il eſt ſûr qu'elles empoiſonnent toûjours autant qu'elles peuuent, la bonne conduite, les belles actions, & les grandes vertus, & que les Heros ſont encore plus expoſez à ces peſtes, que les autres Hommes. Toutesfois je ne m'eſtois pas défié d'elles en cette occaſion, je vous en fais mes excuſes.

JEAN DE VIENNE.

Ma mort ne ſera peut-eſtre pas exempte de leur malice, non plus que ma vie. Je puis pourtant ſans mentir la dire belle, autant qu'heureuſe, puis qu'elle eſt

arrivée dans une rencontre, où je combattrois pour noſtre Religion, & où j'ay eu la gloire d'en conſerver l'Etendart entre mes bras, encore aprés ma chute.

MATHIEU DE VIENNE.

Le temps eſt amy de la verité; il diſſipe toſt ou tard les nuages de l'impoſture, & fait juſtice au merite. Il n'y a perſonne qui ne ſouhaitaſt de vivre & de mourir, comme vous. Pluſt au Ciel qu'il me fuſt permis de revoir le jour, à pareille condition, je m'eſtimerois le plus heureux des Morts.

JEAN DE VIENNE.

La maniere dont vous parlez, me fait croire que vous ne ſçavez pas mes malheurs, ou que vous ne voulez pas vous en ſouvenir. Mes Enfans ne vous ont-ils pas conté leur fortune?

MATHIEU DE VIENNE.

Vos Enfans ? ſont-ils icy ? je ne les ay point vûs.

JEAN DE VIENNE.

Apprenez donc qu'il n'y a pas encore ſix ans, que je commanday ſous le Duc de Bourbon, l'Armée qui fut envoyée en Afrique. Nous y aſſiegeâmes Tunis, & réduiſimes les fiers Corſaires à demander la Paix, à laiſſer noſtre Commerce libre, à ne plus courir nos Coſtes, à rendre tous les Eſclaves Chrétiens, & à payer les frais de la guerre. Mes deux Fils contribuerent à cét heureux ſuccez, par pluſieurs belles actions qu'ils firent durant le Siege. A mon retour en France, je pris réſolution de leur donner ma Charge, à quoy auſſi bien je

ne me trouvois plus guere propre. Le Roy agréa ma démission. L'un & l'autre fut fait Amiral. Cela n'estoit pas sans exemple. La Trimoüille, comme vous sçavez, l'avoit esté quelque temps avec moy. Mon Fils aîné entra dans l'exercice de la Charge, la premiere année, & s'en acquitta avec honneur; son Frere y entra la seconde, & fit bien son devoir. Tous deux me donnerent beaucoup de satisfaction, & je m'estimois aussi heureux que vous me l'avez cru. Mais que le bon-heur des Hommes est passager! J'appris la troisiéme année, que je n'avois plus d'Enfans. L'un perit sur mer par un naufrage, & l'autre à la chasse par une chute. Je vous laisse à juger de ma dou-

Q. de Juillet 1684.

leur à ces funeſtes nouvelles ; on me les apporta preſque en meſme temps. Le Roy me rendit ma Charge, & j'en ſuis mort revestu. Helas ! j'aurois bien mieux aimé mourir avec la qualité de Pere, qu'avec celle d'Amiral.

MATHIEU DE VIENNE.

Je ne ſçavois rien de ces triſtes évenemens, & je m'étonne que vos deux jeunes Morts ne ſe ſoient pas montrez à moy. Peut-eſtre que le nom que je porte ſans exemple dans noſtre Maiſon, m'a déguiſé à eux.

JEAN DE VIENNE.

Cela pourroit bien eſtre. Il les faut chercher, nous en ſçaurons la verité. Ils ne ſeront pas ſurpris de me voir, puis qu'il y a long-temps que je dévrois eſtre

venu ; mais ils verront un grand nombre de Perſonnes de leur connoiſſance, qu'ils n'avoient pas lieu d'attendre ſi-toſt que moy. Il me fâcheroit fort que le Comte de Nevers fuſt du nombre. Ce jeune Prince avoit eſté recommandé par le Duc ſon Pere, à Couſſy & à moy. Je ne ſçay ce qu'il eſt devenu. Noſtre Armée eſtoit partagée en trois; il conduiſoit le Corps de Bataille, & moy l'Arrieregarde ; mais Philippe d'Artois noſtre Conneſtable qui commandoit l'Avantgarde, n'a point voulu écouter d'autres conſeils que ceux de ſon impetuoſité & de ſa préſomption. Il a donné ſans attendre la jonction des Troupes de Hongrie, d'Allemagne, & de Pologne, qui

marchoient ſur nos pas. Il l'a fallu ſuivre, & il eſt cauſe que nous avons eſté envelopez par les Turcs, vingt fois plus forts que nous, & que toute noſtre Armée a eſté taillée en piéces.

MATHIEU DE VIENNE.

Voila un grand malheur pour la Religion & pour la France. Le Conneſtable a grand tort; mais le Ciel ne laiſſe rien d'impuny, ce doit eſtre noſtre conſolation.

JEAN DE VIENNE.

Je commence à me ſentir de la force d'eſprit qu'on attribuë aux Habitans de ces lieux, & je vois que je me conſoleray aiſément de toutes choſes.

MATHIEU DE VIENNE.

On n'a pour cela qu'à croi-

re qu'il en eſt des autres éve-nemens, comme de la mort, & qu'ils ont comme elle, des re-gles infaillibles & inévita-bles.

JEAN DE VIENNE.

Il eſt vray qu'un peu de crean-ce au deſtin, adoucit bien des afflictions. Il ne faut pourtant pas en tant prendre, que le franc arbitre ait lieu de s'en plaindre. Mais allons chercher mes Enfans, la Nature m'y fait penſer, & n'oublions pas les Braves de Ca-lais, puis que la reconnoiſſance veut qu'on ſe ſouvienne de ceux qui ſe ſouviennent de nous.

Le recit que Jean de Vienne fait de ſa Charge & de ſa Famille, eſt fondé en partie, ſur le témoignage

de Dupleix, qui dit que le Sieur de la Trimoüille estoit Amiral en 1380. bien que Gollut, Paradin, & Messieurs de Sainte Marthe, donnent cette dignité à Jean de Vienne depuis 1373. jusques en 1396. temps de sa mort, & qu'ils fassent mesme mention de luy en cette qualité, pendant cette année 1380. Il est encore fondé sur ce que Messieurs de Sainte Marthe luy donnent un Fils appellé Pierre, *Amiral en 1393. & Nicoles Gilles, un nommé* Jean, *comme luy aussi Amiral; bien que Guichenon dise qu'il n'eut qu'un Fils unique, & mesme appellé* Philippe, *& que le Feron compte Pierre & Jean, pour une seule Personne; & enfin sur ce que Gollut ne luy fait point laisser d'Enfans. Au reste Dupleix le qualifie hardy Chevalier, & grand Ca-*

pitaine, & à juſte titre, comme ſes actions en font foy.

Le Mot de la premiere Enigme du mois d'Aouſt, eſtoit le Chapon. *Voicy les Explications en Vers que j'en ay reçeuës.*

I.

E Unuque friand & charnu,
Meuble de Baſſecourt, Animal acoſtable,
Chapon, *ſoyez le bienvenu,*
Chacun vous ſouhaite à ſa table;
On ſe fait un honneur, auſſi-bien qu'un plaiſir,
De vous décroter à loiſir.

L. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy.

II.

LE mois paſſé j'eſtois malade;
Mais Mercure, ce Dieu ſi bon,
Connoiſſant que pour moy chaque Mets eſtoit fade,

Me fit préſent d'un beau Citron.
J'ay bien des graces à luy rendre;
Voyant que je me rétablis,
Il m'envoye un Chapon *qui n'eſt que*
de Paris,
Mais qui ne laiſſe pas d'eſtre agréable
& tendre.

Avice, de Caën, Ruë
de la Harpe.

III.

Mercure, tu manques de ſens,
On voit par ton peu d'ordre à faire tes
préſens
Cent Perſonnes embaraſſées;
On voudroit manger du Chapon,
Mais ayant tâté du Citron,
On a les dents trop agacées.

Le meſme.

IV.

C'Eſt aujourd'huy, charmant
Mercure,
Qu'on vous chérit plus que jamais,
Puis que par de nouveaux bienfaits
Vous nous donnez la nourriture.

L'esprit trouve chez vous dequoy se
contenter
Par mille agreables nouvelles;
Le corps qui ne peut résister
Sans pasture matérielle,
Vous remercie avec raison
De le régaler d'un Chapon.

Mademoiselle DE LA MOTE,
de Rennes en Bretagne.

V.

MErcure, qui se plaist souvent à
régaler,
Fait en tous lieux de luy parler;
De ses Fruits merveilleux remarquez
l'abondance,
De ses Vins délicats goûtez bien l'ex-
cellence,
Et dans ses Mets fréquens que n'a-t-il
pas de bon?
Mais comme en son dernier Régale
Il ne prétend pas qu'on l'égale,
Où pourroit-on trouver un plus friand
Chapon ?

RAULT, de Roüen.

VI.

ON a bien dit, qu'un ventre à jeun
N'entend point de bon gré les plus belles paroles;
Les plus utiles ſont frivoles,
Elles n'ont rien que d'importun;
Auſſi, quoy que Mercure ait dit & fait merveille,
Nous avons tous fermé l'oreille,
Et refuſé l'attention
A ſes diſcours, à ſes nouvelles,
Pour ouvrir l'eſtomach à ſon friand Chapon,
Tant la faim met l'eſprit dans la diſtraction,
Meſme empeſche les plus fidelles,
Et les plus curieux, d'écouter bien raiſon.

LA PETITE ASSEMBLEE,
du Havre.

VII.

VOstre Enigme tenoit mon esprit étonné,
Et le Prophete couronné
M'a fait en y resvant vuider trois fois ma Coupe;
Mais à la fin j'ay deviné
Qu'on le mettoit sur une Soupe.

MAUMOUSSEAU, Procureur à Tours.

VIII.

DAns le besoin, qu'un Amy sert!
J'avois jeûné, Mercure, & j'avois bien souffert
De la faim. Cette dure Hostesse,
Qui des Grands & Petits est souvent la Maîtresse,
Les tuë & les abat, mesme sans coup fraper,
Assiégeant par dedans tous ceux qu'elle veut prendre,
Elle me vouloit attraper,
Et je n'en pouvois plus, enfin j'allois me rendre,

Quand j'ay reçeu voſtre Chapon.
Qu'il eſtoit excellent! Auſſi je vous proteſte
Que je n'en ay point fait de reſte;
Je n'en crains point de mal, ny d'indigeſtion.

GYGES, du Havre.

IX.

QUel eſt cet Eunuque Prophete?
Eſt-ce un Chapon que l'on appelle ainſy?
Beaucoup s'en mettent en ſoucy;
D'où vient qu'il n'a plus tant de creſte?
Eſt-ce qu'il n'a plus de datif?
Qu'il a ſouffert un ablatif,
Par un retranchement des pieces maritales,
Et qui ſont les fondamentales
De la bien ſaine & droite intention?
Oüy; mais répond Catin, qui cherche en tout droiture,
Pourquoy détruire ainſi Nature,
Et faire d'un bon Coq un diſame Chapon?

Belle, apprenez qu'il eſt plus tendre,
D'un meilleur gouſt, & plus mollet.
N'importe, a-t-elle dit, je n'y peux con-
deſcendre,
Un bon Coq me plaiſt mieux, fuſt-il un
peu duret. Le meſme.

X.

IE ſçavois bien qu'à la peinture
Je devinerois la nature
De ce Prophete abâtardy;
Dans un Repas il eſt de miſe,
Et j'en dois manger d'un Mardy
Chez l'incomparable Deniſe.

LE CLERC DE BUSSY.

XI.

ON dit que les Chapons du Mans
Sont excellens;
Mais je vous jure,
Divin Mercure,
Que les Bretons
Sont auſſi bons
Et délicats, je vous aſſure.

La meilleure des Femmes de la Ruë S. Loüis de Vitré en Bretagne.

XII.

MErcure n'a pas de raiſon,
Je n'approuve pas ſon mélange.
Il nous fait préſent d'un Chapon;
Mais comment veut-il qu'on le mange?
Il devoit l'autre mois, au lieu de ſon
Citron,
Nous donner quelque belle Orange.

L'aimable Minerve, ou l'Ecueil des Eſprits, de la Ruë Gervais-Laurens.

XIII.

CE qu'on dit de la faim, & d'un
grand appétit,
Qu'il allonge les dents, & retrécit le
ventre,
Qu'il accourcit la langue, & détourne
l'eſprit
Des ſubtiles clartez où quelquefois il
entre,
Je le ſouffrois en moy, lors que voſtre
Chapon
Me fut hyer apporté: Mercure, il eſtoit
bon,

Et j'espérois en faire grande chere;
Mais helas! je n'en tâtay guére.
Il se trouva chez moy trois ou quatre
Mangeurs,
Qui pour mon appétit n'eurent aucuns
égards;
Je me mis par malheur entre Scylle, &
Charybde,
Gouffres qui devoroient, rien n'estoit plus
avide,
Ils l'estoient plus que des Sergens:
A peine j'en goûtay. Qu'il est bien vé-
ritable,
Que pour se régaler à table,
La bonne Sausse est, peu de Gens.

LE BELLE NOURRITURE,
du Havre.

XIV.

FAut-il pour deviner vostre premiere
Enigme,
Aller chercher un Mot de Paris au
Japon?
Non, je croy qu'il suffit que je trouve
en ma rime

Le véritable ſens tomber ſur un Cha-
pon.

ALCIDORI.

XV.

QUe Mercure eſt habile à faire toute choſe!
Si dans un mois il nous propoſe
Vne Enigme ſur le Citron,
Il nous préſente dans la ſuite
Ce qu'on eſtime au Mans, un bon & gros Chapon.

Le meſme.

Ceux qui ont trouvé ce meſme Mot, ſont Meſſieurs de la Croix, de Tours; L'Abbé Balandon; De la Rocheroaxe; Sousmaiſtre, de Narbonne; Cochiot, de Senlis; De Lhoſpital, du Grenier à Sel de Paris; Le Blond, d'Evreux; Loubers, d'Alby; Meſdemoſelles de Roſtain, & du Freſne; Mademoiſelle Raince, de l'Hoſtel de Cré-

quy ; Le Provincial dévaliſé ; Le Berger de Lemnos ; Tamiriſte ; La Donna Victoria, de la Ruë de la vieille Draperie ; La belle Chapeliere ; & l'aimable Minerve, de la Ruë Gervais-Laurens.

On ne m'a envoyé que les cinq Explications ſuivantes ſur la ſeconde Enigme, dont le Mot eſtoit le Diable.

I.

L'*Ange remply d'orgueil, cet Eſprit ſi ſublime,*
Que Dieu précipita du Ciel dans les Enfers,
Satan, *que l'Eternel tient lié dans ſes fers,*
Mercure, eſt le vray ſens de la ſeconde Enigme.

La meilleure des Femmes de la Ruë S. Loüis de Vitré en Bretagne.

II.

Depuis que je ſuis amoureux,
Je ne fais que langouir ſans ceſſe:
Tout me déplaiſt, & tout me bleſſe,
Et je ne ſçay ce que je veux.
Dans les plus beaux jeux je m'ennuye;
On me chagrine quand on rit;
Je voudrois que chacun ſouffrit
Les maux dont mon ame eſt ſaiſie.
Je ſuis à moy-meſme importun,
Et par un malheur trop commun,
Je ne ſens tous ces maux que pour une Inhumaine,
Que je trouve toûjours inſenſible à ma peine.
N'en ſeray-je jamais dehors?
Rien n'eſt égal à mon martire;
Quand l'Amour dans un cœur établit ſon empire,
Il vaudroit tout autant avoir le Diable *au corps.*
Si Philis ne veut pas ſoulager mes tranſports,
Laſſé d'un ſi rude eſclavage,

Ie vais faire tous mes effort;
Pour ne l'aimer pas davantage.

DIEREVILLE, du Pontleveſque.

III.

QVoy, ces qualitez, ces talens
Tant oppoſez que l'on fait naître,
Sans pécher contre le bon ſens,
Se trouveront dans un ſeul Eſtre?
Ma foy, je ne le conçois pas,
Cette Enigme n'eſt qu'un apas,
Et je n'y voy nul ſens probable.
Oüy, je renonce à l'expliquer,
Et je ne connois que le Diable
Auquel on puiſſe l'appliquer.

DES DOUZE.

IV.

NOus demandions, Mercure, & nous avions ſujet,
Deux Enigmes ce mois; vous avez ſatisfait,
Mais on ne ſçait, ma foy, ſouvent ce qu'on demande.
Que la ſeconde icy le fait bien éprouver!
La contrarieté qu'on y voit eſt ſi grande,

Qu'on n'en ſçait le vray ſens ; le pourra-
t-on trouver ?
Le Prophete du Iour vanté dans la pre-
miere,
Que l'on a bientoſt reconnu,
A beau prédire, il eſt pour elle ſans lu-
miere,
Et de plus fins que luy n'ont pas plus de
vertu.
Pour moy, j'en ay grondé ; pardon, ſi c'eſt
un crime ;
M'ayant ſi fatigué l'eſprit,
I'en ay dit meſme par dépit,
Pourquoy tant ſe gêner ? Diable *ſoit de*
l Enigme. GYGES, du Havre.

V.

ME trompay-je, Mercure, apres avoir rêvé
Sur la ſeconde Enigme, ou ſeroit-il croyable
Que ce fuſt le Portrait du Diable,
Ce malheureux, ce reprouvé ?
Si c'eſt là ſon vray ſens, Dieu qu'il eſt effroyable !
ALCIDOR.

Ce mesme Mot a esté trouvé par le Marquis de l'Esclanche, de Moulins en Bourbonnois; Chevalier; Le gros Thierar, Mary de la Belle; & les Pescheurs de l'Etang de Ligniere.

J'ajoûte quelques Madrigaux sur les deux Enigmes.

I.

Vostre Chapon, *divin Courrier,*
N'est ny du Mans, ny de Palier,
Il me semble d'un goust trop fin, trop agreable,
Enfin je le trouve fort bon.
Il n'est point, pour le rendre encore plus estimable,
De trop dure digestion,
Mais il fait rêver, c'est le Diable.

DIEREVILLE, de Pontlevesque.

II.

Vostre Chapon, *Mercure, est fort maigre & fort grêle;*
Mais je ne m'en étonne pas,

Pour en voir en Eté de plus gros, de plus gras,
Il faut que le Diable *s'en mêle.*

Le meſme.

III.

DEs deux Enigmes du mois d'Aouſt Pluſieurs auront trouvé le régale admirable;
Chacun a ſon avis, mais enfin à mon gouſt
Le Chapon *ne vaut pas* le Diable.

IV.

MErcure, ton Chapon *m'eſtoit fort agreable,*
Et je l'avois pris de bon cœur;
Mais ſi-toſt que je vis le Diable,
Il me tomba des mains, tant j'en eus de frayeur.

L'AIMABLE BRUNE à l'Anagramme, *Je renonce à téter,* de la Ruë du Mail.

V.

JE dis fy de vos deux Enigmes,
Ie vous l'assure tout de bon;
Car quoy qu'en la premiere on rencontre
Chapon,
La seconde a d'étranges rimes.
Personne ne l'expliquera,
Mais Diable *qui s'en soucîra?*

LA CLAIRE BRUNE DE LA PORTE,
de Vitré en Bretagne.

VI.

EST-ce pour nous épouvanter,
Que vous venez vous présenter
Pendant ce mois, galant Mercure,
Avec cette horrible figure?
D'où vient ces longs crocs de Chapon
Qui vous font paroistre effroyable?
Au lieu d'un Caducée, on vous voit un
crampon,
Et vostre Habit est fait comme on dépeint
le Diable,
Quel est vostre dessein, quand vous quitez
les Cieux
Pour paroistre dans ces bas Lieux

Avec cet étrange équipage?
Si c'eſt pour punir des Mortels
Les larcins, & le brigandage,
Diſtinguez tout-au-moins ceux qui ne
ſont pas tels.
Vous pourrez ſéparer l'Innocent du Coupable,
Comme un Iuge éclairé, ſçavant, juſte, équitable;
Mais ſi c'eſt pour vous divertir,
Qu'on vous voit ainſi traveſtir,
O Dieu! quelle affreuſe méthode!
Changez au plutoſt cette mode,
Ou bien du Mercure Galant
Vous perdrez le titre brillant,

SYLVIE.

VII.

AMis, pour nous tenir enſemble
Toûjours d'uae bonne union,
Sans aucune diviſion,
C'eſt un moyen ſeûr, ce me ſemble,
Que chaque mois d'un bon Chapon,
D'un Lévraut, ou d'un fort Dindon,
Accompagné de ſix Bouteilles

Pleines d'un Vin délicieux,
Nous venions ſous ces belles Treilles,
Pour voir à qui boira le mieux:
Car ſi l'on parle de ſcience,
Ie connois par expérience,
Que nous ne ſerons pas longtemps
Dans une bonne intelligence,
Sans y voir quelques mécontens.
Dans ces Lieux plutoſt on fait gloire
De chanter, de rire, & de boire,
Que d'exercer le beau talent
Qu'enſeigne Mercure Galant.
Helas! pour bien des Gens il paroiſt
effroyable,
On le fuit comme on fait le Diable;
Pluſieurs traitent ſes Partiſans
Comme des Eſprits déplaiſans,
Et Gens dont l'abord eſt funeſte.
Vit on jamais aveuglement
Plus grand; & quel déreglement,
Qu'un Homme de bon ſens doit fuir
comme la peſte?

LA PETITE ASSEMBLÉE A. du Havre.

Ceux qui ont encore trouvé le vray sens de l'une & de l'autre, sont Messieurs du Mesnil; Maubreüil; Leger de la Verbissonne; De Larchat; L'Abbé Boitsec; La Magdelaine de Valenciennes; L'Orphée; Le spirituel Liégeois; Hiacinte Rauchet; Gillotin; L'heureux Galopin; Son aimable Galopine; La charmante Brune, & son aimable Sœur, du Quartier D. H. Les aimables Vandangeuses d'Argenteüil; & l'insensible de Montalie; Messieurs Garrier, de Roüen; L'Epinay-Buret, de Vitré en Bretagne; Du Tremblay, de la Ruë de la Harpe; Michelin, de Troyes en Champagne; Cerveau, de Nangis; Du Sausoy, Capitaine au Regiment d'Artois; Patu, de Balbonne; Mesdemoiselles Chataignier, de Nogent-sur-Seine; & Manon de la R.D.S.

SENTIMENS SUR *les Questions du XXVI. Extraordinaire.*

Si l'on peut aimer avec plaisir, quand on a sujet de ne le plus confier à la Personne qu'on aime.

QVand un cœur a choisy quelque Objet pour aimer,
Et que l'on correspond à son amour sincere,
Tel doit estre son caractere,
Qu'on le verroit plutost mille fois abîmer,
Qu'un autre Objet le pust charmer.

Ce cœur doit longtemps se défendre,
Avant que de se rendre:

Il doit à la beauté voir jointe la vertu,
Et que du plus rare mérite
L'Objet dont il fait choix ſoit ſans fard reveſtu,
Afin que leur amour ſoit ferme dans la ſuite.

Apres ce juſte choix, il faut tombor d'accord
Qu'on peut toûjours aimer ſans crainte,
Et qu'une paſſion ſi juſtement êtrainte
Ne peut finir que par la mort.

Lors qu'on voit un Amant agir de cette ſorte,
Avant de s'engager ſous les Loix de l'Amour,
Croit-on pas qu'il évite alors de voir un jour
Changer la paſſion, qu'un autre croiroit forte
Dans un cœur qui pourroit fort difficilement

Se tenir constant un moment;
Car enfin l'on voit peu de Belles
Qui veulent passer pour cruelles,
Et l'on en trouve rarement
Qui se fassent un bien d'estre toûjours fidelles.

L'on ne sçauroit jamais aimer avec plaisir
Un Objet dont on a la moindre défiance;
Car quiconque une fois auroit pû nous trahir,
Pourroit recommencer, ayant l'expérience.

Un cœur est inventif, pour se faire du mal,
Il peut se figurer l'image d'un Rival
Dont sa Maîtresse est obsedée;
Et de ce fâcheux souvenir
Il naîtroit un chagrin difficile à banir,
Quand mesme ce Rival ne seroit qu'en idée.

Il faut donc, pour aimer avec contente-
ment,
Ne trouver aucun lieu de douter un
moment
De la fidélité de la Perſonne aimée;
Mais eſtre convaincu que cherchant en
tous lieux
L'avantage d'eſtre eſtimée,
Elle ſçait ménager le pouvoir de ſes
yeux,
Hors pour ſon cher Amant qu'ils ſoient
inéxorables,
Dûſſent-ils chaque jour faire cent Mi-
ſérables,

Si l'on peut garder une forte paſſion pour une Perſonne qu'on eſt aſſuré de ne voir que rarement.

QVitte, mon cher Tircis, le fort at-
tachement
Que tu veux conſerver pour l'aimable
Sylvie:

Quand tu ſoûpirerois le reſte de ta vie,
Ce ſeroit ſans eſpoir d'aucun ſoulage-
ment.

Ie ſçay que ſes beaux yeux n'ont rien de
comparable,
Que ſon eſprit eſt admirable,
Que des plus beaux Objets que l'on voit
icy bas
Nul ne peut diſputer le prix de ſes
appas.
Mais dois-tu pas ſçavoir la Loy qu'elle
s'eſt faite,
De demeurer dans la retraite
Qu'elle a depuis longtemps priſe pour
ſon ſejour?
Ainſi trop ſeûr de ſon abſence,
Dois-tu garder tant de conſtance,
Sans eſpérer de voir un jour
Couronner ton amour?

Ne ferois-tu pas mieux de te vaincre
toy-meſme,
Que de vouloir céder cet avantage au
temps,

Qui ne te laissera qu'une douleur extréme
D'avoir dans le chagrin passé tes plus beaux ans?

Envain tu te formes l'idée
Que tu conserveras la mesme passion
Dont tu sens aujourd'huy ton ame possedée;
Le temps changera bien ta résolution,
Et te détachera de ta chere Sylvie,
Que tu ne verras plus, du moins fort rarement,
Puis que la solitude à tes yeux l'a ravie.
Reviens donc au plutoſt de ton égarement,
Et fais dés aujourd'huy, sans beaucoup de miſtere,
Ce qu'un an, ou six mois t'obligeront de faire.

Si une Paſſion qui n'eſt fondée que ſur la Beauté, peut eſtre durable.

PUis qu'en moy, cher Damon, tu prens la confiance
De communiquer ton ſecret,
Je dois, comme un Amy diſcret,
Te dire mon avis ſur la belle alliance
Que tu prétens faire en ce jour,
Suivant les ſentimens que t'inſpire l'Amour.

Célimene a donc pû par l'effort de ſes charmes
Forcer enfin ton cœur à luy rendre les armes?
Quoy que dans ton premier deſſein
Tu voulois ſeulement, ſans trop de complaiſance,
La voir, & luy parler avec indifférence;

Mais l'Amour en ſecret s'eſt gliſſé dans
ton ſein.

Contracter aujourd'huy, demain faire
la Nôce,
Eſt, ce me ſemble, un prompt négoce
Dont tu pourras te repentir;
Car c'eſt ſouvent le fruit qu'apporte
l'Hymenée,
Quand la poſſeſſion commence à ra-
lentir
Une paſſion effrénée.

Quand on veut s'arreſter à la ſeule
beauté,
Sans rechercher d'autre avantage,
N'eſt-ce pas toûjours un préſage
Que ce n'eſt que la volupté
Qui fait agir de cette ſorte,
Et que l'aveuglement ſur la raiſon l'em-
porte?

Car enfin, qu'eſt-ce encor que ce peu de
beauté?

Un teint blanc, de beaux traits, une
couleur vermeille,
Belle gorge, bel œil, & la taille pa-
reille?
Eſt-il rien plus ſujet à la fragilité?
Le moindre mal de teſte, helas! eſt-il
croyable?
Rend ſouvent à nos yeux une Belle
effroyable.

Comment donc conſerver la meſme
paſſion
Pour un peu de beauté tellement incer-
taine?
Celuy qui l'aime, eſt-il ſans appré-
henſion
De la voir quelque jour expoſée à ſa
haine?
Le peut-il, lors qu'elle eſt l'unique fon-
dement
Qui pût ſeul de ſon cœur faire l'engage-
ment?

Pour voir donc un amour d'eternelle
durée,

Conſtante, inviolable, & toûjours aſ-
ſurée,
L'eſprit & la vertu doivent charmer
un cœur;
Quand par ces qualitez une ame eſt
aſſervie,
On ne doit rien craindre en la vie
Qui faſſe repentir d'une pareille ar-
deur.

Ainſi, mon cher Damon, vois où l'A-
mour te mene.
Que peux-tu voir en Célimene
Qui t'oblige à l'Hymen que tu veux
propoſer?
Si c'eſt la beauté toute nuë,
Diférant ſeulement ſix mois à l'épou-
ſer,
Voy ſi dans tout ce temps elle en ſera
pourveuë?

Je ſuis bien ſeûr que ton amour
N'éſtant fondé que ſur ſes charmes,
Souffrira d'étranges allarmes,

Avant qu'en voir le dernier jour;
Car la maxime eſt véritable,
Qu'un tel amour ne peut eſtre durable.

ALCIDOR, du Havre.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

SI un Mary qui découvre que la Perſonne qu'il a épouſée eſtoit prévenuë de paſſion pour un autre en l'épouſant, a plus ſujet de ſe plaindre d'elle, qu'un autre Mary n'en a de ſe plaindre de ſa Femme, lors qu'il s'apperçoit que depuis ſon Mariage elle eſt devenuë ſenſible aux ſoins d'un Amant.

II.

Lequel eſt le plus facile, de n'avoir jamais d'amour, ou de n'en avoir qu'une ſeule fois en toute ſa vie.

III.

S'il eſt plus cruel, de ne pouvoir réuſſir à ſe faire aimer d'une Perſonne pour qui on ſent une tres-forte inclination, que de la voir infidelle apres qu'on en a reçeu les plus engageantes marques d'amour.

IV.

On demande l'Origine des Tombeaux, & des magnifiques Sépultures.

Je ſuis, Madame, voſtre tres, &c.

A Paris ce 15. Octobre 1684.

Avis pour placer la Figure.

La Planche VII. eſtant déployée, doit regarder la page 212.